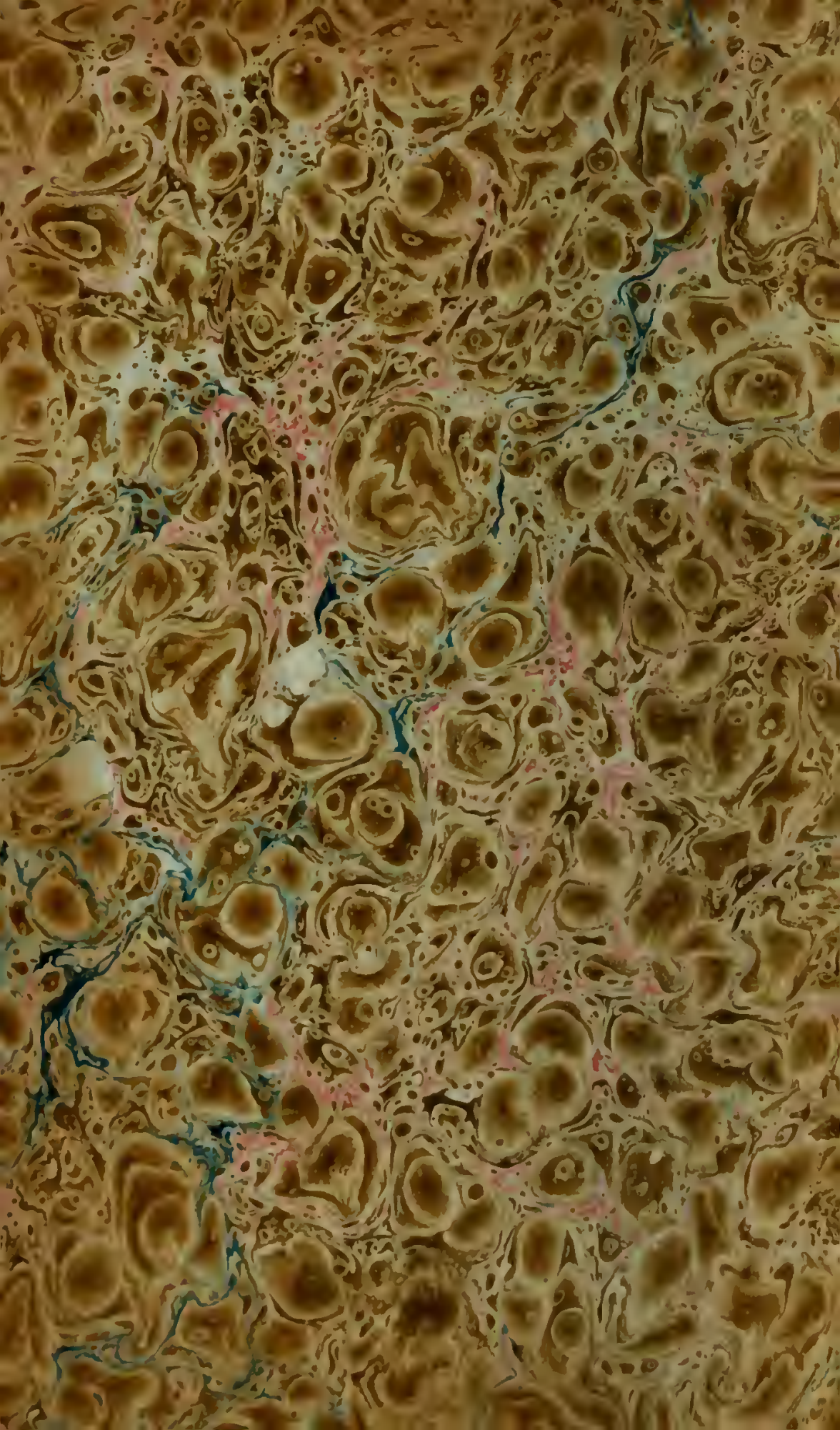
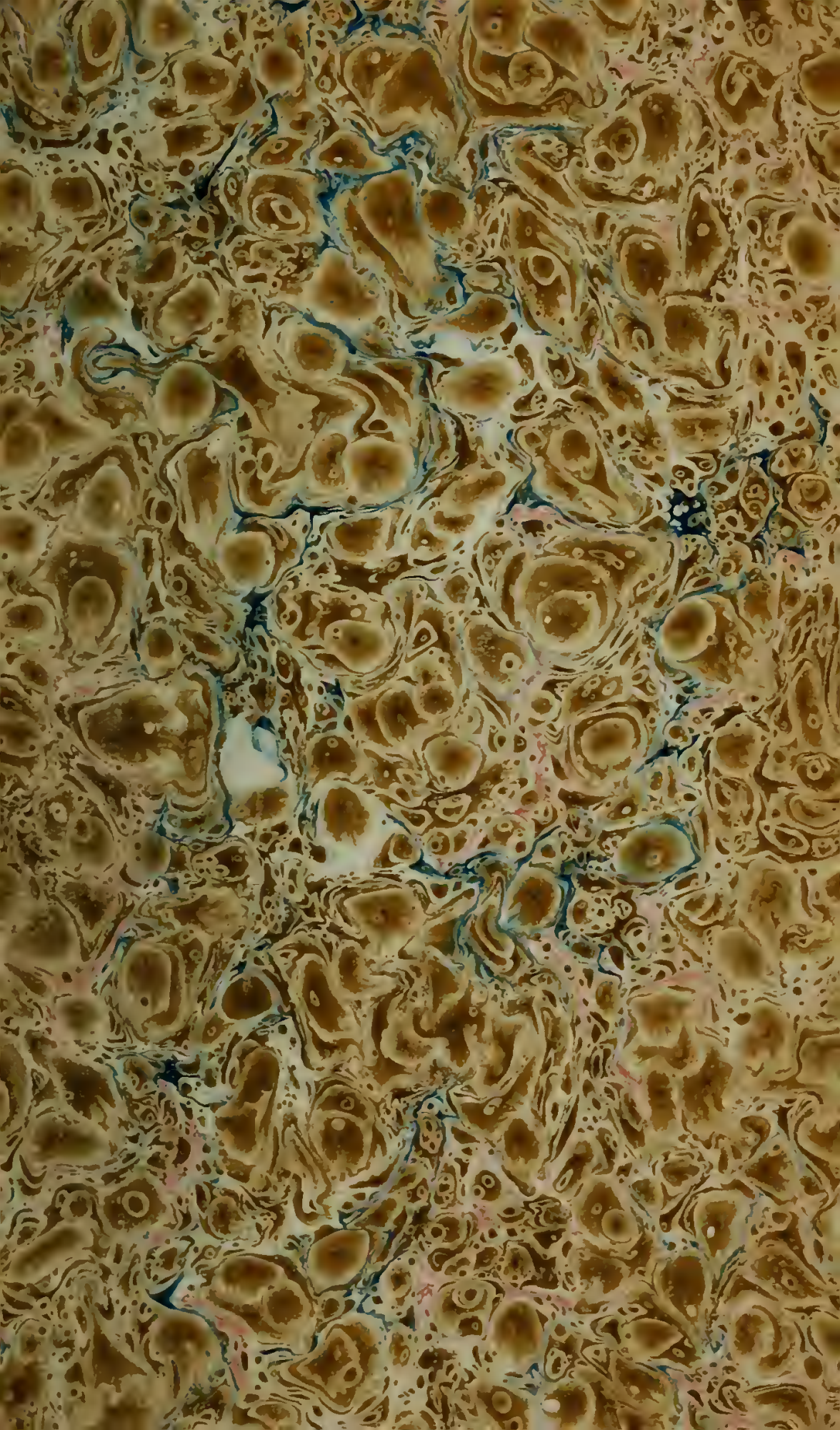




L'IMITATION
DE LA
TRÈS-S.TE VIERGE.

De l'Imprimerie de ROLLAND, à Lyon.

L'IMITATION
DE LA
TRÈS-S.TE VIERGE,

SUR LE MODÈLE DE L'IMITATION

DE JÉSUS-CHRIST.

Unius vita, omnium disciplina,
S. Ambrois. de Virg. L. 2.

PAR M. L'ABBÉ***.

DÉDIÉE A MADAME.

A PARIS.

CHEZ BRAJEUX, Libraire, rue du Foin-St.-Jacques, N.o 8.

1815.

A MADAME

MADAME,

J'OSE espérer que vous daignerez jeter un regard favorable sur l'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous présenter. Entrepris pour la gloire de la Reine des Vierges, cette puissante Protectrice des Empires Chrétiens, et particulièrement de ce Royaume ; il a, par son titre même, de quoi intéresser une Princesse dont la piété rehausse tant d'autres belles qualités qu'on admire déjà en elle : je veux parler surtout de cette solidité d'esprit, de cette générosité d'ame, de cette maturité de jugement, de ces manières nobles et prévenantes, de cet air de dignité ; qualités que la nature vous a, Madame, si libéralement départies. C'est-là peut-être ce que le

monde se contente d'admirer. Mais ceux dont la Religion dicte les jugemens et règle les hommages, doivent leur encens à des qualités bien plus estimables ; aux vertus dont vous offrez le spectacle, à un âge encore si tendre, vertus qui font la consolation des cœurs chrétiens. Que ne promettent point de si heureux commencemens ? et combien ne dois-je pas être flatté que ce petit Ouvrage paroisse sous d'aussi favorables auspices ? Puisque vous daignez, Madame, en agréer la dédicace, daignez en même-temps agréer les sentimens du très-profond respect dont elle est le témoignage, et avec lesquels je suis,

MADAME,

Votre très-humble
et très-obéissant
Serviteur***.

AVERTISSEMENT.

Il y a plus d'un siècle qu'un Auteur * Espagnol, connu par plusieurs ouvrages de piété, donna au Public un Ouvrage, intitulé : l'*Imitation de la Sainte Vierge*, dont nous avons, en notre langue depuis quelques années, une excellente traduction. Lorsque cette traduction parut, le titre du Livre fit d'abord croire qu'on avoit enfin satisfait les désirs de quelques personnes pieuses, qui souhaitoient que de même qu'il y a une *Imitation de Jésus*, il y eût une *Imitation de Marie*. Mais on ne vit qu'un petit traité des vertus de cette Reine des Vierges, en douze Chapitres. Ainsi, l'Ouvrage de cet Auteur n'est point du tout composé sur le modèle qu'on a tâché de suivre en celui-ci. L'un et l'autre Auteur ont eu le même dessein, puisqu'ils se sont proposés d'animer les Fidèles à la pra-

* Arias.

tique de la vertu par l'exemple le plus noble et le plus parfait qui puisse être offert, après celui de Jésus ; mais la manière dont ils remplissent leur dessein est tout-à fait différente.

Ici l'Auteur suit, pour ainsi dire, Marie, dans les divers mystères et les diverses circonstances de sa vie ; depuis son Immaculée Conception jusqu'à sa triomphante Assomption. Il y considère sa conduite, ses sentimens, les différentes leçons qu'y donne son exemple ; et apprend à se conformer à cet exemple dans les différentes situations de la vie, où l'on peut se trouver soi-même. Afin d'attacher davantage son Lecteur, il a tâché de varier la manière de présenter les sujets d'instructions ; parlant tantôt à Dieu, tantôt à celui qui lit, tantôt aux Chrétiens en général ; réfléchissant quelquefois, comme s'il étoit seul ; et en forme de méditation ; et d'autres fois, très souvent même, introduisant la Mère de Dieu qui s'entretient avec son serviteur.

Il s'écarte dans le quatrième Livre du dessein général de l'Ouvrage ; mais il espère que les Serviteurs de Marie verront avec plaisir qu'il a tâché de réunir dans l'espace de quelques Chapitres tout ce qui regarde la dévotion à cette auguste Mère de Dieu, et tout ce qui est propre à soutenir et à ranimer les sentimens de respect, d'amour, de confiance ; en un mot, les divers sentimens dont nous devons être pénétrés pour elle. Le quatrième Livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui a encore moins de rapport avec les Livres qui le précèdent, que celui-ci n'en a avec les précédens, pourroit peut-être servir d'excuse.

Le Lecteur, au reste, est trop équitable pour penser que l'Auteur ait espéré atteindre à la perfection du modèle qu'il s'est mis devant les yeux en composant cet Ouvrage. Il s'estime heureux, s'il ne s'en est pas entièrement éloigné. L'*Imitation de Jésus-Christ* est en effet un Ouvrage inimitable.

Son Auteur est admirable dans le tour simple et naturel qu'il donne à ses pensées, et dans cette onction qui produit en ceux qui le lisent avec de bonnes dispositions, les sentimens de la plus tendre piété. Il faudroit être d'ailleurs rempli, comme lui, de l'esprit de Dieu, pour parler aussi bien des choses de Dieu.

MANIERE D'ENTENDRE LA MESSE.

Oraison préparatoire.

Qui suis-je, ô mon Dieu ! pour entrer dans votre Temple saint, et me présenter devant le trône de votre gloire ? Conçu dans le péché, pécheur d'habitude et par réflexion... quels titres !... ils me couvrent de confusion ; ils étoufferoient même en moi tout germe de confiance, si je ne vous connoissois, ô le Père de mon ame ! cependant pardonnez à mon audace ; c'est votre miséricorde que j'implore ; c'est un sacrifice d'un Fils cher à votre cœur, d'un Fils à qui vous ne refusez rien, que je viens me

joindre pour reconnoître votre souverain domaine, pour fléchir votre justice, pour exalter vos bienfaits, pour attirer sur moi vos célestes grâces.

Sang de mon Dieu, ah! ne coulez point inutilement pour moi sur cet Autel; rendez à mon ame son premier éclat; lavez-la de plus en plus des souillures qu'elle a contractées. *Ampliùs lava me ab iniquitate meâ.*

Du moment où le Prêtre commence jusqu'à l'Epître.

Au nombre de vos créatures par un effet admirable de votre puissance, pourquoi, mon Dieu, me suis-je endormi sur les obligations que ce titre seul m'impose? je ne devois vivre, respirer, agir que pour la gloire de votre nom, et toujours ou presque toujours, je me suis écarté des sentiers de la justice chrétienne,

où m'engageoient la reconnoissance et le devoir : je fais donc en votre présence l'humiliant aveu de mes nombreuses iniquités, je les déteste dans l'amertume de mon ame.

O vous, qui n'avez point connu ces sentiers tortueux, ou qui êtes revenu de vos égaremens par la voie d'une laborieuse pénitence ; heureux Citoyens du Ciel, qui voyez face-à-face le Dieu que je désire, usez de tout le crédit qu'il vous a donné, déployez les riches trésors de grâce, dont sa bonté vous a rendu dépositaires ; obtenez pour moi de sa clémence infinie, qu'attentif aux Mystères sublimes qui vont s'opérer ici pour mon salut, je seconde enfin ses vues sur moi par l'exercice d'une amoureuse et constante fidélité.

De l'Epître jusqu'à l'Evangile.

Rien dans cet univers, qui ne

tienne à mon cœur le langage de cette fidélité : que j'interroge séparément toutes les créatures, chacune me répondra qu'un Dieu créateur m'a formé à son image pour le connoître, le servir et l'adorer : que je consulte les écrits des Prophètes et les maximes des Saints, les uns et les autres me diront que les miséricordes infinies de ce Dieu Père s'étendent sur tous les ouvrages de ses mains, mais particulièrement sur les ames dociles qui observent sa loi : que, loin du tumulte qu'excitent les passions, je descende dans mon propre cœur, le sentiment intime me rappellera à ce juste devoir. Aussi, sans cette habituelle fidélité, que suis-je à vos yeux, ô mon Dieu ? un lâche déserteur de votre loi sainte, une brebis égarée, un fils ingrat, un rébelle... ah ! c'en est fait ; je ne

veux plus consulter que vous, vous seul parlerez à votre serviteur, et, en garde contre les insidieuses suggestions de Satan, du monde et de la chair, il vous écoutera.

De l'Evangile jusqu'à la Préface.

Se pourroit-il que mon cœur démentît jamais ce que ma bouche prononce? ou que vos paroles ne frappassent pas enfin les oreilles de mon ame? Ah! que ce malheur, dans lequel je n'ai vécu que trop long-temps, s'éloigne de moi pour toujours, ô mon Dieu! c'est en vous-même que je crois, quand je crois à votre Evangile: eh! que ne contient-il pas ce consolant Evangile? Ceux qui ont le courage d'y conformer leur conduite, y trouvent les assurances d'une vie toute spirituelle, de la seule et véritable vie, de cette vie, en un

mot, d'où dépend l'éternel bonheur.

Qui me donnera de vivre désormais selon cet Evangile d'abnégation, de dénuement, de mort à moi-même, selon l'esprit et l'adoration intérieure qu'il prescrit, selon les règles de perfection qu'il trace aux hommes de bonne volonté sur la terre? Il n'y a que votre grâce, aimable Jésus, qui puisse opérer en moi cette ferme et généreuse adhésion à vos maximes : je la sollicite cette grâce de toute l'ardeur dont je suis capable ; donnez-la-moi avec votre amour, afin que devenu avec vous et par vous une créature nouvelle, je renonce à tout ce qui domine en moi de charnel et de terrestre, à telle mauvaise habitude N. à telle passion N. pour ne vivre plus que pour vous.

O mon ame! revêts-toi de la

force de Dieu même, il te l'ordonne; sois fidèle, et il couronnera de la victoire tes foibles efforts; son exemple t'appelle; oses, après ses tendres invitations, oses marcher sur ses traces; elles sont hérissées d'épines, sans doute; mais enfin c'est parmi ces épines là mêmes que ton Dieu a marché, qu'il te suivra encore pour te consoler, qu'il se donne à connoître, qu'il rend sensible la douceur de son joug, qu'il fait goûter ses plus pures délices.

Me trompé-je, ô mon Dieu; il me semble que je suis prêt à vivre de cette *vie de mort*, à laquelle vous m'appelez par le Baptême, si je veux participer au grand honneur d'imiter Jésus-Christ sur la terre. Oui, comme il s'est offert à vous dès le moment qu'il parut dans le monde, pour exécuter votre adorable

volonté ; ainsi aspiré-je à accomplir vos desseins sur moi de quelque manière que vous en ordonniez. Oui, frappez, humiliez-moi, couvrez-moi de confusion devant les hommes, je n'en aurai que plus de conformité avec mon divin Sauveur ; détaché de moi-même, je n'en serai que plus en état de travailler, à son exemple, aux progrès de votre gloire.

Depuis la Préface jusqu'à l'Elévation.

Quoi de plus raisonnable, de plus juste, de plus salutaire pour mon ame, que l'étude des moyens qui la procurent cette gloire, qui vous est dûe à tant de titres ? Les cieux l'annoncent ; tous les êtres, même animés, y concourent par ce bel ordre qu'ils observent ; tous les Justes, encore dans la prison de leur

corps mortel, n'omettent rien pour l'étendre ; et je serois le seul dans le monde qui y parût insensible ! Non, mon Dieu, non, dorénavant je dirigerai toutes mes vues vers ce noble but ; je ne veux aujourd'hui, et tous les jours de ma vie, parler, agir, respirer même que pour vous.

Cependant qui suis-je ? ô ! le Dieu de grandeur et de Majesté, pour aspirer à l'honneur de chanter vos perfections ? je sens ma bassesse et mon néant : ah! souffrez du moins que je sois admis dans les neuf chœurs des Anges, et qu'à leur exemple, j'adore en tremblant et révère dans le silence votre saint Nom.

Qu'aperçois-je ? votre Ministre touche au moment d'opérer les plus augustes Mystères : ah ! la foi m'en découvre les motifs : c'est que quand tous les êtres

créés se réuniroient pour rendre hommage à leur Auteur, leurs efforts seroient insuffisans ; c'est donc un Dieu, devenu par amour le premier d'entre les frères, qui vient suppléer à ce que je ne puis faire en personne : c'est un Dieu qui s'immole à la justice d'un Dieu.

Depuis l'Elévation jusqu'au Pater.

Le voilà enfin ce puissant Médiateur entre le ciel et la terre, ce Dieu ami des pécheurs, qui est venu renverser, par son sang, le mur de division, que le péché avoit élevé entre son Père et moi. Quoi! un Dieu m'a aimé jusqu'à mourir sur la Croix pour arracher mon ame des bras de la mort. O Sauveur, ô Sauveur, victime de votre tendresse pour moi, je vous adore : généreux et trop aimable Jésus, vous êtes le Christ, le Fils du Père,

l'image de sa substance, et cependant vous vous immolez pour mon salut ! ô ! communiquez-moi en ce moment les ardeurs des Saints qui vous ont le plus tendrement aimé ; les flammes des Séraphins qui brûlent du désir de vous contempler ; faites passer jusque dans mon cœur le beau feu qui consuma le vôtre ; afin qu'animé des mêmes sentimens que vous, je meure pour vous ou du moins que je vive de vous, avec vous et en vous.

Père saint, que le regard de complaisance, que vous jetez ici sur votre CHRIST, désarme votre bras : nous sommes pécheurs, il est vrai, mais vous voyez en lui le Juste par excellence ; écoutez le langage éloquent que tiennent en notre faveur ses plaies sacrées ; permettez que dans l'impuissance de satisfaire à nos dettes, nous

allions chercher un asile dans son cœur adorable ; c'est le seul retranchement qui reste à notre misère, tant elle est profonde. Refuseriez-vous à des coupables, qui sentent tout le poids de leur état et en rougissent, cette délicieuse, cette abondante, cette dernière consolation ?

Du Pater jusqu'à la Communion du Prêtre.

Non, vous êtes notre Père, et nous sommes vos enfans : ô ! que ce rapport imprime de respect ! qu'il impose de devoirs ! qu'il commande d'amour à des ames bien nées ! votre souvenir les embrâse ; vos intérêts les touchent ; le règne de votre grâce excite en elles les plus vifs désirs; votre volonté ne les trouve jamais rébelles ; elles jettent dans votre sein leurs inquiétudes et leurs peines ; reconnoissantes

du bienfait inestimable de votre grâce, dont elles ont souvent ressenti les effets, elles pardonnent volontiers pour votre amour; votre protection puissante les rassure contre les attaques de l'ennemi, parce que, toujours humbles, elles ont en vous une confiance sans borne.

Sort heureux; hélas! il peut devenir mon partage; je n'ai qu'à être fidèle, je n'ai qu'à aimer conséquemment à cette fidélité que je vous dois, ô mon Dieu! et je trouverai en vous le vrai, le seul, le souverain bien, un Dieu Père. Quel motif d'émulation, si je suis capable encore de sentiment! Courage donc, mon ame, agrandissez-vous, cessez de ramper sur la terre, concevez le projet de soutenir enfin votre dignité; vous portez l'image d'un Dieu, c'est à lui qu'il faut que vous vous réunissiez.

Père des miséricordes, c'est de l'abîme de ma misère que je pousse vers vous un cri de confusion, mais un cri de confiance entière, donnez à mes yeux une source de larmes pour pleurer mes péchés; écartez les obstacles qui s'opposent à la résolution que je forme de me réunir à vous par voie d'obéissance à vos ordres et de coopération à votre sainte grâce.

Depuis la Communion jusqu'à l'Evangile.

Union désirable que celle qu'établit la charité entre Dieu et sa créature fidèle! Sauveur de mon ame, divin Jésus, vous me procurez les moyens de parvenir à cette union précieuse par l'union de vous-même avec moi : que d'immortelles actions de grâces vous en soient à jamais rendues.

Cependant qu'exigez-vous en ce moment de ma reconnoissance? que sans doute je cache ma vie en vous ; c'est ainsi que je seconderai l'amour que vous m'avez témoigné ; c'est ainsi que vous parlez à mon cœur sur cet Autel où vous mourez pour moi.

Passions injustes, attaches secrètes, habitudes chéries, disparoissez donc de mon cœur ; que le repentir, l'humilité, l'abnégation m'ensevelissent pour toujours dans un même tombeau avec Jésus. Oui, trop aimable Sauveur, c'est vous que je désire ; venez, ne tardez pas à satisfaire la vive et légitime envie qu'excitent en moi vos amabilités infinies : déjà vous êtes un holocauste pour mon salut ; qu'à votre exemple et par un amour mutuel, je me sacrifie sans réserve aux intérêts de votre gloire ; que la pratique de cette vertu N.

que la fuite de tel vice N. devienne aujourd'hui la preuve de mes dispositions actuelles ; scellez de votre grâce cette résolution que vous m'inspirez ; offrez-la encore vous-même au Père céleste, afin qu'en considération de vos mérites, j'aie le bonheur de lui plaire.

Au dernier Evangile.

O Sagesse incréée ! Verbe de Dieu ; que l'éclat de vos perfections rejaillisse tellement sur mon ame, que frappée, saisie, convaincue, elle fasse à votre gloire cet aveu, *sans vous je ne puis rien*, ni dans l'ordre de la nature, ni dans l'ordre de la grâce, ni dans l'ordre de la gloire.

Source des plus pures lumières, dissipez les ténèbres qui dérobent à mes yeux la malice du péché.

Principe de tout bien, vie nécessaire de nos ames, que rien

au monde ne soit capable de me détacher de vous. Je suis votre héritage, que l'ennemi n'attente jamais sur vos droits ; je suis votre conquête, qu'il ne m'arrive jamais de servir un autre Maître que vous ; je suis racheté au prix de tout votre sang, que ce sang plaide ma cause auprès du Père, qu'il parle pour moi à votre cœur ; qu'il m'obtienne de votre divin Esprit cet amour tendre, cet amour généreux, cet amour crucifiant qui fait les Saints sur la terre. *Amen.*

APRÈS LA MESSE.

Prière à la Très-Sainte Vierge.

Sainte Mère de Jésus, secondez de tout votre pouvoir auprès de votre Fils unique la confiance que me donnent vos bontés : par sa grâce je me suis animé

à la pratique du bien ; (pouvois-je , sensible encore , en faire moins pour répondre à l'amour qui me l'a immolé) ; Hélas ! cette résolution ne tiendra point contre les tentations auxquelles je suis exposé , si vous ne venez à mon secours ; parlez donc pour moi à mon Seigneur et à mon Dieu ; priez-le de confirmer lui-même ce qu'il a commencé en moi par sa grande miséricorde. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

ORAISON D'UN PÉCHEUR

Prosterné aux pieds de Notre-Dame de Bon-Secours.

Sainte Marie, Vierge Immaculée, et glorieuse Mère de Jésus-Christ Dieu et Homme, Reine des Anges, Dame de Bon-Se-

cours ! voici à vos pieds sacrés la plus coupable des créatures, qui ose lever les yeux jusqu'à vous pour implorer votre clémence. Vous êtes le refuge des pécheurs et la protectrice des Justes, ne me rejetez pas, ô Vierge débonnaire, et permettez-moi que, les larmes aux yeux, les soupirs dans le cœur, et tout pénétré d'une juste douleur, je vous expose mes besoins. Je sais, ô Bienheureuse Vierge ! que je suis indigne de toute faveur après tant de rechutes, et que je ne puis espérer que sous votre protection l'effet de ma demande ; vous voyez le triste état où je suis réduit ; les objets qui flattent mon cœur me charment et me séduisent ; les occasions m'entraînent dans les vanités du monde ; le feu de mes passions me brûle comme une fièvre ardente ; je suis comme

une cendre morte pour la vertu ; et je me sens tellement accablé sous le poids de mes péchés, que je tomberai infailliblement jusqu'au fond de l'abîme, si vous ne me soutenez par votre assistance. J'avoue, et vous le savez, ô divine Mère ! qu'il y a des momens où je vois et où je déteste l'énormité de mes crimes ; je propose même de m'en amender, je tâche de me relever de mes chutes ; mais, hélas ! d'une manière si foible et si languissante, que je retombe aussitôt dans mes premiers désordres. Divine Mère, Dame de Bon-Secours, me refuserez-vous votre aide dans l'état déplorable où je suis ? Vous êtes mon Avocate, et, après Dieu, ma solide espérance ; obtenez-moi, par vos prières auprès de votre Fils adorable, que l'orgueil et l'amour-propre, la vivacité et la colère,

l'inconstance et la légèreté ne me dominent plus, et que cette ame infortunée ne périsse pas à jamais. Par les craintes dont elle est saisie, et par les précipices qu'elle a devant les yeux, elle ne s'attend plus qu'à la mort éternelle : ah ! mon aimable Patrone, ayez compassion de moi et me secourez promptement, avant que ma méchanceté tarisse la source des bontés divines, et me rende pour toujours indigne des grâces de Dieu, et du pardon de mes offenses.

On a toujours dit de vous, glorieuse Mère de Dieu, que vous n'aviez jamais refusé ou délaissé aucun de ceux qui, dans leurs afflictions et leurs peines, ont eu recours à vous avec un cœur contrit et humilié, et qui ont imploré votre intercession miséricordieuse et toute puissante.

Agréez donc ma prière, ô Sainte Dame, dispensatrice des grâces du Seigneur ; que mon indignité ne détourne pas le secours de vos bontés ; faites-moi sentir l'effet de votre secours et de votre bienveillance dans l'accablement où je suis ; et dès-lors, si vous m'accordez cette grâce, je mépriserai tout ce que le monde a de plus attrayant, je n'aurai plus d'affection que pour la pénitence et pour la vertu, je ne désirerai plus rien en ce monde que l'amour de Dieu seul, et vos bienfaits occuperont tellement mon ame, que toutes mes pensées, mes paroles et mes œuvres seront consacrées au Service de Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre fils, à qui soit gloire, honneur, bénédiction et louanges, avec le Père, dans l'unité du Saint-Esprit, dans toute l'éternité. Ainsi soit-il.

PROTESTATION

A Notre-Dame de Bon Secours.

SAINTE MARIE, Mère de Dieu et Vierge bienheureuse, conçue sans aucune tache du péché originel, Mère de miséricorde et de grâce, de salut et de vie, le refuge et l'appui assuré des pauvres pécheurs qui espèrent en vous. Prosterné humblement à vos pieds, en présence de la Très-Sainte et Très-Adorable Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, de votre glorieux Epoux Saint Joseph, de votre Mère Sainte Anne, de mon Saint Ange Gardien, de mes Saints Patrons, et de toute la Cour céleste, je vous choisis et vous prends pour ma Mère spéciale, Dame et Maîtresse, Patrone et Avocate auprès de

Dieu ; je me présente à vous pour être à jamais votre fils et serviteur ; protestant du fond de mon cœur, de vous aimer, honorer et servir durant toute ma vie, selon mon état et ma condition, avec toute la fidélité et la sincérité qu'il me sera possible, et de procurer, autant que je le pourrai, que vous soyez parfaitement aimée, honorée et servie par tous ceux qui m'appartiennent.

J'offre aussi et je remets entièrement et sans réserve entre vos mains, mon corps, mon ame, mes pensées, mes paroles, mes actions, mes desseins, et généralement tout ce qui m'appartient et dépend de moi.

Ayez cette très-humble offrande pour agréable, je vous en supplie, ô la plus pure de toutes les Vierges et la plus tendre de toutes les Mères ; et bénissez-la

du Trône de votre gloire, afin qu'elle mérite d'être présentée à Dieu, et que je sois pour jamais au nombre de vos enfans; faites-moi la grâce de me consoler et secourir en toutes mes nécessités, tant corporelles, que spirituelles; défendez-moi contre mes ennemis; préservez-moi, délivrez-moi de tout mal et danger; prenez le soin de ma conduite durant ma vie, et accordez votre protection à ma pauvre ame à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.

L'IMITATION
DE LA
TRÈS-STE. VIERGE,
SUR LE MODÈLE DE L'IMITATION
DE JÉSUS-CHRIST.

LIVRE PREMIER,

Où l'on considère la vie et les Vertus de la Très-sainte Vierge, depuis son immaculée Conception, jusqu'à la naissance de son divin Fils, à Béthléem.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Imitation des Vertus de la Très-Sainte Vierge.

BIENHEUREUX (a) ceux qui ne s'écartent point des voies que je leur ai tracées ! Bienheureux celui qui écoute ce que je lui

(a) Prov. 8, v. 32, 34,

dis dans les exemples de vertu que je lui ai donnés!

L'Eglise, en mettant ces paroles sur les lèvres de Marie, nous exhorte à étudier la conduite que cette Reine des Saints a menée sur la terre et à imiter ce que nous admirons en elle.

Heureux, en effet, qui imite Marie, puisqu'en imitant Marie il imite Jésus, le Roi et le premier modèle de toutes les vertus!

La vie de cette Vierge est une leçon universelle. On y apprend de quelle manière il se faut comporter dans la prospérité et dans l'adversité, dans la prière et dans le travail, dans les honneurs et dans les humiliations.

Nous n'atteindrons jamais à la perfection qu'elle donnait á toutes ses actions; mais celui-là est le plus parfait qui s'en écarte le moins.

O vous donc qui faites profession de servir Marie, voulez-vous vous conformer à cet excellent modèle?

Retracez, autant qu'il vous sera possible, la vivacité de sa foi, la promptitude de son obéissance, la profondeur de son humilité, les attentions de sa fidélité; la pureté de ses intentions, la générosité de son amour.

Qui de vous ne peut pas, aidé du secours divin qu'il implorera, se proposer son exemple à suivre dans la pratique de ces différentes vertus!

Sans cette imitation, votre amour pour elle est bien foible, et vous ne devez pas vous attendre à des marques bien éclatantes de sa protection.

Tous les jours, il est vrai, vous récitez des prières en son honneur. Vous portez d'ailleurs des marques extérieures de votre dévouement. Vous êtes membre de quelqu'une de ces Sociétés qui lui sont plus particulièrement consacrées. Tout cela l'engagera à demander pour vous des graces de salut.

Mais si, avec tout cela, votre dévotion ne va jamais jusqu'à l'imitation

de ses vertus, votre dévotion ne vous sauvera pas.

Les philistins possédèrent l'Arche du Seigneur. Ils l'enrichirent même de leurs présens. Cependant elle ne fut pas pour eux une source de bénédictions, parce qu'ils aimoient toujours leurs Idoles.

O Reine des vertus, n'est-il pas juste que, si l'on vous aime, on fasse pour vous ce qu'on fait pour les amis qu'on peut avoir en ce monde? On tache de se former sur leur caractère et de prendre leurs inclinations.

C'est de cette conformité que naît l'union des cœurs. Il n'y a point d'amitié où il n'y a point de ressemblance.

Votre cœur si humble, si chaste, si soumis aux ordres de Dieu, et si ardent pour les intérêts de Dieu, s'unira-t-il d'affection à un cœur voluptueux, superbe, qui est sans résignation à la volonté de Dieu, et sans zèle pour sa gloire!

Si vous m'aimez, nous dites-vous à bien plus juste titre encore que l'Apôtre, *soyez* (*a*) *mes imitateurs, comme je l'ai été de Jésus.* Si vous êtes mes enfans, revêtez-vous de l'esprit de votre Mère.

L'esprit des enfans de Marie doit être, comme celui de leur Mère, un esprit de charité, un esprit de paix, un esprit de mortification, un esprit de crainte et d'amour de Dieu.

Vierge sainte, je ferai donc désormais consister sur toute chose ma piété envers vous, à imiter vos vertus.

C'est le plus parfait hommage que je puisse vous rendre. C'est la plus grande marque d'amour que je puisse vous donner.

(*a*) 1. Cor. 4, 16.

CHAPITRE II.

De l'estime que nous devons faire de la Grace sanctifiante.

Marie a été exempte du péché originel dès le premier instant de son être. C'est-à-dire, qu'elle a été conçue dans la grace et l'amitié de Dieu.

Nous sommes tous, en entrant dans ce monde, les tristes victimes de la colère de Dieu. Marie seule ; prévenue de son amour, y est entrée comme le chef-d'œuvre de sa grace.

Dieu ne voulut pas que le temple où il devoit habiter, eût aucune souillure. L'honneur du Fils demandoit que la Mère ne fut pas, même pour un moment, esclave du démon.

Mais qu'elle estime ne fit pas Marie de cette insigne faveur! Cette faveur fut à ses yeux ce que la sagesse étoit aux yeux de Salomon, *la source de tous les biens.*

Dieu l'*avoit* (*a*) *possédée dès le commencement de ses voies.* Voilà ce qu'elle estima plus que toutes les Couronnes de la terre.

Elle a été favorisée de beaucoup d'autres prérogatives; mais celle-ci lui fut plus précieuse que toutes les autres, parce qu'elle la rendoit plus agréable à Dieu.

Toute sa vie fut un témoignage continuel de sa reconnoissance envers Dieu, pour ce bienfait signalé qui ne lui a été commun avec nulle autre pure créature.

Ame chrétienne, vous avez reçu dans le Baptême la grace sanctifiante que reçut Marie au premier instant de sa conception

Par cette grace, vous acquerrez le droit d'appeler Dieu votre Père, et Jésus-Christ votre Frère; vous fûtes constituée (*b*) *héritière de Dieu*, *et*

(*a*) Prov. 8, 22.

(*a*) Rom. 8, 17.

cohértière de J. C. ; le Royaume même des Cieux vous fut destiné.

Concevez-vous bien toute l'excellence de ces glorieux priviléges ? Mais concevez-vous aussi toute l'obligation qu'ils vous imposent ?

Hélas ! à la honte du Christianisme, combien peu de Chrétiens qui y réfléchissent, et qui, par la sainteté de leurs actions, travaillent à soutenir la dignité de leur élévation !

Combien peu qui se mettent en peine de conserver cette robe d'innocence, simbole de la candeur, de la pureté et de la piété des enfans de Dieu !

On tire une fausse gloire des avantages du monde ; et par le plus étrange renversement d'idées, on donne dans son esprit le dernier rang à une grace qui, à proprement parler, mérite seule notre estime.

On se pique de ne pas dégénérer d'une naissance prétendue illustre selon la chair ; et par une vie toute animale et toute charnelle, on ne craint

point de dégénérer d'une naissance toute spirituelle et toute divine.

On fait parade d'une indépendance chimérique, et, par une monstrueuse alliance avec le démon, on ne rougit point de rentrer sous son empire, de reprendre sa livrée, de se rengager dans la servitude dans laquelle on avoit eu le malheur de naître.

On court avec avidité après les biens et les héritages de la terre; et on néglige, on méprise même en quelque façon, l'héritage éternel des biens du Ciel.

Ames ingrates, infortunées victimes du péché, qui que vous soyez, ah! du moins *n'endurcissez* (*a*) *pas vos cœurs à la voix divine* qui vous rappelle.

Un second Baptême vous reste encore pour recouvrer la grace d'adoption que vous avez perdue. C'est celui de la Pénitence.

(*a*) Ps. 94, 8.

Recourez-y avec confiance et sincèrement. Votre père céleste ne désire rien avec tant d'ardeur que de vous rendre son amitié. Mais recourez-y promptement. Bientôt, peut-être, vous ne le pourriez plus.

Vierge pure et sans tache, priez pour nous, afin que nous cessions d'être pécheurs, afin que nous ne devenions plus pécheurs, afin que nous soyons constans dans la résolution où nous sommes, de réparer les pertes inestimables que nous avons faites, comme pécheurs.

Votre protection nous obtiendra la grace de nous rétablir parfaitement dans l'amitié de Dieu, et par-là nous pourrons vous bénir, après votre Fils Jésus, comme la source de notre salut.

CHAPITRE III.

Du soin que nous devons avoir de conserver la Grace sanctifiante.

Marie, conçue dans la grace de Dieu, sans aucune tache du péché, sans aucune inclination au péché, n'avoit pas sujet de craindre, comme nous, quelque chûte dans le péché.

On eût dit néanmoins, à examiner sa conduite, qu'elle avoit autant à craindre que nous et plus que nous.

Elle veilloit sans cesse sur son cœur comme si les créatures eussent pu en obtenir les affections.

Elle veilloit sur toutes ses paroles, comme si elle eût eu à se défier de ses lèvres.

Conçue avec tous les priviléges de l'innocence, elle vouloit toujours vivre dans la pénitence.

Pour nous, quoiqu'environnés d'ennemis flatteurs et trompeurs qui ne

cherchent qu'à mettre à profit notre foiblesse naturelle, nous ne craignons pas, nous ne veillons point.

nous avouons que nous sommes la foiblesse même ; cependant nous nous exposons souvent aux occasions qui ont fait succomber les plus forts.

La foiblesse, quand elle est présomptueuse, ne mérite-t-elle pas de perdre son soutien ?

Nous portons (*a*) *le trésor* de la grace *dans un vase bien fragile*, qui peut se briser, quand nous y penserons le moins.

Combien d'ennemis cherchent à nous ravir ce trésor ? Il y en a au-dedans de nous, hors de nous, autour de nous.

Au-dedans de nous, nos passions qui ne sont jamais bien domptées. Hors de nous, les esprits de ténèbres. Autour de nous, un monde pervers.

Semblables à un flambeau mal éteint

(*a*) 3 Cor. 4, 7.

nos passions peuvent toujours se rallumer, et causer encore des incendies.

Eussions-nous été ravis, comme saint Paul, *jusqu'au troisième Ciel*, nous devons toujours craindre d'en précipités au plus profond des abîmes avec l'ange rébelle.

Envain se rassure-t-on sur la sincérité de ses sentimens, sur la ferveur de ses résolutions. Il ne faut qu'une malheureuse occasion pour nous perdre.

Un regard enleva à David l'amitié de Dieu. Une Dalila put perdre un Samson.

On a vu les colonnes des plus saints déserts être renversées, après avoir lutté durant bien des années contre les plus violens orages.

Dans le chemin de la vertu, un jour ne répond pas de l'autre ; et, faute de fidélité, une ame, après avoir été l'objet des faveurs de Dieu, peut encore devenir un objet de réprobation.

Celui qui, comptant sur ses résolutions passées, ne veille point assez sur lui-même, ne tardera pas d'y manquer.

Quand on veut aller sur une mer orageuse et pleine d'écueils, sans prendre toutes les précautions nécessaires, on doit s'attendre à faire bientôt le plus triste naufrage.

Il est dur, je l'avoue, de passer sa vie à veiller sans cesse sur ses inclinations pour les combattre ; mais nul ne s'est fait saint sans vigilance et sans combats.

Mon Dieu, *pénétrez* (*a*) *ma chair de votre crainte.* La crainte servira à me rendre vigilant, et ma vigilance m'obtiendra le bonheur de sortir victorieux de tous mes combats.

Faites que je comprenne parfaitement que cette grace, qui nous rend vos amis et vos enfans, est le seul bien qui mérite mes soins, le seul dont la perte mérite mes regrets.

(*a*) Ps. 118, 120.

Heureux si je n'avois jamais perdu ce précieux trésor ! je me serois épargné bien des chagrins en cette vie, et j'aurois acquis pour l'autre bien des richesses.

Heureux, infiniment heureux, si je suis fidèle à la résolution que je prends d'endurer plutôt tous les maux que de m'exposer encore à le perdre

Si je sais conserver ce trésor, vous résiderez dans mon ame ; vous la posséderez par votre présence ; vous l'éclairerez par votre sagesse, vous la soutiendrez par votre puissance, vous lui donnerez des marques continuelles de votre tendresse ; vous serez vous-même sa récompense dans le temps et dans l'éternité.

CHAPITRE IV.

Du soin que nous devons avoir de croître en grace et en perfection.

Le Serviteur.

Vous aviez reçu, Vierge sainte, la plénitude de la grace dès le premier moment de votre Conception. Mais vous ne vous contentâtes pas de jouir en paix d'un si grand bien, toute votre vie vous mîtes vos soins à le faire profiter.

Et la grace qui fait des progrès où elle voit des efforts, vous enrichissoit tous les jours davantage. Vous étiez une terre bien cultivée où le moindre grain fructifioit au centuple.

Quoique vous fussiez née avec la sainteté, cependant la sainteté ne vous étoit point naturelle; mais vous vous la rendîtes comme naturelle par votre travail et vos soins.

Marie *a* (*a*) *poussé des branches comme le Palmier; elle les a étendues de toutes parts ; et ce sont des branches d'honneur et de grace.*

Marie.

Mon fils, si vous voulez faire croître en vous cette grace qui vous rend l'ami de Dieu, l'enfant de Dieu, le temple du Saint-Esprit, le frère et le cohéritier de Jésus, fuyez le monde, aimez la prière, fréquentez les Sacremens, adonnez-vous à la pratique des vertus propres de votre état.

Un moyen sur-tout d'augmenter en vous la grace sanctifiante et habituelle, c'est d'être fidèle aux mouvemens de la grace actuelle.

Ecoutez la voix qui vous parle intérieurement, laissez-vous conduire à ses impressions.

Plus on écoute cette voix, plus elle instruit. A mesure qu'on fait quelques

(*a*) Eccli. 14, 14 et 18

progrès, elle apprend à en faire de nouveaux et de plus grands.

Bien des gens, après avoir marché quelque temps dans le chemin de la vertu, se reposent contens du chemin qu'ils ont fait. Mais la grace ne dit jamais : c'est assez.

D'autres s'imaginent en faire assez de ne pas devenir méchans. Cela ne suffit point. Celui qui est bon, doit travailler tous les jours à devenir meilleur.

Combien de chrétiens seront étonnés au jour du Jugement de se voir chargés de dettes envers la justice de Dieu, pour n'avoir pas profité des moyens qu'ils avoient de devenir de grands Saints ?

Dans le chemin de la vertu, ne pas avancer, c'est reculer ; ne pas gagner, c'est perdre.

Quand on se prescrit des bornes au service de Dieu, Dieu en met à ses bienfaits.

Mais moins vous compterez avec

lui, plus il se rendra libéral et magnifique envers vous, même dès cette vie.

Pour peu que vous ayez des richesses de ce monde, vous en avez toujours assez, mais des biens de la grace, vous n'en sauriez trop avoir.

Le serviteur sera puni, qui néglige de faire valoir les biens que le Maître lui a confiés.

Réveillez-vous donc, mon fils, de votre assoupissement qui peut devenir létargique et mortel. Travaillez à réparer le temps que vous avez perdu.

Ne dites plus que vous vous contentez d'avoir la dernière place *dans* (*a*) *la maison du père céleste.* Parler ainsi, c'est s'exposer à n'y en avoir aucune.

Le Serviteur.

Puissante et zélée Protectrice, ô Marie, aidez-moi à sanctifier une vie que Dieu ne m'a donnée qu'afin

(*a*) Joann. 14, 2.

qu'elle fût toute employée à le servir et à l'aimer.

Aidez-moi à mériter une gloire où je ne puis parvenir, avec le secours de la grace, que par mes œuvres et dont la grandeur sera mesurée sur l'étendue de la ferveur que j'aurai eue en les faisant.

CHAPITRE V.

Qu'il faut se donner à Dieu de bonne heure.

(*a*) *Ecoutez, ma Fille, avec attention ce que je vais vous dire. Oubliez votre peuple et la maison de votre père ; et vous fixerez le cœur du Roi que vous avez su toucher. C'est votre Dieu lui-même.*

Marie écouta, en effet, de bonne heure la voix divine qui l'appeloit à la retraite, et quitta dès ses plus tendres années, la maison paternelle pour se

(*a*) Ps, 44, 12.

consacrer à Dieu dans son Temple.

Rien ne fut capable de l'arrêter, ni la tendresse de l'âge, ni la foiblesse du corps, ni l'affection des parens.

Tout ce qui peut différer le sacrifice d'un cœur qui ne cherche que Dieu et qui n'aime que lui, afflige ce cœur, parce qu'il diffère son bonheur.

Retirée dans le Temple, Marie s'y appliqua à remplir, le plus parfaitement qu'il lui étoit possible, les fonctions dont elle étoit chargée, suivant son âge et ses forces. Le temps qu'elle ne leur donnoit pas, elle l'employoit à prier et à méditer. C'est par-là qu'elle se disposa à tant de graces spéciales que Dieu avoit dessein de lui faire.

O Fille (*a*) *du Souverain* des Cieux, *que vos* premières *démarches sont nobles* et glorieuses !

Votre exemple sera imité. *A votre suite* (*b*) *des Vierges* sans nombre

(*a*) Cantique 7, 1.
(*b*) Ps. 44, 16.

se consacreront avec joie dans le Temple du Roi des Rois.

Cette offrande qu'elles y feront à Dieu de leur jeunesse, de leur cœur, de leur liberté, de toutes elles-mêmes, sera un hommage parfait rendu à la Majesté de Dieu. Hommage, source des bénédictions dont il les comblera durant tout le cours de leur vie.

O que ceux-là se trompent, qui ne regardent pas la jeunesse, comme étant du ressort de la vertu !

Marie et les Saints ont éprouvé combien *il est* (*a*) *avantageux à l'homme d'avoir porté, dès sa jeunesse le joug du Seigneur.*

Est-ce traiter Dieu en Dieu, que de ne lui destiner que les misérables restes d'une vie qui ne nous a été donnée que pour être toute employée au service de Dieu ?

Quel sacrifice fait-on à Dieu, lorsqu'on a attendu pour se mettre à son

---

(*a*) Trem. 3, 27.

service, qu'on n'eût plus ni forces, ni ressources selon le monde !

Il est à craindre qu'on ne porte le joug du Seigneur bien impatiemment, lorsqu'on ne s'est déterminé à le porter qu'après avoir été fatigué de celui du monde.

On dit qu'on se donnera à Dieu, lorsque l'âge sera plus avancé; mais parviendra-t-on à cet âge qu'on espère? ou si on y parvient, se réformera-t-on aussi aisément qu'on le croit?

L'expérience fait voir qu'un âge plus avancé rend plus instruit, mais qu'il ne rend pas plus sage.

Seigneur, (*a*) *Seigneur*, *ouvrez-nous*, disoient les Vierges insensées; mais elles arrivèrent trop tard, et elles frappèrent inutilement à la porte.

Heureux qui se prépare dès le premier âge à aller paroître devant le souverain Juge, qui fera rendre compte de tous les âges !

(*a*) Matth. 25, 11.

Celui qui ne donne pas à Dieu le commencement de sa vie, doit craindre que Dieu, pour le punir, ne permette qu'il en voie bientôt la fin.

O mon Dieu, combien de temps j'ai passé sans vous aimer ! J'en devrois être inconsolable. Si je m'en console facilement, puis-je dire que j'ai enfin commencé à vous aimer !

Que ne suis-je encore aux jours de mon enfance ! esprit et cœur, pensées et affections, tout en moi seroit pour vous.

Je vous remercie de la grande miséricorde dont vous avez usé à mon égard, en me conservant la vie dans un temps où je la passois à vous offenser.

Aidé du secours de votre grace que j'implore, je vous servirai jusqu'à mon dernier soupir avec d'autant plus de fidélité, que j'ai commencé plus tard.

CHAPITRE VI.

Qu'il faut se donner à Dieu entièrement et pour toujours.

Le Serviteur.

Vierge fervente, non-seulement vous vous donnâtes à Dieu de bonne heure ; mais encore vous vous donnâtes à lui sans réserve et sans partage.

Vous lui sacrifiâtes entièrement votre liberté, pour n'avoir d'autre volonté que la-sienne.

Vous ne voulûtes avoir d'autre satisfaction en ce monde que celle de lui plaire, ni d'autre plaisir que celui de vous priver de tout plaisir pour son amour.

Vous ne vous démentîtes jamais ; vous marchâtes constamment dans les voies que Dieu vous avoit tracées, vous y fîtes tous les jours de nouveaux progrès.

Votre Exemple condamne mes inconstances au service de Dieu, mes ménagemens envers Dieu.

Ma conduite me couvre de honte. Dieu étant toujours le même à mon égard, il mérite toujours de ma part le même dévouement, la même fidélité.

MARIE.

Mais pourquoi, mon fils, pourquoi vous êtes-vous arrêté, après avoir si bien commencé? Dieu n'est-il pas aujourd'hui un Maître aussi grand et aussi aimable qu'autrefois?

N'avez-vous pas toujours avec lui les mêmes rapports? Dépendez-vous de lui dans un temps moins que dans un autre! L'obligation d'être entièrement à lui, n'est-elle pas égale en tous les temps?

A mesure que vous avancez en âge, les bienfaits de Dieu augmentent. Avec eux, doit augmenter votre reconnoissance, et par conséquent votre fidélité.

Dieu a formé lui seul votre cœur, et il ne l'a formé que pour lui seul. Il doit donc en être l'unique maître.

Il ne vous a pas dit : prêtez-moi votre cœur ; mais *donnez-moi votre cœur*. Fidèle à sa voix, vous le lui aviez consacré. Quel droit avez-vous eu de le reprendre ?

C'est faire trop d'honneur au monde, que de lui donner quelque part dans vos affections. C'est faire à Dieu le plus grand des outrages, que de lui donner un tel rival.

Vous dites que vous regarderiez comme le plus grand des malheurs de n'être pas du nombre des amis de Dieu. Mais aux yeux de ce Dieu jaloux, quel ami, qu'un ami foible et lâche !

Votre Dieu ne croit pas que ce soit vous donner trop, que de se donner tout à vous. Soyez donc tout à lui. Donnez-lui tout, et vous trouverez tout auprès de lui.

Le monde et ce qui est du monde,

n'est plus rien à celui pour qui Dieu est tout.

Le Serviteur.

Foible comme je le suis, j'ai besoin, Vierge sainte, d'une grace forte et puissante pour profiter de vos instructions, et pour marcher sur vos traces.

Demandez pour moi, je vous prie, en même-temps que vous m'animez par l'exemple de votre ferveur, demandez pour moi les secours qui me sont nécessaires.

Hélas ! après tant d'inconstances et tant d'infidélités, oserai-je présenter encore à Jésus mon cœur ? Mais sa colère ne tient point contre *un cœur contrit et humilié*, et contre votre médiation.

Mère de miséricorde, daignez faire ma paix avec lui ; et daigne à votre demande, ce Dieu Sauveur, remplir tellement mon cœur de ses graces, que ce cœur ne connoisse

au service d'un si bon Maître, ni partage, ni ménagement, et qu'il n'ait de soupirs que pour lui.

CHAPITRE VII.

Des avantages et des douceurs de la Solitude.

Le Serviteur.

Vous dûtes, Vierge sainte, passer dans le Temple des jours bien tranquilles et bien sereins.

Vous y goûtiez en paix et à loisir les communications de Dieu, et vous lui prépariez au-dedans de vous-même un temple bien plus glorieux et plus digne de lui.

La penseé de la présence de Dieu y occupoit sans cesse votre esprit. Vous y étiez sans cesse dans la contemplation de ses grandeurs et de ses perfections.

Le bien-aimé y étoit *tout à*

vous, vous y étiez *toute à lui*. Tout ce que le monde peut présenter de plus riche, de plus beau, étoit un néant à vos yeux.

MARIE.

Mon fils, une ame dans la solitude, éloignée qu'elle est du monde et des objets du monde, passe en effet d'heureux jours.

Elle ne s'y occupe que de Dieu seul, comme s'il n'y avoit que lui sur la terre avec elle.

Son esprit y est toujours recueilli pour écouter la voix de son Dieu, et rien n'est capable d'y interrompre la voix de son cœur qu'elle lui fait sans cesse entendre.

Elle trouve dans ces courtes paroles qu'elle aime à répéter : *Vous êtes (a) le Dieu de mon cœur*, toute sa gloire, toute sa richesse, tout son plaisir.

Assise, comme l'Epouse sacrée

(a) Ps. 72, 26.

(*a*) *à l'ombre du bien-aimé*, elle pense avec compassion aux mouvemens que se donnent les hommes pour devenir grands et opulens. Elle ne comprend pas qu'on puisse aimer autre chose que ce qu'elle aime.

Tout ce qui se passe sur la terre, la touche peu. Celui qu'elle aime, est toujours ce qu'il a été, sera toujours ce qu'il est, aussi saint et aussi aimable. Elle trouve dans cette pensée un sujet de joie toujours nouveau.

Lorsque Dieu veut donner à une ame ses divines leçons, et lui (*b*) parler *au cœur*, il la conduit *dans la solitude.*

Demandez-lui, mon fils ce goût de la retraite, cet esprit de recueillement qu'avoient les Saints. Aimez à vivre loin du monde, et n'y paroissez que par nécessité.

Quand la nécessité vous forcera d'y paroître, imitez la colombe qui fut

(*a*) Cantique 2, 3.
(*b*) Os. 2, 14.

contrainte de sortir de l'Arche, mais qui y revint bientôt, parce qu'elle ne trouva hors de l'Arche aucun endroit où elle pût se reposer.

Si vous ne fuyez le monde avec soin, vous en prendrez bientôt les goûts; et une fois que vous viendrez à goûter les choses du monde, vous ne goûterez plus les choses de Dieu.

L'Epouse des Cantiques chercha son bien aimé au milieu des rues de Jérusalem, et ne l'y trouva pas.

Avouez que vous n'êtes guère sortie des conversations du monde, sans être plus coupable aux yeux de Dieu, que vous ne l'étiez en y entrant.

Il faut aimer la retraite, si l'on veut paroître en public avec sûreté. C'est dans la retraite qu'on apprend comment il faut parler, quand on est au milieu du monde.

La vie retirée est un des plus puissans moyens de conserver son innocence. Rien n'affoiblit tant la vertu

de l'homme, que la fréquente compagnie des hommes.

Peut-on respirer un air aussi contagieux que celui du monde, sans se ressentir de sa contagion? Retirez-vous souvent dans la solitude pour respirer un air plus pur.

Les saints Solitaires ont avoué qu'ils n'avoient jamais été plus en état de converser familièrement avec Dieu, que depuis qu'ils s'étoient éloignés des affaires et des compagnies du monde.

Mon fils, les délices de Dieu sont d'être avec vous. Mettez les vôtres à être avec lui, et vous ne le trouverez jamais mieux que dans la solitude.

C'est dans la solitude que vous lui découvrirez, bien plus librement que par-tout ailleurs, vos pensées intimes; que vous pourrez bien plus aisément lui dire vos sentimens avec toute la liberté d'une confiance respectueuse.

C'est-là qu'il fera naître plus facilement dans votre esprit des pensées qui adouciront vos peines, qui appaiseront vos craintes, qui dissiperont vos doutes, et qui vous montreront des voies sûres pour vous conduire en toute chose avec sagesse.

C'est enfin dans la solitude qu'il fera entendre à votre cœur une voix secrète qui lui est propre; que son cœur vous tiendra un langage qui n'est entendu que de ses amis, et qui imprime dans une ame des vérités dont la connoissance est un pur effet de son amour.

CHAPITRE VIII.

Du choix d'un Etat.

Marie qui n'avoit cherché, qui n'avoit aimé que Dieu dès ses plus tendres années, avoit mérité toutes les bénédictions de Dieu qui lui préparoit un état, tel qu'il le falloit pour que les desseins qu'il avoit sur elle, fussent remplis.

Pour être heureux dans un état, il faut un concours de choses et de circonstances que la Providence ménage ordinairement aux ames fidèles qui consultent Dieu sur le choix d'un état.

Une jeune personne peut-elle espérer que Dieu les lui ménagera, si elle a suivi les funestes impressions de ses passions naissantes.

La Providence fit receuillir à Marie, par son mariage avec saint Joseph, le fruit précieux des vertus qu'elle avoit fidèlement pratiquées.

Si l'on n'eût consulté que le monde pour unir la destinée de Marie à celle d'un époux, on eût fait choix sans doute d'un homme riche, d'un homme distingué par les talens.

On se fût mis peu en peine de lui choisir un homme vertueux, un homme qui, dès l'enfance, eût vécu dans la crainte de Dieu. Ce n'est pas l'usage du monde.

Des vues d'intérêts, des considérations purement humaines, sont le principe de la plupart des mariages. Les biens de la fortune les font conclure plutôt que les biens de la grâce.

De-là, tant de mariages mal assortis, où deux époux font mutuellement leur supplice.

Dieu le permet ainsi, pour se venger, dès cette vie, de ce qu'on ne l'a point consulté dans une affaire où l'on ne peut que mal réussir, si ce n'est pas lui qui la dirige.

Il le permet ainsi en punition du peu de soin qu'on a eu durant la jeunesse

jeunesse de se rendre, par la pratique de la vertu, digne de sa protection.

Le choix des parens de Marie, ou plutôt le choix de Dieu se fixa donc sur Joseph, *homme juste*, l'homme le plus vertueux qu'il y eût sur la terre, l'Epoux le plus digne de cette Vierge.

Et jamais Mariage ne fut plus heureux, jamais cœurs ne furent plus contens de se voir unis l'un à l'autre. Quels regrets auroient pu troubler la paix de leurs ames? Marie et Joseph étoient dans l'état où Dieu les vouloit.

Bien des gens sont mécontens dans leur état, ils y souffrent beaucoup, souvent même ils y font beaucoup souffrir les autres; c'est qu'ils sont entrés dans un état où Dieu ne les vouloit pas.

Ces paroles d'un Prophète les regardent : *Malheur* (*a*) *à vous, en-*

(*a*) Is. 30, 1.

fans déserteurs de ma Providence, *qui avez formé des desseins sans me consulter.*

La grace de la vocation est une grace importante qui en renferme une infinité d'autres. Si l'on manque de fidélité à cette grace, on ne doit pas s'attendre aux suivantes.

Si l'on s'écarte de l'ordre de cette Providence spéciale, qui prépare des graces de choix à celui qui est disposé à se conformer aux volontés de Dieu, on tombe dans l'ordre d'une Providence commune qui ne fournit que des graces communes, avec lesquelles on pourra se sauver, mais avec lesquelles il est fort à craindre qu'on ne se sauve pas, ou du moins que difficilement.

Consultez donc, et priez le Seigneur, vous qui délibérez sur le choix d'un état. Dites avec le Prophète : *Faites-moi* (*a*) *connoître*, *Sei-*

(*a*) Ps. 142, 10.

gneur, la voie où vous voulez que je marche.

Vivez en même-temps de telle sorte que le Seigneur ne voie pas en vous un sujet indigne de ses soins.

Si la volonté de Dieu ne vous est pas clairement connue, consultez ceux qui vous tiennent ici-bas sa place. Il les éclairera sur ce que vous aurez à faire.

Jésus, qui renversa Saül sur le chemin de Damas, ne lui expliqua point les desseins qu'il avoit sur lui; mais il l'envoya à Ananie pour les savoir.

Ne consultez vos parens qu'autant que votre devoir peut l'exiger. Il est toujours à craindre que les parens ne donnent sur ce point, à leurs enfans des conseils conformes aux maximes du monde. *Les gens (a) que l'homme a dans sa maison, seront ses ennemis.*

(a) Matth. 10, 36

Enfin, consultez en quelque sorte la mort, c'est-à-dire, prenez le parti que vous voudriez avoir pris à la dernière heure de votre vie.

CHAPITRE IX.

De la Pureté, et combien nous devons l'estimer.

Lorsque l'Ange proposa à Marie de devenir la Mère de Dieu, il ne lui expliqua point si cette auguste prérogative pouvoit s'accorder avec le vœu de virginité qu'elle avoit fait. Marie suspendit son consentement.

Elle aimoit mieux surpasser en mérite toutes les créatures par la virginité, que les surpasser en dignité.

Mais *ne* (*a*) *vous alarmez point, Marie.* Cette pureté même dont vous êtes si jalouse, fera descendre dans votre sein ce Dieu qui ne veut naître que d'une Vierge.

(*a*) Luc. 1, 30.

Marie ne donna en effet son consentement qu'après qu'elle eut compris, par les paroles de l'Ange, qu'en devenant Mère de Dieu, il n'y avoit rien à craindre pour sa pureté.

O précieuse vertu ; que tu dois nous être chère et nous paroître estimable, puisque c'est toi qui nous as donné le Rédempteur, et que la plus parfaite des pures créatures t'a jugée préférable à la maternité divine !

C'est toi qui as mérité la faveur de Jésus au *Disciple bien-aimé.* Heureuses sont les ames dont tu auras fait sur la terre l'ornement ! elles auront le singulier avantage d'être dans l'éternité *à la* (*a*) *suite de l'Agneau.*

Le Prince des Apôtres a eu de grands priviléges ; mais Jésus n'a permis qu'au Disciple qui étoit vierge de reposer sur son sein durant la Cène.

Jésus donna à Pierre le soin de soin

(*a*) 14, 4.

Eglise; mais il donna à Jean le soin de sa Mère

Par la pureté, nous représentons sur la terre, la vie des Bienheureux dans le Ciel.

La pratique de cette vertu nous fait acquérir un mérite que les Anges n'ont pas.

Les ames les plus chastes sont celles qui participent le plus à l'union que le verbe incarné a daigné contracter avec les hommes.

O vous qui regardez le vice contraire à cette vertu comme bien pardonnable à la foiblesse naturelle, souvenez-vous qu'il est peu de vices cependant que Dieu ait moins pardonné et plus sévèrement punis.

Ce vice éloigne l'esprit de Dieu, *qui n'habite* (*a*) *point*, dit l'Ecriture, *dans l'homme charnel.*

Ce vice fait tomber dans une espèce d'aveuglement. Il faut un Pro-

(*a*) Gen. 6, 3.

phète à David adultère, pour qu'il comprenne la grandeur de son crime, et qu'il pense à en faire pénitence.

Ce vice endurcit. Salomon, prodige de sagesse durant tant d'années, devient idolâtre sur la fin de ses jours, parce qu'il est devenu impudique.

Nos (*a*) *corps sont le temple du Saint-Esprit.* L'impureté dans un Chrétien est donc (*b*) *l'abomination de la désolation dans le lieu Saint.*

Jésus, Epoux des Vierges, qui avez choisi une Vierge pour Mère, inspirez-moi un amour tendre pour la pureté, et une grande horreur et la plus grande horreur du vice qui lui est contraire.

La vertu de pureté surpasse les forces de la nature. *Je* (*c*) *ne puis vivre dans la continence sans une grace* particulière.

Je vous la demande, cette grace,

(*a*) 1. Cor. 6, 19. (*b*) Matth. 24, 13.
(*c*) Sap. 8, 21.

par cette pureté qui a rendu Marie si agréable à vos yeux, et qui lui a attiré l'honneur de vous avoir pour Fils.

Je vous la demande par l'amour qu'ont eu pour vous tant de Vierges, qui n'étoient éprises ici-bas que des charmes du divin Epoux.

Faites que le plus grand de tous mes plaisirs soit de vaincre les plaisirs que votre loi condamne.

Réveillez en moi la crainte des flammes éternelles que vous préparez aux impudiques.

Eteignez en moi le goût des plaisirs sensuels : et donnez-moi le goût des délices célestes.

Délivrez-moi de ces tentations importunes qui me suivent jusques dans les exercices de la piété chrétienne.

Ou si vous permettez les tentations faites, ô mon Sauveur, que par la plus grande fidélité à les combattre, je profite de ces occasions, pour vous donner des preuves de mon amour.

CHAPITRE X.

Des précautions qu'il faut prendre pour conserver la pureté.

Marie, par la grace de sa Conception, fut inaccessible aux atteintes du vice. Cependant *elle se troubla* à la vue de l'Ange qui lui apparut sous une forme humaine.

Cet Ange la salue. Aussi-tôt elle (*a*) *examine en elle-même ce que veut dire ce salut.*

Elle se trouve avec lui seul et sans témoin. C'en est assez pour qu'elle soit saisie d'une sainte frayeur.

Vous (*b*) *mettrez au monde un Fils*, lui dit l'Ange, *et vous lui donnerez le nom de Jésus.* Nouveau sujet de trouble pour Marie.

Elle ne doute point que ce qui lui

(*a*) Luc. 1, 20.
(*b*) Ibid. 1, 37.

est annoncé par cet Ange ne soit possible. Car *rien n'est impossible à Dieu.* Elle s'informe seulement de la manière dont le mystère s'accomplira.

Quelle discrétion dans la demande qu'elle fait! quelle retenue! elle ne dit précisément que ce qui est nécessaire.

A ces traits il est aisé de reconnoître une ame qui fait de la pureté son trésor.

Fleur délicate, la pudeur craint le moindre souffle. Un seul regard, un seul mot l'alarme.

Une Vierge qui connoît tout le prix de cette vertu, craint les occasions de la blesser, même les plus éloignées.

Paroles flatteuses, offres obligeantes, conversations même qui paroissent innocentes, tout lui est suspect, et la fait redoubler de vigilance et d'attention.

Mais, s'il faut tant de précaution pour conserver la chasteté dans toute son intégrité, peut on dire qu'il y ait sur la terre bien des ames chastes.

Il seroit à souhaiter qu'on prît, pour la conservation de cette vertu, les soins qu'on prend pour en sauver les apparences.

Pour combien de personnes l'oisiveté et la vie molle, les lectures dangereuses et les conversations trop libres, n'ont-elles pas été des occasions de chûte ?

Bien des Vierges chrétiennes conversent souvent et sans crainte, avec des personnes qui ne sont pas des Anges.

Si elles disent qu'elles veillent cependant pour se précautionner, je leur dirai que le Démon veille aussi pour les perdre.

Une Vierge sur-tout, qui aime les louanges, ne sera pas long-temps indifférente pour celui qui lui en donnera.

En matière de pureté, on a tout lieu de craindre, par la raison même qu'on ne craint pas assez.

On cherche à se dissimuler les dan-

gers qu'on aime ; et la preuve qu'on les aime, c'est l'attention qu'on a à se les cacher.

Nous sommes tous formés de même limon. Il en peut être de nous, ce qu'il en a été de tant d'autres qui ont fait une triste expérience de leur foiblesse.

Quoiqu'il faille compter sur le secours de la grace, il n'est pas permis pour cela de s'exposer au péril. Ce secours n'est assuré qu'à ceux qui se trouvent dans la tentation, sans l'avoir cherchée.

Quand vous auriez remporté pendant bien des années des victoires sur l'ennemi de la pureté, ne vous croyez pas cependant invincible. Ne cessez de vous en défier, et de vous défier de vous-même.

Soyez fidèle à éviter les occasions journalières qui se présentent à vous de toutes parts, et que le Démon multiplie. Alors Dieu vous donnera des graces de force dans ces occa-

sions qu'on ne peut prévoir, et où il faut une grande vertu pour triompher.

O Vierge, Mère d'un Dieu, obtenez-moi cette défiance de moi-même, cette prudence dans mes démarches, cette mortification de mes sens, si nécessaire pour me conserver dans la chasteté.

Je ne puis me flatter d'être, comme je le désire, du nombre de ceux qui vous aiment; que je n'aime spécialement une vertu qui a été un des principes de votre gloire.

Mère très-pure et très-chaste, *Reine des Vierges*, obtenez-moi la grace de vivre dans une pureté si exacte, que vous trouviez toujours en moi cette marque à laquelle vous reconnoissez vos plus chers enfans.

CHAPITRE XI.

De la véritable Grandeur.

Il y a une différence infinie entre les distinctions du monde, et les distinctions dont la grace est le principe.

Des richesses immenses, de superbes Palais, des Serviteurs sans nombre, annoncent la grandeur des Rois. Le mépris du monde, l'horreur du péché, l'amour de Dieu, voilà ce qui annonce la grandeur du Juste.

La véritable gloire, le véritable mérite de l'homme, consiste *à* (*a*) *craindre Dieu, et à observer ses Commandemens.*

L'Ange qui fut envoyé à Marie par le Seigneur, lui dit : *Je vous salue, vous qui êtes pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous.* Pouvoit-il faire de cette Vierge un éloge plus glorieux.

(*a*) Eccl. 12, 13.

Celui-là seroit digne de toutes les louanges des hommes et des Anges, à qui l'on pourroit dire: *vous avez trouvé* grace *devant Dieu*, vous êtes agréable à ses yeux.

Dans le temps où l'Ange fut envoyé à Marie, Auguste et Hérode étoient sur le trône. On leur prodiguoit les noms de grand, de puissant, de magnanime. Mais qu'étoient-ils devant Dieu, seul Juge équitable de la véritable grandeur?

Une jeune Vierge, cachée dans sa solitude de Nazareth, étoit infiniment plus digne qu'eux de tous les plus grands éloges.

La solide grandeur ne se mesure pas sur les vaines idées des hommes; mais sur les idées de Dieu qui seul est grand, et devant qui rien n'est grand que par rapport à lui.

Que sont tous les héros que l'univers a admirés, en comparaison des grands hommes que la religion forme par les vertus?

Il est bien (a) plus glorieux de dompter ses passions, que de dompter des peuples. Il en coûte bien moins de remporter des victoires sur les autres, que de se vaincre soi-même.

Un véritable Chrétien ne doit pas être regardé comme un de ces héros qui doivent leur héroïsme à une occasion ; un de ces héros d'un jour. C'est un héros de toute la vie.

Sa gloire est de forcer tous les obstacles qui lui sont opposés ; comme sa fin est de posséder Dieu, et de se reposer en lui. Est-il d'ailleurs un plus grand honneur que celui de servir Dieu et de lui appartenir ? *Le servir c'est régner.*

L'Ecriture, parlant d'Abraham, de Moïse, de David, des plus grands hommes qui aient paru sur sur la terre, les appelle *Serviteurs de Dieu.* Ce seul titre comprend tous les autres, ou plutôt tous les autres ne sont rien en comparaison.

(a) Prov. 16, 52.

La qualité de serviteur de Dieu est autant élevée au-dessus de la qualité de Roi et de souverain, que Dieu est élevé au-dessus des souverains et des Rois.

O Roi immortel, Maître souverain de l'Univers, je suis fait pour vous, et pour vous seul ! Peut-on vous connoître, et porter ailleurs ses hommages ! Peut-on vous connoître, et ne pas estimer infiniment la condition de ceux qui vous servent.

Quelle gloire pour l'homme, créature si misérable en elle-même, de pouvoir prétendre à l'honneur de vous servir et de vous aimer.

Faites, Seigneur, par votre grace, que je comprenne bien qu'une personne qui, dans l'obscurité d'une vie privée, comme étoit celle de Marie, a soin de faire vos volontés, et vous sert fidèlement, fait quelque chose de plus glorieux et de plus grand que tout ce qui est regardé comme grand et glorieux par un monde aveugle et insensé.

Que la noblesse, la gloire, l'honneur attaché à votre service, m'inspire dans tous mes emplois, dans toutes mes actions, une grandeur d'ame, une générosité, une fermeté digne du Maître que je sers.

CHAPITRE XII.

Que les graces de Dieu sont pour les humbles.

MARIE.

MON FILS, je veux vous apprendre un secret pour obtenir de Dieu de grandes graces. C'est de vous en croire toujours indigne.

Dieu (a) donne ses graces aux humbles. Dans un cœur plein de lui-même, Dieu ne trouve point de place pour ses faveurs.

LE SERVITEUR.

Reine des Saints, vous nous avez

(a) Jacob. 4, 6.

donné sur ce sujet des exemples qui sont pour nous un grand fond d'instructions.

Il ne faut que considérer la manière dont vous vous comportâtes dans la visite que l'Ange vous rendit de la part du Seigneur, pour voir les sentimens humbles que vous aviez de vous-même.

L'Ange vous annonça que vous étiez sur le point de devenir Mère de Dieu et vous ne compreniez pas comment Dieu avoit daigné fixer son choix sur vous pour une dignité si éminente.

L'idée d'une élévation si fort au-dessus de la nature, vous rendoit en quelque façon la visite de cet Ange suspecte.

Et au moment même que l'Etre suprême vint se renfermer dans votre sein, vous ne pensâtes qu'à vous abîmer dans votre néant.

De tant de titres attachés à la dignité dont vous étiez honorée, vous ne retîntes que la qualité de *Servante du Seigneur.*

Nouvelle Eve, vous avez été bien différente de la première. Son orgueil lui fit perdre ses priviléges, votre humilité a été la source des vôtres.

Dieu, pour opérer en vous de *grandes merveilles*, a eu égard, non aux avantages naturels, à l'éclat de la naissance, mais aux sentimens que vous aviez *de votre bassesse.*

Il étoit naturel qu'un Dieu qui devoit s'humilier jusqu'à l'excès en se faisant homme, eût des complaisances infinies pour l'humilité.

Il convenoit qu'il chosît pour sa Mère, celle qui, par sa profonde humilité, méritoit davantage la plus haute de toutes les dignités.

Vous avez plu à Dieu par votre virginité; et c'est par votre humilité que vous l'avez conçu.

MARIE.

Mon fils, aux yeux de Dieu, encore plus qu'aux yeux des hommes, celui qui a le plus de mérite, c'est celui qui

croit n'en point avoir, lors même qu'il en a beaucoup.

Qu'est-ce que *Dieu* (*a*) *regarde* avec complaisance *au Ciel et sur la terre ? Les ames humbles.*

Sur qui jetterai-je (*b*) *les yeux*, dit-il lui-même, *sinon sur le pauvre, sur celui qui à l'esprit humilié ?*

Dieu s'éloigne de ceux qui s'élèvent, et s'approche de ceux qui s'abaissent.

L'orgueil est la cause de la pauvreté de tant de Chrétiens qui sont si dénués des biens de la grace.

S'ils s'étudioient à se connoître, cette connoissance produiroit en eux l'humilité, et l'humilité remédieroit à leur indigence par les graces qu'elle leur attireroit.

Soyez vuide de vous-même, mon fils, et Dieu vous remplira de ses dons. Faites-vous riche, en avouant

---

(*a*) Ps. 112, 5.
(*b*) Is. 46, 2.

que de votre propre fond vous n'êtes que misère

Si vous êtes humble, Dieu se servira de vous pour sa gloire. Il confie le soin de sa gloire à ceux qui ne veulent, ni l'usurper, ni la partager avec lui.

Quand vous recevez de Dieu quelque grace, pensez avec humilité et avec reconnoissance, combien il faut que Dieu soit un bon Maître, de gratifier ainsi le dernier de ses serviteurs.

Ne vous attribuez rien, ni du bien que vous possédez, ni du bien que vous faites.

Lors même que vous correspondez le plus fidèlement à la grace, souvenez-vous que vous n'êtes fidèle qu'avec le secours de la grace même, et que Dieu, en récompensant votre fidélité, couronne ses propres dons.

Portez toujours en vous ces trois sentimens : Dieu est tout, et moi je ne

suis rien. Dieu possède tout, et moi je n'ai en partage que la misère. Dieu peut tout, et moi je ne puis rien sans son secours.

Alors, quoique vous ne soyez rien de vous-même, que vous ne possédiez et ne puissiez rien de vous-même, vous serez néanmoins quelque chose aux yeux de Dieu; il se plaira à vous accorder ses faveurs, et à vous rendre victorieux de tous vos ennemis.

CHAPITRE XIII.

Que la solide gloire se trouve surtout dans l'humilité chrétienne.

Les termes que l'ange employa en parlant à Marie, ne s'accordoient point dans l'esprit de cette Vierge, avec ce qu'elle pensoit d'elle-même.

Son ame fut *saisie d'un saint trouble;* et elle sembla appréhender que ce qui se passoit sous ses yeux,

ne fût une illusion des sens, ou un piége de l'esprit tentateur.

L'Ange lui disoit qu'elle *étoit bénie entre toutes les femmes*. Se croyant la dernière de toutes, elle ne comprenoit pas comment un pareil éloge lui étoit donné.

Cet Ange lui annonçoit même qu'*elle avoit tellement trouvé grace devant le Seigneur*, que, si elle donnoit son consentement, elle devenoit sa Mère.

Et à la vue du degré d'élévation qu'on lui destine, Marie s'humilie, et se croit trop heureuse de porter la qualité de sa *Servante*.

O vous qui ne respirez que la gloire, Marie vous apprend où vous la trouverez. La véritable et solide gloire consiste à se faire petit. Ainsi en juge Dieu lui-même. Il est écrit: *Celui* (*a*) *qui est le plus petit parmi vous, est le plus grand.*

(*a*) Luc. 9, 48.

Cette grandeur est non-seulement solide, mais elle est sûre. Personne ne vous la disputera et ne songera à vous l'enlever.

En devenant le plus petit, vous deviendrez le plus grand, parce que, étant convaincu que de vous-même vous n'êtes et ne pouvez rien, cette conviction en vous abaissant vous élévera à Dieu que vous reconnoîtrez pour l'Auteur souverain de tout bien.

Vous pourrez alors compter sur la puissance de Dieu avec une confiance d'autant plus ferme, qu'il prend plaisir à fortifier les foibles.

L'humilité d'ailleurs vous délivrera des bassesses où réduisent l'ambition et l'orgueil. Est-il une ame plus vile qu'un homme dominé par la passion de s'agrandir ou qui veut absolument être applaudi.

Elle vous rendra indépendant du respect humain et des vaines idées des hommes, à qui vous direz avec l'Apôtre : *Pour moi, il m'importe*

(a) *peu que vous me jugiez, je n'ai qu'un Juge*, à proprement parler, *et ce Juge, c'est Dieu.*

Elle vous fera regarder avec indifférence les honneurs de ce monde, parce qu'au travers de leur éclat vous en découvrirez l'illusion et la vanité.

Elle vous portera, non a vous mesurer avec le prochain, mais à l'honorer, et à le voir sans peine au-dessus de vous, ou par le rang, ou par l'estime.

L'humilité paroît à l'homme quelque chose de bas, parce qu'il juge de tout par les sens, et qu'il n'est touché que des biens sensibles; elle est néanmoins une des vertus les plus propres à former des cœurs nobles et grands.

Entre toutes les vertus, l'humilité est celle qui marque plus de solidité dans l'esprit, et plus de fermeté dans l'ame.

(a) 1. Cor. 4. 3.

Mais sur-tout l'humilité vous donnera les plus beaux traits de ressemblance avec Jésus, homme-Dieu, principe de la véritable grandeur et de la véritable gloire.

Jamais l'homme n'est plus grand et plus glorieux, que lorsqu'il s'applique à imiter ce divin modèle ; et nous n'en approchons jamais de plus près que lorsque nous sommes humbles, et qu'étant humiliés, nous aimons l'hmiliation.

Jésus étoit humble, il aimoit l'humiliation, parce qu'il savoit combien par-là il glorifioit son père.

C'est, en effet, dans le temps des humiliations, de Jésus, que le Père céleste a déclaré qu'il étoit *l'objet de ses complaisances*, et que les Anges ont chanté : *Gloire à Dieu au plus haut des Cieux.*

Si vous êtes humble comme Jésus, Dieu sera glorifié. Y a-t-il rien de plus glorieux que de procurer la gloire de Dieu.

Reine du ciel, en qui s'est vérifié d'une manière bien éclatante cet Oracle : *Quiconque* (*a*) *s'humilie sera exalté ;* et qui avez été d'autant plus exaltée que vous avez été plus humble ; obtenez-moi les graces qui me sont nécessaires pour détruire ce fond d'orgueil qui domine en moi.

Hélas ! je n'ai eu jusqu'à ce jour que les apparences de l'humilité, et je n'ai contrefait cette vertu que pour gagner l'estime du monde qui, tout perverti qu'il est, méprise les superbes.

Obtenez-moi une humilité sincère qui, me tenant dans la conviction de ma foiblesse, me fasse, à votre exemple, rapporter tout à Dieu, attendre tout de Dieu, dépendre de Dieu en tout, et me rendre par-là digne de l'estime de Dieu même, unique source de grandeur et de distinction.

(*a*) Luc 18. 14.

CHAPITRE XIV.

Qu'une ame humble est attentive à cacher aux yeux des hommes ce qu'elle est aux yeux de Dieu.

L'ange envoyé par le Seigneur à Marie lui avoit donné les plus grands éloges, et lui avoit annoncé qu'elle devenoit la Mère du Fils de Dieu. Mais personne n'apprit de la bouche de Marie ce que cet Ange lui avoit dit.

On ne la vit point se produire ni agir à l'extérieur, comme Mère du Messie. Elle se comportoit au-dehors, comme si elle eût été une femme du commun.

Quelqu'affection tendre qu'elle eût pour Joseph son époux, et quelque fréquens que fussent les entretiens qu'ils avoient ensemble, elle ne lui en parla point.

Lorsqu'elle alla ensuite visiter Elizabeth, elle la trouva instruite du

mystère ; mais elle ne profita point de cette favorable circonstance pour l'instruire davantage.

Marie laissoit à Dieu le soin de manifester, lorsqu'il le jugeroit à propos, des secrets qui lui étoient si glorieux.

Toute l'application de son esprit, étoit de se tenir constamment dans son humilité.

Il faut ainsi cacher aux yeux des hommes ce qu'on est aux yeux de Dieu, et ce qu'on reçoit de sa libéralité.

Une vertu cachée est toujours en sûreté. C'est à Dieu seul à nous produire.

Quand on expose son trésor au grand jour, on s'expose à le perdre. Les plus riches couleurs se ternissent au grand air.

Marthe dit à sa sœur : *Voilà* (*a*) *le Maître et il vous demande* ; mais elle lui dit *tout bas*.

Les (*b*) *hommes*, toujours aveugles

(*a*) Joann. 11. 28. (*b*) 1. Cor. 2. 14.

et *sensuels*, n'estiment pas, ou *ne conçoivent pas* ce qui est au-dessus des sens, *ce qui est de l'esprit de Dieu.* Leur en parler c'est exposer à leurs railleries ce qu'il y a de saint.

L'esprit de Dieu se communique dans le secret, et il veut que tout soit secret entre lui et l'ame favorisée.

Un seul(*a*) *homme, choisi entre mille*, peut et doit même connoître vos richesses spirituelles, afin qu'il vous apprenne à les faire profiter. C'est celui qui tient ici-bas la place de Dieu, pour vous conduire dans les voies du salut et de la perfection.

Quant aux autres, soyez devant eux à l'extérieur ce que sont les gens de bien et de vertu; soyez humble, modeste, affable, d'une humeur toujours égale; mais que l'intérieur leur soit fermé.

Qu'ils vous croient même peu versé dans la spiritualité, et tout autre que

(*a*) Eccl. 7, 29.

vous n'êtes ; c'est un bonheur qui met à couvert les graces que Dieu vous fait.

Dieu veut qu'on marche avec ardeur dans ses voies ; mais ce n'est pas un petit avantage que d'y marcher, comme on dit, à petit bruit.

Quelques ames, après avoir reçu de Dieu des faveurs très singulières, se sont perdues, pour y avoir trop réfléchi, et y avoir pris une vaine complaisance, et les avoir fait admirer à qui ne devoit pas les savoir.

Si elles avoient eu la disposition intérieure de la sainte Vierge, l'esprit d'humilité, qui porte toujours avec lui la lumière divine, leur auroit donné une sage défiance, et leur auroit découvert les ruses de l'esprit d'orgueil.

On ne sauroit apporter trop de précaution pour ne pas se laisser tromper dans la vie spirituelle; surtout dans les voies extraordinaires.

Ce qui est une liqueur exquise et toute céleste, peut enfin, faute de

cette précaution, devenir un poison.

On a toujours remarqué qu'une ame véritablement intérieure, souffre et a besoin de toute sa soumission à la volonté de Dieu, lorsqu'il permet que quelqu'une des graces particulières dont il la favorise, éclate au-dehors.

CHAPITRE. XV.

De la prudence de la Foi.

Marie *réfléchissoit*, dit l'Evangile, lorsque l'Ange lui porta la parole de la part du Seigneur. Ces réflexions venoient de son humilité. Elles venoient aussi de sa foi.

Cette *Vierge très-prudente* savoit que l'Ange de ténèbres se transforme quelquefois en Ange de lumière ; que l'esprit d'erreur imite quelquefois la voix de l'esprit de vérité.

Elle interroge donc cet Ange, et attend sa réponse pour voir si sa réponse s'accordera avec ce que les

Prophètes ont dit du Messie, et avec les principes de sa Religion.

Et après que l'Ange a parlé, il ne lui faut plus d'autre règle de conduite que la parole de cet Ange, parce-qu'elle y reconnoît la parole de Dieu.

Il y a une prudence qui guide la soumission à la Foi, bien loin de lui être contraire.

La prudence fait d'abord ouvrir les yeux pour s'assurer de la révélation, et la soumission les fait fermer pour croire aveuglément.

Il ne (*a*) *faut pas croire à toute sorte d'esprit.* Je ne veux croire, de tout ce qu'on me peut dire en matière de Religion, que ce qui est conforme avec ce que Dieu a dit, ou par lui-même, ou par l'organe de son *Eglise qui* (*b*) *est la colonne et l'appui de la vérité.*

Dieu a donné des moyens de connoître ce qu'il a révélé. Mais une fois

---

(*a*) 1. Joan. 4, 1. (*b*) 1. Thim. 3, 15.

que la révélation est certaine. *Anathême à un* (*a*) *Ange même* qui voudroit m'enseigner le contraire de ce qu'il m'enseigne.

Je crois ce que m'enseigne la Religion, parce qu'elle ne m'enseigne rien que Dieu n'ait dit. Et qu'y a-t-il de plus certain que ce qu'a dit celui qui est la vérité même ?

Il est aussi impossible que je me trompe, qu'il est impossible que Dieu me trompe, ou qu'il se trompe lui-même.

Folie insigne ! que de croire une chose, comme parole de Dieu, sans de justes motifs ; folie des payens, et même de bien des Chrétiens.

Mais croire une chose, comme parole de Dieu, sur les plus justes motifs, ce ne peut être que la marque de la plus haute sagesse.

Croire d'une foi ferme les vérités que Dieu a révélées, c'est partici-

---

Galat. 1. 18.

per à l'infaillibilité de Dieu même.

L'examen, en matière de Religion, fait avec le même esprit que le fit Marie, a pour effet, de rendre inébranlable dans la Foi.

Mais il est des personnes qui font cet examen à dessein d'entretenir des erreurs qu'ils aiment ; non, pour apprendre ce qu'ils doivent croire et ce qu'ils doivent aimer.

Leur intention n'est pas de trouver la vérité pour s'y attacher ; mais de trouver, s'ils le peuvent, des raisons de douter de la vérité qu'ils ne peuvent souffrir.

Des règles sûres pour connoître ce qu'ils doivent croire, et comment ils doivent vivre, ce n'est pas ce qu'ils cherchent. La fin de leurs recherches, est de vivre sans remords dans le crime. Un système d'irréligion est du goût de bien des personnes que la foi gêne.

La Foi ne devient suspecte, que lorsqu'elle commence à devenir incommode.

C'est

C'est la sainteté de ses maximes qui révolte les incrédules, plutôt que l'incompréhensibilité de ses mystères.

Il faut, ou renoncer aux passions, ou soutenir sans cesse des remords et des frayeurs. On se détermine à ne plus croire rien, ou du moins à former des doutes sur tout, excepté sur l'égarement affreux où l'on vit.

CHAPITRE XVI.

De la soumission à la Foi.

Lorsque Marie est assurée que Dieu lui a parlé par la voix de l'Ange, elle croit fermement, que tout ce que cet Ange lui annonce, s'opérera ; et elle croit sans chercher à comprendre.

Elle ne demande point un signe, comme Achas. Elle ne doute point, comme Zacharie. Elle ne dit point alors : *Comment cela se fera-t-il ?*

Comment cet enfant, dont je vas

devenir la Mère, opérera-t-il la Rédemption ? Quel sera l'établissement de son Règne : l'Ange ne l'entend point former de pareilles objections. Point de ces interrogations et de ces curiosités propres d'une ame foible. Elle fait aussi-tôt plier son esprit sous le joug de la Foi.

A son exemple, humilie-toi, ô mon ame, en soumettant ta raison à des vérités qui sont au dessus de tes lumières.

Ne cherche point à comprendre les mystères que la Foi te propose. Si tu les comprenois, ce ne seroit plus des mystères. Il te suffit de savoir qu'ils sont vrais.

Et tu ne peux en effet qu'être convaincue de leur vérité, si tu considères la Foi qui te les enseigne, avec tous les caractères qui l'ont fait recevoir à l'Univers.

Ils sont incompréhensibles, ces mystères, je l'avoue, mais la Foi perdroit son mérite, si la raison humaine pouvoit les expliquer. *Heu-*

reux ceux (a) qui n'ont point vu, et qui ont cru.

Depuis les astres jusqu'à la plus petite fleur, tout est pour toi mystère dans la nature. Ces mystères naturels, tu ne les comprends pas, et tu voudrois comprendre les mystères de Dieu.

On veut voir clairement les choses de Dieu, tandis qu'on ne voit qu'imparfaitement celles de la terre.

Il ne faut pas mesurer les foibles lumières de l'esprit humain avec la puissance et les œuvres d'un être incompréhensible et infini.

Dieu seroit-il ce qu'il est, si nous étions capables de pénétrer tout le fond de son être.

Croire ce que les yeux ne voyent point, croire ce que la raison ne conçoit point, c'est rendre un hommage parfait à la souveraine vérité.

Ce n'est pas par mes lumières, ô

(a) Joan. 20, 29.

mon Dieu, que je veux juger des choses ; mais par les vôtres, que la Foi me communique.

Vous ne demandez pas seulement de moi le sacrifice du cœur ; mais encore celui de l'esprit, lequel se fait par la Foi.

J'espère parvenir au Ciel où tout sera dévoilé. Mais dans le Ciel même je ne comprendrai jamais entièrement ni vos perfections, ni vos opérations ; parce ce que vous serez toujours sans borne, et que je serai toujours borné.

Je crois (*a*), *Seigneur*, *mais fortifiez mon peu de foi. Augmentez* (*b*) *en moi la foi.*

Vous ne pouvez me refuser le don de la Foi, qui est la source de tous les dons, si je vous la demande comme je dois.

Je vous le demande par l'intercession de cette Vierge qui, par la soumission et le mérite de sa foi, vit

(*a*) Marc. 9. 23.
(*b*) Luc. 17, 5.

s'accomplir (*a*) *en elle ce qui lui avoit été annoncé de votre part.*

Donnez-moi une Foi vive, universelle, qui soit sans aucun doute, qui n'excepte rien. Douter, c'est ne point croire. Excepter un seul article, c'est les rejeter tous.

Donnez-moi une Foi animée par la charité, qui me fasse vivre conformément aux vérités que la Foi m'enseigne.

Je ne vous demande pas d'opérer les miracles que la Foi a fait opérer à vos Saints; mais je vous demande cette Foi qui a fait des Saints.

(*a*) Luc. 1, 45.

CHAPITRE XVII.

De l'empressement que doit avoir une ame à recevoir Jésus par la Communion.

MARIE.

MON fils, le Mystère que vous venez de considérer, vous peut encore fournir des réflexions auxquelles vous ne pensez pas.

LE SERVITEUR.

Daignez vous-même m'instruire, Reine du Ciel (*a*) *Parlez, votre serviteur écoute.*

MARIE.

Avant que je reçusse la visite de l'Ange, j'avois souvent conjuré *les Cieux*, à l'exemple des Justes d'Israël, *de se convertir en une douce rosée*, et de faire descendre sur la terre *le Juste*

(*a*) 1 Reg. 3, 9.

par excellence. Mais je n'aurois jamais osé penser que je serois cette Vierge qui donneroit au monde son Sauveur.

Quand je fus assurée que j'étois cependant choisie pour être sa Mère, m'humiliant à la vue de cette haute et sublime destinée, ô mon fils, de quels sentimens religieux je fus pénétrée! quelle joie je conçus de posséder mon Dieu dans mon sein!

Le même Dieu, qui daigna s'unir si intimément à moi par son Incarnation, désire, mon fils, de s'unir à vous par la Communion. Mais vous avez bien peu d'empressement à le recevoir.

N'écoutez point les prétextes que vous suggèrent votre indolence et une fausse humilité, pour vous éloigner de la sainte Table.

Vous prétextez la crainte et le respect. Mais la crainte et le respect doivent être subordonnés à l'amour, et doivent seulement servir à rendre l'amour plus attentif.

S'éloigner de la Communion par un respect apparent, c'est frustrer Jésus de la satisfaction qu'il voudroit avoir de demeurer avec nous.

Il vous l'a témoignée, cette satisfaction, lorsqu'il vous a dit: *Je fais mes délices* (*a*) *d'être avec les enfans des hommes.*

Vos fautes, dites-vous, sont trop fréquentes pour approcher souvent du Saint des Saints. Mais, mon fils, quelque fragile que soit une ame, si elle fait tous ses efforts pour se corriger, Jésus vient toujours à elle avec plaisir.

Vous dites que vous vous éloignez de la Communion, parce que vous vous en sentez indigne. Vous devriez dire : je veux tâcher de me rendre digne, autant qu'il est en moi, de communier, afin de participer aux graces que Jésus accorde aux ames pieuses qui s'unissent à lui par la Communion.

(*a*) Prov. 8, 31.

Vos Communions ne sont rares, que par ce que vous craignez la gêne et la contrainte.

Vous craignez cette vie de ferveur qu'on exigeroit de vous pour vous permettre de communier souvent.

Vous vous plaignez de la foiblesse et des infirmités de votre ame. Profitez donc du remède efficace qui vous est offert dans le *Pain de vie.*

Jésus, dans son Evangile, appelle à son divin banquet les *foibles et les infirmes, les pauvres et les aveugles.*

Il connoît vos misères, et il vous présente dans son Sacrement une nourriture toute propre à vous soulager, et à vous fortifier.

Il seroit à souhaiter que vous eussiez une sainteté parfaite pour communier, mais Jésus ne l'exige pas.

Si elle étoit nécessaire, combien peu seroit admis à sa Table, malgré toutes ses invitations !

Prétendre qu'elle soit nécessaire, c'est demander pour disposition à la

Communion, ce qui doit en être le fruit.

Apportez à la Communion un aveu sincère de votre indignité; apportez-y sur-tout une grande pureté de cœur : ou du moins une forte résolution de travailler à l'acquérir, et votre Communion sera bien faite.

Souvenez-vous qu'une Communion bien faite, n'est jamais sans quelque effet dans une ame.

Si, par votre vigilance et votre fidélité, vous vous étiez mis dans cet état où l'on veut que vous soyez, pour vous permettre de participer souvent au Sacrement, vous seriez déjà bien avancé dans le chemin de la perfection.

Une ame, à qui il tarde de jouir de la présence de Jésus dans le Ciel, met ses délices à en jouir sur la terre par la Communion aussi souvent qu'elle le peut.

CHAPITRE XVIII.

Des sentimens qui doivent remplir une ame, lorsqu'elle possède Jésus par la Communion.

Marie.

Mon fils, quand vous avez reçu Jésus à la sainte Table, et qu'il repose sur votre cœur, imitez les sentimens qui m'animoient, lorsque je le portois dans mon sein.

Le Serviteur.

O Marie, nul esprit humain ne peut concevoir, nulle langue ne peut dire, Dieu seul connoît quels furent alors les sentimens et les transports de votre ame.

Foi, humilité, zèle, reconnoissance, amour, toutes les vertus se partagèrent les instans des neuf mois que le Verbe de Dieu passa dans vos chastes flancs..

MARIE.

Mon fils, si vous comprenez bien le prix de la grace que Jésus vous accorde, quand il se donne à vous par son Sacrement, et de quels sentimens il est rempli pour vous, manquerez-vous de sentimens pour lui?

La créature est visitée par le Créateur! un pauvre, par le Roi de gloire! une ame affligée, par le céleste Consolateur! un homme qui n'est que péché, par celui qui est la Sainteté même!

Humiliez-vous profondément devant lui. Exaltez ses bontés infiniment élevées au-dessus de toutes vos conceptions.

Détestez vos ingratitudes passées; implorez son secours pour l'avenir; promettez-lui une fidélité éternelle.

Livrez-vous aux transports de la joie la plus pure. Priez les Anges et les Saints de rendre pour vous à Jésus des actions de grace qui répondent,

s'il étoit possible, au don magnifique qu'il vous fait.

Désirez qu'un Dieu si aimable et si bon, soit aimé et glorifié sur la terre, comme il l'est dans le Ciel.

Ouvrez votre cœur à tous les feux de son amour, et désirez d'en être consumé.

Offez-lui, en reconnoissance de ses bienfaits, et pour suppléer à votre foiblesse, tous les sentimens des ames saintes qui le reçoivent dans le même Sacrement avec dévotion et avec amour.

Offrez-lui sur-tout, les sentimens dont il me fit la grace d'être remplie pour lui, lorsque, par l'incarnation, il se fut uni à moi si intimément.

Pensez aux vertus dont il vous donne dans l'Eucharistie de si grands exemples, particulièrement à son humilité, et demandez-lui la grace de l'imiter.

Dans ce Sacrement, non-seulement sa divinité, mais son humilité

même est cachée. Rien n'y paroît de Jésus qu'aux yeux de votre foi. Demandez-lui d'aimer la vie cachée et abjecte, de fuir l'éclat et les honneurs, de faire vos actions sans aucun dessein d'être vu et estimé.

Dans ce Sacrement, Jésus est l'objet des mépris de bien des hommes, et de l'indifférence de bien des cœurs qui sont peu à lui, beaucoup au monde, tout à eux-mêmes. Demandez-lui la grace de supporter patiemment les injures et les contradictions.

Voilà, mon fils, de quoi vous occuper à la Communion, et durant tout le jour où vous avez eu le bonheur de recevoir Jésus.

CHAPITRE XIX.

Des sécheresses qu'éprouvent quelques ames dans leurs exercices de piété, et au temps même de la Communion.

Le Serviteur.

Je vous remercie des instructions que vous daignez me donner, Vierge qui êtes, après Jésus, mon recours et mon conseil.

Mais, Vierge sainte, souvent, au temps de la Communion, malgré les soins que j'apporte à entrer dans les sentimens qu'inspire la réception du Corps et du Sang du Seigneur, mon esprit est sec, mon cœur est froid.

Que ne puis-je alors participer à ces sentimens d'amour tendre, à ces douceurs sensibles qui durent être votre partage, lorsque vous portiez Jésus dans votre sein, et auxquels participent, au temps de la Communion, les ames pieuses.

MARIE.

Mon fils, lorsque vous vous trouvez dans l'aridité à la Communion, humiliez-vous en reconnoissant que vous méritez cet état par vos infidélités ; supportez-le avec patience en expiation de vos fautes ; mais ne vous découragez point.

Si vous avez lieu de croire que cet état de privation est une punition, corrigez-vous. Si ce n'est qu'une épreuve, faites-vous-en un sujet de mérite par votre résignation.

Le fruit d'une bonne Communion n'est pas nécessairement le goût de la Communion même. Ce fruit, c'est la fidélité à ses devoirs.

Un cœur peut être sincèrement et entièrement à Dieu, et ne trouver aucun goût aux choses de Dieu.

Bien des ames qui marchent avec ferveur dans le chemin de la perfection, sont éprouvées par des aridités, à l'oraison, et lors même

qu'elles s'approchent de la Ste. Table.

Les goûts sensibles ne sont point nécessaires à la vertu. Il seroit même quelquefois à craindre qu'une ame ne s'y attachât.

Le divin Epoux n'ignore pas ce qui convient à ses épouses. Il donne aux unes des douceurs et des consolations qu'il ne donne point aux autres, pour des raisons que celles-ci doivent adorer, sans chercher à les comprendre.

Si d'une part, une ame négligente ne doit pas s'attendre aux libéralités de Jésus; de l'autre aussi, une ame fidèle et fervante, ne doit pas être fâchée d'avoir des occasions de faire voir à Jésus qu'elle le sert pour lui-même, bien plus que pour ses dons.

Ne vous croyez donc pas rejetés de Dieu, lorsque vous ne sentez que du dégoût à son service. Mais faites alors fidèlement pour lui plaire, ce que vous feriez, si vous trouviez du goût à le servir.

Allez à votre Dieu, mon fils, plus par la foi, que par les sens. Cherchez à lui plaire en tout. Si vous y réussissez, vous avez trouvé le bonheur où ont aspiré et qu'ont trouvé les Saints.

Un état de sécheresse, est un état très-propre à vous sanctifier, si vous savez en profiter en correspondant au dessein de Dieu.

Le dessein de Dieu, quand il vous tient dans cet état, est de vous réduire à ne point vous chercher vous-même, et à vous faire un bonheur et un mérite de son bon plaisir.

Le Serviteur.

Indigne de toute consolation, je me soumets, Vierge sainte, sur ce point, comme sur tous les autres, à toutes les volontés du divin Maître.

S'il daigne me mettre au nombre des ames à qui il accorde ces goûts sensibles, qu'il soit béni; et qu'il le soit de même, s'il me les refuse.

Je ne demande point à Jésus d'autre consolation, que celle de lui être toujours fidèle.

Je m'estime infiniment heureux de sacrifier toutes les satisfactions de mon cœur aux satisfactions du cœur de Jésus mon Dieu, et de faire mon devoir, sans avoir d'autre plaisir que celui qu'on trouve à penser qu'on le fait pour lui plaire.

CHAPITRE XX.

Du fruit qu'il faut tirer de la Communion, pour la conduite de la vie.

Le Serviteur.

Mère du pur amour, vous fûtes toute sainte dès le premier instant de votre être. Mais depuis l'incarnation du Verbe dans votre chaste sein, quels nouveaux progrès dans la sainteté ne fîtes-vous pas ?

La présence de Jésus en vous du-

rant neuf mois y fit des impressions de sainteté qui durèrent toute la vie.

La pensée de cette faveur insigne que Dieu vous avoit faite, vous tint jusques au dernier soupir dans une sainte sollicitude, pour trouver les moyens, et pour profiter de toutes les occasions de lui en témoigner votre reconnoissance.

MARIE.

Mon exemple est votre confusion, mon fils. Vous recevez par la Communion le Dieu de toute sainteté; et il s'enfaut bien que vous soyez un Saint.

Une seule Communion suffiroit pour vous remplir de toute la ferveur des Saints, et vos Communions vous laissent toujours avec toute votre lâcheté.

Vous usez toujours de réserve envers Jésus, qui n'en use point dans ses bontés pour vous.

Sa présence, il est vrai, vous inspire, quand vous l'avez reçu, de grands

sentimens de vertu. Vous lui faites même des promesses; mais promesses et sentimens, tout s'évanouit bientôt.

Ce n'est pas ainsi que vous en agiriez envers un grand de la terre qui vous auroit honoré de sa visite.

Quand on est sensible aux bienfaits d'un ami, ah ! qu'on est prompt à témoigner de la reconnoissance ; l'amour n'est pas tranquille, qu'il n'en ait trouvé les moyens.

Manquez-vous, mon fils, de ces occasions de vertu dont profitoient les Saints après la Communion, pour faire connoître à Jésus combien ils étoient sensibles à la grace qu'ils y avoient reçue.

Il demande sur toutes choses la vigilance sur les affections, en sorte qu'il n'y en ait pas une seule qui ne soit pour lui.

Si vous veilliez avec soin sur vous-même après avoir communié, vous vous conserveriez dans la dévotion que vous aviez en communiant.

Cette vigilance après chaque Communion, est la meilleure disposition que vous puissiez apporter à une Communion nouvelle.

Le Serviteur.

Vierge, modèle de toute vertu, je rougis à vos pieds de ma lâcheté et de mon ingratitude.

Priez Jésus qu'il ne vienne jamais dans mon cœur que pour en régler tous les mouvemens, en les tournant entièrement vers lui.

Qu'il m'ôte ce misérable cœur que je porte, si indigne de lui; qu'il *crée en moi un cœur nouveau*; qu'il m'en donne un semblable au vôtre, c'est-à-dire, un cœur ardent, libéral, tendre, constant pour lui, comme le sien l'est pour nous.

CHAPITRE XXI.

De la Charité envers le Prochain.

Le Serviteur.

Ce n'est pas sans dessein, ô la plus fervente des Vierges, que vous sortez de votre solitude de Nazareth pour vous produire au-dehors. L'esprit de charité vous anime.

Heureuses les collines où vous portez vos pas ! Montagnes de Judée, tressaillez de joie.

Digne Mère du Dieu de charité, à peine l'Ange vous a-t-il appris l'état où se trouve votre sainte parente Elisabeth, que vous vous empressez à l'aller visiter.

Vous marchez *en hâte*, dit l'Evangile ; les inspirations de l'Esprit-Saint veulent de la promptitude dans l'exécution.

Les montagnes qu'il faut traverser, ne vous arrêtent point. La cha-

rité remplit ses devoirs avec courage et avec générosité.

Vous quittez pour un temps les douceurs de votre retraite. La charité à des droits auxquels doivent céder les goûts de la piété.

Votre charité n'est pas une charité passagère. Vous demeurez *environ trois mois* chez Elizabeth, pour lui donner vos attentions et vos soins.

Quels heureux effets de sainteté cette visite de charité ne produisit-elle point ? Elizabeth fut remplie du Saint-Esprit. Jean-Baptiste fut sanctifié dans le sein de sa mère.

Elizabeth et son époux vivoient dans la pratique des vertus ; mais ils apprirent de vos exemples à les pratiquer encore plus parfaitement.

Marie.

Si vous aimez Dieu, mon fils, vous aimerez votre prochain, pour lequel il est descendu des Cieux, s'est fait homme, et a donné sa vie sur une Croix.

Ne vous en tenez pas aux sentimens, que votre charité soit effective. Tant d'affligés ont besoin d'être consolés par vos paroles ; tant de malheureux ont besoin d'être soulagés par vos services !

Dieu a permis qu'il y eût sur la terre bien des misérables, afin qu'ils se fissent saints par leur patience ; et vous, par votre charité.

Soyez prompt à obliger, quand vous pouvez obliger promptement. Les délais font toujours perdre quelque chose du mérite de la charité.

Que votre charité soit libérale. Donnez-lui toute l'étendue qu'il est en votre pouvoir de lui donner.

Etre resserré dans les services qu'on rend au prochain, c'est plutôt éluder les devoirs de la charité que les remplir.

Quand vous ne pouvez rendre service au prochain par vous-même, intéressez-vous pour lui auprès des autres. Sollicitez du moins pour lui les bontés de Dieu.

Ne regardez pas l'homme dans le prochain ; mais Dieu. Alors quel que soit celui qui vous demande du secours, vous ne lui refuserez rien, parce que vous ne voudriez rien refuser à Dieu.

Si l'on ne fait du bien aux hommes que suivant leur mérite et leurs bonnes qualités, on ne leur en fera pas souvent.

Aimez, mon fils, les œuvres de charité qui coûtent. Aimez à exercer votre charité aux dépens de votre amour-propre.

Dieu lui-même vous apprend par son exemple, à faire du bien à tous les hommes, même aux plus ingrats.

Donnez, a dit Jésus, *et* (*a*) *l'on vous donnera.* Donnez quelques richesses temporelles, et Dieu vous en donnera d'éternelles.

Donnez à votre prochain vos conseils, afin qu'il se détermine dans ses incertitudes, et votre Dieu, par ses

(*a*) Luc. 6, 32.

inspirations, vous aidera à vous tirer de vos perplexités.

Donnez aux affligés des paroles de consolation, *et le Dieu de toute consolation*, par les paroles de sa grace, vous soutiendra dans vos afflictions.

CHAPITRE XXII.

Des grandeurs de Dieu.

Ecoutons, ô mon ame, écoutons Marie qui, dans un saint transport, célèbre les grandeurs de son Dieu.

Entrons dans les sentimens dont elle est pénétrée. Unissons nos louanges aux siennes.

Glorifions avec elle *le Seigneur*, ce Dieu *Tout-Puissant qui opère*, quand il lui plaît, *les plus éclatantes merveilles ;* et dont *le Nom* infiniment *saint*, mérite les hommages de toute la terre.

Qui déploie la puissance de *son bras* pour *renverser* les desseins des *superbes : Qui dégrade les grands*

de ce monde pour *élever les petits : Qui dépouille les riches pour remplir de biens ceux qui sont dans l'indigence.*

Eh ! à qui, en effet, appartiennent en propre la gloire et la louange, si ce n'est à vous, ô mon Dieu !

La grandeur des hommes est bornée ; elle est empruntée ; elle est fragile ; elle dépend de nos idées, souvent elle est chimérique et fausse.

Votre grandeur, ô mon Dieu, *ne* (*a*) *connoît point de bornes.* Vous la tenez de vous seul. Toute autre grandeur est forcée de lui rendre hommage.

La grandeur des rois finit avec leur vie. *Le* (*b*) *bruit* de leur chûte est bientôt suivi *d'un oubli éternel.*

Pour vous, Seigneur, *vous subsistez éternellement.* Votre gloire ne peut être resserée, ni par les bornes de l'univers, ni par celles du temps.

(*a*) Ps. 144,3.
(*b*) Ps. 9, 7.

De quoi vos créatures pourroient-elles se glorifier ? C'est de vous qu'elles tiennent ce qu'elles ont de pouvoir et de richesses. Elles ne peuvent rien sans vous ; vous pouvez tout sans elles.

Il n'y a que vous qui soyez grand par vous-même. Un pouvoir étranger n'est point nécessaire pour l'exécution de vos volontés. Vouloir et faire, est pour vous une même chose.

Sans sortir de vous-même, vous trouvez en vous, mais sans limites et sans imperfection, tout ce que peuvent avoir de perfections les êtres visibles et invisibles.

Vous seul possédez essentiellement et en propre toutes les perfections possibles, parce que vous seul possédez l'être dans toute sa plénitude.

Les grands de ce monde ne méritent nos respects, que parce qu'ils sont l'image de votre grandeur, et que vous avez daigné leur confier une portion de votre puissance.

D'ailleurs, que sont-ils devant vous? *cendre et poussière*, comme le reste des hommes.

Que toute grandeur mondaine s'éclipse donc et disparoisse devant vous. Il n'est de véritable grandeur que celle qui ne peut recevoir, ni accroissement, ni diminution.

O Seigneur (*a*) *Dieu des vertus, qui est semblable à vous*? Vous seul méritez les adorations du Ciel et de la terre, parce que vous seul êtes le Dieu grand, le Dieu toujours grand, le Dieu grand en tout et par-tout.

Grand dans tous vos ouvrages, dans le plus petit, comme dans le plus merveilleux, dans la fleur des champs, comme dans les étoiles du Firmament.

Grand en sagesse, en puissance, en justice, en bonté. Eh! qui pourra jamais, grand Dieu, parler de vos grandeurs d'une manière digne de vous!

(*a*) Ps. 88, 9.

Je fais l'aveu de mon impuissance. Aveu qui vous est glorieux, c'est rendre hommage à votre infinie grandeur, que de reconnoître qu'elle est au-dessus de toute louange et de toute expression.

CHAPITRE XXIII.

Des Miséricordes de Dieu.

Le Serviteur.

Que j'aime, ô Marie, à vous entendre célébrer les miséricordes du Seigneur, de cette même voix qui célèbre ses grandeurs ; que vous m'en donnez une haute idée !

Si j'en suis avec vous la chaîne *de génération en génération*, je ne vois aucun de ceux *qui craignent le Seigneur*, sur qui elles ne soient reposées.

S'il frappe les pécheurs dans sa colère, s'il leur fait éprouver ses plus terribles châtimens, ce n'est qu'après avoir essayé, par ses bienfaits, de

les ramener, et de se les attacher.

Les ingratitudes et les infidélités de son Peuple n'ont pu tarir la source de ses bontés. Il leur a ouvert le sein de sa miséricorde avec une tendresse paternelle.

Il avoit promis *à Abraham et à sa postérité* de leur envoyer un Libérateur. Plutôt que de manquer à sa promesse, il a cherhé dans les pères des raisons de faire à leurs enfans des graces dont ils étoient indignes.

Il a paru ce Libérateur. Les hommes n'ont pu méconnoître l'amour qu'il avoit pour eux.

Il a tendu une main secourable à tous les malheureux. Les pécheurs, loin d'être exclus de ses bienfaits, ont été le principal objet de son zèle.

Ce n'est qu'à regret, avec le plus sensible regret de son cœur, qu'il s'est vu abandonné de tant d'ingrats qui ont préféré une fausse liberté au précieux avantage d'être du nombre de ses serviteurs et de ses amis.

Pour mettre le comble aux témoignages de son inépuisable charité, il est monté sur une Croix où il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Les hommes l'ont vu dans cet état; ils l'y considèrent encore, sans que leur cœur en soit touché. La foudre néanmoins qui devroit les anéantir, n'est pas encore partie. Toujours sa miséricorde et la voix de son sang se font entendre en leur faveur.

Je suis moi-même, Vierge sainte, une preuve éclatante de sa patience à attendre un pécheur, et de sa facilité à le recevoir.

Brebis égarée, j'ai été ramené au bercail par ce divin Pasteur. Il daignoit lui-même m'y porter; craignant, ce semble, que je ne fusse trop fatigué dans le retour.

Oublierai-je jamais ce jour où le Père tendre, voyant revenir à lui son fils prodigue, m'embrassa, m'arrosa de ses larmes, et me pressa sur son cœur!

Que ce Dieu est bon, à la vue d'un cœur sincèrement *contrit et humilié*, il oublie qu'il est Juge, pour se souvenir seulement qu'il est Père.

O Vierge, Mère *du Dieu des miséricordes*, qui avez intercédé pour ma conversion, obtenez-moi la grace de la persévérance.

Vous savez le peu de stabilité qu'il y a eu durant ma vie dans mes meilleurs désirs. Conservez en moi, fortifiez, perfectionnez par votre protection ces nouveaux désirs de sainteté que la grace y fait naître.

Votre charité pour moi, ne sera pas moindre que la confiance que j'ai en vous. L'ennemi de mon salut feroit-il plus pour me perdre, que vous pour me sauver ?

Daignez donc, ô la plus charitable et la plus aimable de toutes les mères, obtenir à votre enfant les plus vifs regrets sur le passé, la plus exacte fidélité pour le présent, une constance inébranlable pour l'avenir. *Et je*

chanterai dans les Cieux, *pendant toute l'éternité*, *les miséricordes du Seigneur* et vos bontés.

CHAPITRE XXIV.

De la reconnoissance que nous devons témoigner à Dieu pour ses bienfaits.

Dieu infiniment bon, qui m'avez accordé tant de graces temporelles et spirituelles depuis que je suis sur la terre ; je vous offre, pour vous en remercier, tous les sentimens de reconnoissance qu'eut Marie pour vos bienfaits durant toute sa vie ; mais particulièrement lorsqu'elle entra dans la maison de Zacharie et d'Elisabeth.

Elisabeth donnoit à Marie les louanges les mieux méritées. Mais Marie voulut qu'Elisabeth oubliât celle qui avoit reçu les bienfaits, pour ne penser qu'au bienfaiteur.

Elle eût désiré que toutes les créatures se fussent unies à elle, pour

vous bénir, ô mon Dieu, des dons que vous lui aviez faits.

Elle ne s'estimoit *heureuse*, que parce que *le Tout Puissant* avoit daigné *abaisser ses regards sur la bassesse de sa Servante*, afin de faire voir combien il est *grand*, combien il est *miséricordieux*.

Hélas! Seigneur, bien loin de voir en moi de pareils sentimens, après tant de marques que vous m'avez données de votre amour, vous n'y voyez qu'un ingrat.

Je reçois de vous les biens, et j'en remercie les hommes. Mes projets me réussissent, et j'en attribue le succès à mon industrie.

Mais sur-tout que suis-je de moi-même, et que puis-je par moi-même, quand il s'agit du salut! et je ne songe point à vous remercier des secours que vous me donnez pour faire réussir cette grande affaire.

S'il y a en moi quelque chose qui soit agréable à vos yeux, je le tiens

de

de vous seul ; et sans vous je ne puis le conserver.

Je coopère, il est vrai, librement à votre grace. Mais ma coopération même devient pour moi un nouveau sujet de reconnoissance, puisque je ne veux et ne fais le bien, qu'avec votre secours.

Misère et foiblesse extrême de mon ame ! si votre grace m'abandonnoit, que deviendrais-je ? et dans quels déplorables égaremens ne m'entraîneroient pas mes malheureux penchans?

Je ne vois de sûreté pour moi que dans la conviction de ma foiblesse et dans la reconnoissance que je dois avoir pour les graces dont votre miséricorde la soutient.

O mon Dieu, ne permettez pas que l'infidélité me rende indigne de vos bienfaits, et que l'ingratitude me les fasse oublier.

L'inclination dominante de votre cœur est de faire du bien ; mais aussi l'ingratitude est de tous les vices celui

qui arrête le plus le cours de vos miséricordes.

J'ai mérité cent fois de n'en plus ressentir les effets; mais vous avez voulu triompher de mon cœur à force de bienfaits.

Grand Dieu, je ne vous oppose plus de résistance. Je serai désormais entièrement à vous. Comme je ne vis que par vous, je ne veux vivre aussi que pour vous.

Mais faites, par votre grace, que, de même que mes besoins et vos bïenfaits sont continuels, de même ma vie se passe continuellement à implorer vos bontés, et à vous en remercier.

CHAPITRE XXV.

Des Visites.

L'exemple de Marie, dans la visite qu'elle rend à sa cousine Elizabeth, devroit être la règle de notre conduite dans le commerce de la vie civile.

Quoique Mère de Dieu, cette humble Vierge n'attend point qu'Elisabeth la prévienne; condamnant ainsi la fausse délicatesse de tant de personnes jalouses de leur rang, qui disputent sans cesse de préséance.

Mais quel motif engage Marie à faire cette visite ? ce ne peut être qu'un motif de Religion.

La curiosité, la vanité, l'amour-propre, sont les motifs de la plupart des visites qu'on se rend dans le monde. Il n'en est pas ainsi de celle que rend la plus fidelle des Vierges. Elle la fait par les plus saints motifs.

Les gens vertueux, dans les visi-

tes même qu'ils rendent, et que le monde ne regarde que comme des devoirs de bienséance, agissent par le mouvement des vertus.

La piété, la charité, la gloire de Dieu, dirigent les pas de Marie. Elle va dans une maison où Dieu est servi et aimé. Elle va féliciter sa parente, des graces que Dieu lui a faites, et dont l'Ange l'a instruite.

Elle va lui rendre visite, dans la vue de lui être utile, et de resserrer les nœuds d'une sainte union.

La piété ne s'oppose point à ce que nous remplissions les devoirs de la vie civile ; mais elle nous en fait sanctifier l'accomplissement par des vues chrétiennes.

Comme elle cherche à mettre tous ses momens à profit, elle retranche, autant qu'elle peut, tout commerce inutile, toute visite de pur agrément.

Les personnes pieuses aiment à faire les visites qui les édifient, en édifiant les autres.

Toute autre visite leur déplaît ; la vertu aime à se trouver auprès de la vertu. Toute autre visite les fatigue même, on souffre quand on est hors de son élément.

Les Saints font servir à la gloire de Dieu, à l'édification du prochain, et à leur propre perfection, les actions qui semblent les plus indifférentes.

Si on les imitoit, et qu'on se visitât les uns les autres dans le même esprit, quels fruits ne tireroit-on pas de ce commerce de civilité, qui fait partie des devoirs de la Société ?

On y goûteroit mille innocentes douceurs inconnues aux personnes du siècle. On s'y animeroit mutuellement à la vertu.

On en sortiroit, non avec ce vuide que laissent dans le cœur les ennuyeuses visites du monde ; mais avec ce saint contentement, qui est le partage des gens de bien.

Ayez donc, ames chrétiennes, ayez souvent devant les yeux le modèle

que je viens de vous retracer. Comme Marie, ne sortez que rarement de votre solitude, et n'ayez de liaison qu'avec des personnes vertueuses.

Ne cherchez, comme elle, qu'à faire glorifier Dieu, et qu'à édifier le prochain, et rendez-vous profitable à vous-même le commerce que vous serez obligées d'avoir avec les hommes.

CHAPITRE. XXVI.

Des Conversations.

Je me transporte en esprit chez Elizabeth, dans le temps que Marie lui rendit visite. Quelles leçons de modestie, d'humilité, de discrétion, de charité, n'y reçois-je pas !

Elizabeth reconnoît Marie *pour la Mère de son Dieu*: elle la comble de louanges et de bénédictions; elle exalte ses grandeurs; elle la félicite de ses prérogatives.

Marie, loin de se laisser éblouir

de sa dignité, renvoie à Dieu l'encens qui lui est donné, et en prend occasion de glorifier le Seigneur.

Elle ne méconnoît point *ce qu'a fait de grand en elle le Tout-Puissant;* mais elle lui en rapporte la gloire; et toute Mère de Dieu qu'elle est, elle n'oublie point qu'elle est *sa servante.*

Humilité sincère, et qui n'a rien de cette fausse modestie sous laquelle se voile trop souvent un orgueil secret.

Combien, en effet, qui ne rejettent les louanges qu'on leur donne, que pour s'en attirer davantage? faisant ainsi servir par un raffinement d'amour-propre, la modestie même à la vanité.

C'est de Dieu, de ses grandeurs, de ses miséricordes, que s'entretiennent Marie et Elizabeth. Remplies qu'elles sont de son amour, elles mettent leurs délices à raconter les merveilles de sa sagesse, de sa puissance, et de sa bonté.

Quand les dons de Dieu sont l'unique objet de notre joie, Dieu est

l'unique objet de nos remercîmens et de nos louanges.

La bouche (*a*) *parle de l'abondance du cœur.* Vous ne vous entretenez que du monde et de ses vanités, marque trop certaine que vous n'aimez que le monde, et que votre cœur est épris de ses faux charmes.

Ils sont (*b*) *du monde*, disoit le Disciple bien-aimé de Jésus, *c'est pour cela qu'ils parlent du monde, et que le monde les écoute.* Si on *étoit* (*c*) *de Dieu,* on parleroit de Dieu, ou du moins on ne diroit rien qui ne fût selon Dieu.

Souvenez-vous que vous rendrez compte au Jugement de Dieu d'une *seule parole oiseuse.* Quel juste sujet de frayeur pour vous!

O qu'il y a peu de conversations, même parmi les personnes qui font profession de piété, où l'on n'augmente le compte qu'il faudra rendre à Dieu.

(*a*) Math. 12, 34. (*b*) 1. Joan. 4, 5.
(*c*) 1. Joann. 4, 6.

De quoi s'entretient-on plus communément? de frivolités, de bruits populaires, de bagatelles. Ce sont même là les conversations qui passent pour les plus innocentes.

Il semble d'ailleurs qu'on ne puisse plus converser, sans parler des défauts du prochain. La conversation languit, si l'on n'y mêle quelque trait de critique ou même de malignité.

Malheur à vous, langues médisantes qui, toujours aiguisées, comme celle du serpent, vous vous faites un plaisir de déchirer la réputation des absens !

Malheur également à ceux qui se plaisent à les écouter. Quiconque prête librement l'oreille à la médisance, s'en rend complice.

Faites-vous un point de conscience de ne jamais parler mal de personne. Si vous ne pouvez empêcher les autres de médire, faites leur connoître, au moins, par votre silence, que vous ne prenez aucune part à leurs propos médisans.

Ayez en horreur tout entretien contraire à l'honnêteté. Gardez-vous de sourire à certain langage que le monde appelle enjouement, mais qui n'est que trop souvent le langage de la passion.

Faites-vous sur-tout une gloire de passer pour un homme devant qui l'on n'oseroit attaquer la religion et la piété. Reprenez l'impie avec une sainte liberté; et s'il n'est point d'autre moyen d'arrêter l'impiété sur ses lèvres, témoignez au moins, par quelque signe non équivoque, ce que vous en pensez.

Soyez vrai dans vos récits, modeste et réservé dans vos paroles; du reste affable à tout le monde; vous prêtant à une innocente joie; la vertu vous le permet; quelquefois même elle vous le commande.

Plus vous êtes exposé à pécher par la langue, plus il vous faut apporter de précaution pour vous garantir des fautes dont elle est le principe.

Si vous aimez à vous entretenir seul-à-seul avec Dieu dans votre mai-

son, vous vous produirez ensuite avec bien moins de danger parmi les hommes, quand il y faudra paroître.

Avant que de vous produire dans une compagnie, priez le Seigneur de *mettre (a) une garde de circonspection sur vos lèvres*, et durant votre entretien, pensez que Dieu est présent, et qu'il vous écoute. Parlez-lui de temps à autre intérieurement par quelque affection du cœur.

Quand l'entretien est fini, rendez-vous compte à vous-même de ce qui en a fait la matière, afin de remercier Dieu si vous y avez été ce que vous y deviez être, ou afin de vous corriger des fautes que vous y avez commises.

Vouz acquerrez ainsi cette discrétion et cette sage retenue dans les paroles, tant recommandées par les maîtres de la vie spirituelle, et qu'ils regardent avec raison comme un point de grande perfection.

(*a*) Ps. 141, 3.

CHAPITRE XXVII.

De la véritable Amitié.

LE SERVITEUR.

Un ami (a) fidèle est un riche trésor, dit l'Ecriture. *La découverte en est promise à ceux qui craignent Dieu.*

Le Ciel vous le fit trouver, ô Marie, ce précieux trésor, dans Elizabeth, et la gratifia à son tour, en vous donnant à elle pour amie.

Vous nous offrez, l'une et l'autre, le modèle de la plus parfaite amitié; d'une amitié sainte, et épurée de tout ce qui a coutume de corrompre les amitiés humaines.

Une heureuse conformité de sentimens, mais des sentimens religieux, vous attachoit l'une à l'autre. La grace et la vertu, c'est ce que vous estimiez dans Elizabeth, et ce qu'elle

(a) Eccli. 6. 14, 6 et 16.

estimoit réciproquement en vous.

Vous aviez ensemble de fréquens entretiens. Vous vous faisiez des confidences mutuelles. Vous vous donniez des conseils. Vous vous rendiez à l'envi des services. Mais toutes les marques d'amitié que vous vous donniez, se rapportoient à un même intérêt, l'intérêt de la gloire divine.

Elizabeth devoit bien s'apercevoir que son cœur, depuis qu'il étoit uni au cœur de Marie, concevoit pour Dieu des sentimens encore plus vifs qu'auparavant.

Et vous, Vierge sainte, vous faisiez autant de progrès en sainteté dans la maison de votre parente, que si vous fussiez restée dans votre retraite de Nazareth.

Contentes dans votre union, vous vous séparâtes, sans cesser de vous aimer. La vertu qui unit deux cœurs, ne peut être sujette à l'inconstance.

Marie.

Mon fils, ne vous flattez point de

goûter les innocentes douceurs de l'amitié, à moins que vous ne les cherchiez dans une amitié vertueuse.

On est trompé tous les jours dans le choix des amis. Il ne faut donner sa confiance qu'à ceux dont on connoît la fidélité, et sur la religion desquels on peut compter.

Vous trouverez assez de ces amis communs et ordinaires, qui vous donneront des marques extérieures d'attachement ; mais n'en attendez rien de plus.

Ils seront amis, quand ils pourront tirer avantage de votre prospérité. Si vous venez à en déchoir, ils cesseront de l'être.

Ils chercheront à vous corriger des vices dont le déshonneur pourroit retomber sur eux-mêmes. Quant à ceux que le Christianisme combat, mais que le monde favorise, ils seront les premiers à vous y porter.

Apprenez ce que c'est que le véritable ami. Il aide dans les besoins. Il

console dans les peines. Il éclaire dans les doutes. Il conduit dans les affaires. Il redresse dans les ségaremens. Il anime sur-tout par ses paroles et par ses exemples, à la pratique des devoirs.

Mais il est rare de trouver un tel ami, parce qu'il est rare que dans le choix qu'on fait d'un ami, la vertu soit consultée.

Aimez vous-même la vertu; et elle vous fera trouver un ami qui soit digne de vous, qui soit un autre vous-même.

Bien des amitiés paroissent d'abord sincères et vives, et finissent bientôt, parce qu'elles n'avoient uni que des vices.

Faites, autant que vous le pouvez, de votre amitié un commerce d'édification, où donnant à vos amis le bon exemple, vous le receviez d'eux réciproquement.

Ayez pour eux toute la complaisance que peut vous permettre la conscience; mais ne l'étendez jamais au-delà.

N'en exigez rien vous-même qui ne soit juste, raisonnable, st surtout ne les flattez point dans la vue d'en être flatté à votre tour.

CHAPITRE XXVIII.

De la confiance en Dieu et de l'abandon à sa Providence.

La confiance en Dieu estundes plus grands hommagesque nouspuissions rendre aux perfections de Dieu. Plus elle est sans réserve, plus ellel'honore.

Par cette confiance, nous le reconnoissons, pour l'Etre-suprême qui peut tout ce qui veut, et dont la bonne volonté égale le pouvoir.

Elle est un des moyens les plus efficaces pour obtenir du Ciel bien des graces et des faveurs signalées.

Marie nous a donné de cette vertu, plus d'un exemple. Celui qu'elle nous a laissé en remettant à Dieu le soin de sa réputation, en est un bien remarquable.

L'Epoux qui lui avoit été donné pour être le gardien de sa virginité, conçoit un soupçon qui lui est désavantageux. Il pense à la quitter secrètement.

Marie n'en témoigne aucune inquiétude. Pleine de confiance en Dieu, elle attend avec soumission, le moment de sa Providence.

Ce moment, en effet, arrive. Joseph est éclairé d'en haut. Son doute est dissipé. Il ne balance plus, rempli qu'il est de vénération pour la vertu de son Epouse, de s'attacher inviolablement à elle.

On voit par-là combien il est avantageux de se confier en Dieu, et de lui remettre en main tous nos intérêts.

Tout est promis à la confiance, la rosée du Ciel, et la graisse de la terre ; les avantages du temps, et les biens de l'éternité.

Celui *qui s'appuie* (*a*) *sur un bras de chair sera semblable à la*

(*a*) Jerem. 17, 5.

bruyère qui croit dans le désert. La sécheresse sera son partage.

Mais celui *qui met sa confiance dans le Seigneur*, et qui en fait son appui ressemblera à *un de* (*a*) *ces plans fertiles qui croissent sur le bord des eaux.* Son feuillage à l'abri de tout souffle brûlant, *conservera sa verdure, et ne cessera de produire du fruit.*

Tout nous porte à la confiance. La bonté de Dieu, sa puissance, ses promesses, sa fidélité, la connoissance qu'il a de nos besoins, notre propre foiblesse, et l'expérience qu'on fait tous les jours de l'impuissance des hommes, et même de leur perfidie.

Recourez donc avec confiance à sa Providence dans toutes vos peines, quelles qu'elles soient. Vous vous plaignez de ce que votre Dieu ne vous donne pas du secours dans votre affliction; mais pour vous le donner, il attend que votre confiance vous amène

(*a*) Jerem. 17, 8.

à ses pieds pour le lui demander.

Il sait, sans doute, le triste état où vous vous trouvez ; mais si votre confiance ne lui parle point, il se comporte à votre égard comme s'il ne le savoit pas.

Vous vous laissez aller au trouble; au découragement, *comme s'il n'y avoit pas un Dieu* (*a*) *en Israël.*

Hélas! souvent on s'intrigue, on s'agite et l'on s'alarme, tandis qu'un acte de confiance porteroit le calme et la paix dans l'ame.

Dans vos dangers, dans vos doutes, dans vos chagrins, prenez des mesures, cherchez des moyens, demandez des conseils; mais que Dieu soit avant tout votre première ressource.

Les hommes n'ont de pouvoir, de lumière, de volonté, pour vous aider et vous secourir, qu'autant que Dieu leur en donne.

Pourvu que notre confiance en

(*a*) 4. Reg. 1, 16.

Dieu ne soit pas présomptueuse, elle ne peut être excessive.

Autant que l'homme est foible par lui-même, autant devient-il puissant par le Dieu en qui il se confie.

Les accidens qui vous ont ôté votre santé, n'ont pas affoibli la puissance de celui qui seul peut vous la rendre.

La mort vous a enlevé une personne qui étoit votre soutien, mais vous n'avez pas perdu celui qui la dirigeoit dans ce qu'elle faisoit pour vos intérêts.

Si nous voulions y faire réflexion, nous verrions que le secours de Dieu ne nous a manqué, que lorsque, par notre défiance, nous nous en sommes rendus indignes.

CHAPITRE XXIX.

De l'Obéissance.

Marie et Joseph, étant de la famille de David, vont de Nazareth à Béthléem, pour s'y faire inscrire, suivant l'Edit d'Auguste, qui, vou-

lant connoître l'étendue de sa puissance, a ordonné un dénombrement général dans toutes les parties de son Empire.

Que le prince ait été dirigé dans l'Edit qu'il a rendu par des vues d'intérêt, ou de vanité, ils ne l'examinent point. L'ordre est donné. Ils en ont connoissance. Ils s'y soumettent.

Si Auguste connoissoit Marie, il lui diroit, comme Assuérus à Esther, que *cette Loi n'est (a) pas faite pour elle.* Mais la Loi la regarde aussi bien que les autres. Elle obéit donc comme les autres, et mieux que les autres; car elle le fait avec humilité, avec patience et sans murmure.

Marie n'envisage, dans l'ordre du Prince, que la volonté de Dieu. Cet ordre est à ses yeux une disposition de la providence à laquelle elle se soumet aveuglément.

L'obéissance ne sait point raisonner. La simplicité est son partage. Rien de

(a) Esth. 15, 13.

plus opposé à l'esprit de soumission que la prudence de la chair, qui veut tout voir et tout examiner.

Que deviendroit la subordination, si les ordres de ceux qui ont droit de nous commander, étoient soumis à l'examen de ceux qui doivent obéir?

Si le Maître temporel qui vous fait un commandement, ne mérite pas par lui-même votre obéissance, le souverain Maître qu'il vous représente, la mérite.

Celui qui vous commande peut, il est vrai, se tromper, mais dès qu'il ne commande rien de contraire à la Loi de Dieu, l'obéissance que vous lui rendez en vue de Dieu, ne peut être sujette à l'erreur, et elle est toujours d'un grand mérite devant Dieu.

C'est la doctrine des Saints, qu'il est plus avantageux de faire de petites choses par obéissance, que d'en faire de grandes par sa propre volonté.

La sagesse mondaine insulte à l'humble simplicité des cœurs obéis-

sans. C'est qu'elle *ne voit* (*a*) *rien dans les choses de Dieu.*

Mais qu'importe le jugement des hommes, à qui prend l'Evangile pour règle des siens ?

Toute obéissance n'est pas méritoire. Celle que vous rendez en vue des bonnes qualités que peut avoir celui qui vous commande, est purement naturelle. Vous n'en pouvez attendre de récompense que de la part des hommes.

Il se glisse même assez souvent dans celle qu'on rapporte à Dieu, bien des défauts et des imperfections, qui lui enlèvent une partie de son prix et de son mérite.

N'obéir promptement et avec joie que dans ce qui flatte ses inclinations, c'est plutôt faire sa propre volonté, que celle d'autrui ; c'est moins obéir, que se satisfaire.

L'homme vraiment obéissant, ne se

(*a*) 1. Cor. 2, 14.

permet, ni délai dans l'exécution de la chose commandée, ni murmure contre l'autorité de ceux qui la lui commandent.

Les livres saints nous apprennent à être *soumis à nos Maîtres avec toute sorte de respect, non-seulement (a) à ceux qui sont bons et modérés, mais aussi à ceux qui sont d'une humeur difficile.*

On trouveroit l'obéissance moins pénible, si l'on songeoit moins à l'homme à qui l'on obéit, qu'à Dieu pour qui on doit lui obéir.

La victoire (b) est assurée, selon le témoignage de l'Esprit-saint, *à l'homme obéissant.*

La volonté propre est une source d'égaremens. L'obéissance, en nous la faisant sanctifier, ne peut que nous épargner des travers et des repentirs, et nous mérite l'approbation de Dieu.

(a) 1. Petr. 2, 18. (b) Prov. 21, 28.

Fin du prémier Livre.

L'IMITATION
DE LA
TRÈS-STE. VIERGE,
SUR LE MODÈLE DE L'IMITATION
DE JÉSUS-CHRIST.

LIVRE SECOND,

Où l'on considère la Vie et les Vertus de la Sainte Vierge, depuis la Naissance de son divin Fils à Béthléem, jusqu'au temps où elle le vit donner sa vie pour le salut des hommes, sur le Calvaire.

CHAPITRE PREMIER.

Du bonheur des Pauvres.

LE SERVITEUR.

JE considère avec plaisir, Vierge sainte, cette paix parfaite dont votre ame est remplie dans l'Etable de Béthléem où vous mettez Jésus au monde.

Les refus méprisans qu'on vous a fait essuyer dans Béthléem, lorsque vous avez demandé à y être logée, ne l'ont point altérée.

La Reine des Anges se voit avec joie environnée de Bergers pauvres. La Mère du Maître des saisons, aime à se voir dans une Etable, exposée aux injures de la saison la plus rigoureuse.

Vous étiez plus contente mille fois dans cette Etable, de l'état de misère où l'on vous y laissoit, que les riches de Béthléem ne l'étoient de l'état d'opulence où ils vivoient.

MARIE.

Apprenez de-là, mon fils, le peu de cas que vous devez faire des biens de la terre; et si vous en êtes privé, apprenez à estimer votre état.

Les pauvres, en effet, peuvent-ils se regarder comme malheureux, quand ils pensent que Jésus a voulu que sa Mère fût pauvre; qu'il n'eût lui-même à sa naissance pour berceau

qu'une pauvre et très-pauvre Crêche; *qu'il* (*a*) *n'avoit pas* durant sa vie *où reposer sa tête ;* et qu'en mourant, il n'avoit pour lit qu'une Croix ?

Il n'a pas choisi ses Apôtres parmi les riches et les savans ; mais parmi les ignorans et les pauvres.

C'est *aux pauvres* plus particulièrement qu'il est venu *annoncer son Evangile.* Et il les aime jusqu'à dire qu'il regardera *comme* (*b*) *fait à lui-même* , ce qu'on fera pour eux.

Les riches méprisent les pauvres. Mais le même Dieu qui dit: *Malheur* (*c*) *à vous*, *riches!* appelle les pauvres *à son* (*d*) *festin.*

Heureux , dit Jésus , *ceux* (*e*) *qui sont pauvres d'esprit* , *car le Royaume des Cieux leur appartient!* paroles qui regardent les pauvres qui aiment leur pauvreté , comme elles regardent les riches qui n'ont point d'attachement à leurs richesses.

(*a*) Luc. 9 , 58. (*b*) Matth. 25 , 40.
(*c*) Luc. 6, 24. (*d*) Luc. 14, 21. (*e*) Matth. 5, 3.

Les pauvres devroient donc considérer leur situation, non par ce qu'elle offre de bas et d'abject aux yeux du monde, mais par ce que l'Evangile nous y fait envisager de grand et de glorieux.

Il n'est aucun pauvre, s'il avoit de la foi, et qu'il la consultât, qui voulût changer son état avec l'état des riches et des heureux du siècle.

Mon fils, dans l'abondance, on s'attache à la terre, on oublie le Ciel, les tentations sont vives, les chûtes fréquentes. Désirer les richesses, c'est désirer ce qu'il y a de plus nuisible au salut.

Envain a-t-on amassé durant la vie de grands biens. A la mort on ne les emporte pas.

A la mort, la vertu est le seul bien qui reste ; et l'etat d'indigence fournit bien des occasions de pratiquer la vertu.

Le riche, dont vous parle l'Evangile, *fut enseveli dans les Enfers*,

tandis que Lasare qu'il avoit méprisé, *fut* (*a*) *porté après sa mort de la main des Anges, dans le sein d'Abraham.*

Le Serviteur.

Vous venez de m'apprendre, Vierge sainte, que la pauvreté est préférable aux richesses. Faites que je place désormais mes affections dans les biens du Ciel, et que je n'aie qu'un saint mépris pour ceux de la terre.

CHAPITRE II.

De la Pauvreté volontaire.

Le Serviteur.

Que n'eûtes-vous point à souffrir dans votre pauvreté, ô Vierge Mère de Dieu! mais jamais vous n'en formâtes des plaintes. Aussi les hommes ne songèrent-ils point à la soulager.

(*a*) Luc. 16, 22.

Mais comment ne représentâtes-vous point à Jésus la rigueur de votre état ? La mère de Dieu n'avoit qu'à parler ; son Fils n'avoit rien à lui refuser.

Vous auriez eu aussi-tôt à votre service tous les Anges, qui se seroient fait un honneur de vous procurer tous les secours nécessaires.

MARIE.

Mon fils, on est assez riche, quand on possède Jésus. Une ame dont Dieu est l'unique bien, regarde d'un œil d'indifférence les biens de ce monde, et consent volontiers à être pauvre.

Je voyois Jésus, le Roi des Cieux, le Maître du monde, qui de *riche* (a) *qu'il est de son fond*, s'est fait *pauvre pour enrichir les hommes de sa pauvreté.* Je mettois ma gloire à l'imiter.

Heureux les pauvres volontaires

(a) 2. Cor. 8, 9.

qui, imitant ce divin modèle, se dépouillent des biens de ce monde; pour ne penser qu'à l'acquisition des richesses de son amour, et des biens du Ciel !

Heureux si, ressemblant à Jésus, ils souffrent volontiers les effets de la pauvreté, et s'ils ont le cœur entièrement détaché des choses même dont on leur laisse l'usage !

Mais plusieurs de ceux qui ont embrassé cet état de perfection, sont bien éloignés de la perfection que demande leur état.

Le cœur est quelquefois aussi attaché aux petits biens qu'on se peut procurer, qu'on le seroit aux plus grands, si on les possédoit.

Peut-on dire qu'on s'est fait pauvre pour Jésus, lorsque, sans avoir les embarras des richesses, on veut en avoir les commodités ?

Jésus naissant à Béthléem, vivant à Nazareth, mourant sur le Calvaire, voilà le modèle qu'ont pré-

tendu copier tous ceux qui se sont fait pauvres volontairement pour l'amour de Jésus.

C'est même le modèle que tout Chrétien doit s'efforcer de suivre, en se détachant d'esprit et de cœur, de toutes ses richesses.

Le Saint-Esprit ne dit point à tous : renoncez à vos richesses. Il n'exige point de tous ce degré de perfection. Mais il a dit à tous, *n'y* (*a*) *attachez pas votre cœur.*

Dieu ne peut établir son règne dans un cœur qui tient aux biens périssables de la terre.

Jésus, en venant sur la terre, ne s'est pas fait un sort heureux selon le monde. Il en a méprisé les richesses. Il faut donc qu'elles soient méprisables.

Les biens de la terre sont faux, ils sont nuisibles, excepté pour ceux qui en achètent les biens de l'éternité.

(*a*) Ps. 61, 11.

CHAPITRE III.

De la Charité envers les Pauvres.

Marie.

Mon fils, aimez les Pauvres. Profitez avec plaisir de tous les moyens que vous aurez de les soulager dans leurs maux.

Ainsi vous montrerez-vous le digne enfant de Dieu, qui, dans ses Livres saints, se fait expressément le solliciteur du pauvre ; qui n'a pas simplement conseillé l'aumône, mais qui l'a commandée à tous ceux qui sont en état de la faire.

Le Serviteur.

Votre exemple, auguste Vierge, vient encore ici à l'appui de vos instructions. Un de vos plus grands (*a*) Serviteurs nous dit que les pauvres profitèrent des riches présens

(*a*) S. Bonav. Vitæ Christi Medit. Cap. 9.

que firent au Sauveur naissant, les Rois qui vinrent l'adorer.

Il paroissoit naturel que vous en usassiez pour vous tirer de la pauvreté extrême où vous vous trouviez à Béthléem; mais cet état vous étoit cher par la ressemblance qu'il vous donnoit avec votre divin Fils.

Vous le préférâtes à toute l'aisance que vous eussiez pu vous procurer. Vous voulûtes rester dans l'indigence et l'obscurité, où, quoiqu'issue du sang de David, le Ciel vous avoit fait naître.

Exemple admirable de détachement et de charité tout-à-la-fois, puisque vous fîtes servir au soulagement des pauvres, ce qui eût pu contribuer à adoucir votre pauvreté.

MARIE.

Mon fils, le meilleur usage qu'on puisse faire de son abondance, c'est d'en soulager les pauvres.

Si vous avez des richesses, souvenez-vous que la Providence, en vous les

donnant, vous a constitué comme son ministre à l'égard de ceux qui en sont dépourvus.

N'imitez point ces riches avares qui tiennent toujours leurs entrailles fermées sur les besoins de leurs frères, et aiment mieux les voir périr de misère, que de se dessaisir de quelque chose en leur faveur.

Ils ne songent qu'à thésauriser pour la vie présente; mais viendra le moment où, passant du temps à l'Eternité, *ils se* (*a*) *réveilleront comme d'un profond sommeil et se trouveront les mains vuides.*

Ressemblez à ces riches charitables et compatissans, qui se font les pères des pauvres, et ne craignent point de s'appauvrir en multipliant leurs aumônes.

Que de bénédictions ne reçoivent-ils pas sur la terre? ils en recevront de bien plus précieuses dans le Ciel.

(*a*) Ps. 75, 6.

Souvent le Seigneur leur rend avec usure, même ici-bas, ce que la charité leur a fait répandre dans le sein de l'indigent. Ce qu'ils ont à en attendre dans l'éternité, répondra à toute l'étendue de ses promesses.

Se fussent-ils fermé les Tabernacles divins par leurs péchés. L'aumône peut les leur ouvrir. Par elle, ils peuvent *racheter* (*a*) *leurs iniquités*.

Faites-vous donc un devoir de soulager les malheureux. N'écoutez point la cupidité qui ne croit jamais avoir assez pour soi.

Il vous est permis d'être économe ; mais ne soyez ni dur, ni avare. La louable économie, que celle qui a pour objet le soulagement du prochain.

A moins que vous ne soyez pauvre vous-même, ne vous croyez point dispensé de faire l'aumône. Faites-la *selon* (*b*) *vos moyens*.

Si vous (*c*) *avez beaucoup, donnez*

(*a*) Dan. 4, 24. (*b*) Tob. 4, 8. (*c*) Tob. 4. 8.

beaucoup

beaucoup. Si vous avez peu, partagez-le volontiers avec le pauvre.

O mon fils, que tous ceux qui auront exercé les œuvres de miséricorde, auront de la confiance au Tribunal *du Dieu des miséricordes.*

CHAPITRE IV.

De la nécessité des avantages de la Méditation.

Le Serviteur.

Grotte de Béthléem, répétez-nous ce que vous fîtes entendre à Marie, lorsque les Bergers vinrent adorer Jésus à la Crêche.

Dites-nous plutôt vous-même, ô Vierge, Mère d'un Dieu, ce qui vous occupa alors.

Marie.

Mon fils, le frappant spectacle d'un Dieu enfant, couché dans une Crêche, et enveloppé de langes, fut

pour moi un fonds inépuisable de réflexions.

Je ne pouvois me lasser de méditer ce grand mystère. Ce que je voyois et ce (*a*) *que j'entendois*, *se gravoit dans mon esprit*, et y laissoit de profondes traces.

J'admirois encore plus que les Bergers, la merveille qui venoit de s'opérer. Toutes les puissances de mon ame étoient occupées de ce grand objet.

De-là, mille tendres affections qui partoient continuellement de mon cœur. De-là, les louanges et les bénédictions que je ne cessois de donner au Tout-puissant.

Si vous voulez, mon fils, être touché des grands objets de la Foi, il faut que vous vous en occuppiez sérieusement, que vous les méditiez attentivement.

La Foi du grand nombre des Chrétiens n'est languissante, que

(*a*) Luc. 2, 19.

parce qu'ils négligent de la nourrir et de la fortifier par la méditation.

Que de crimes et de désordres sur la terre ! l'oubli des vérités éternelles en est la source.

C'est en méditant souvent sur les perfections de Dieu, et en réfléchissant souvent sur le néant des choses humaines, que les Saints se sont détachés des créatures, et qu'ils ont transporté leurs affections au Créateur.

C'est dans ce saint exercice qu'ils apprenoient à n'estimer que ce qui est grand et estimable aux yeux de Dieu ; que leur cœur s'échauffoit, et qu'il en partoit des flammes toutes célestes qui alloient se perdre dans le sein de Dieu.

Ne passez donc aucun jour, sans nourrir votre ame de quelqu'une des vérités du salut. Ainsi s'apprend la science des Saints.

Ne vous excusez point, comme tant d'autres, sur ce que vous n'avez pas le temps de méditer, ce n'est pas le

temps qui manque, mais la volonté.

Vous n'avez proprement dans la vie qu'une seule affaire, l'affaire du salut. Elle est bien peu de chose, si elle ne mérite pas qu'on ne laisse passer aucun jour sans y penser.

Tous les jours vous trouvez du temps pour réfléchir sérieusement sur ce qui concerne des intérêts temporels et passagers. Mais est-il des intérêts qui vous touchent de plus près, et qui soient pour vous de plus grande conséquence que ceux de l'éternité ?

Ne vous excusez point aussi sur ce que vous ne savez pas méditer. Vous êtes capables de réfléchir sur mille objets de pure curiosité ; et quand il s'agit de réfléchir sur les grands objets de la Foi et de l'Eternité, vous prétextez votre incapacité.

Ce n'est peut-être que par la plus coupable indifférence pour Dieu et pour le salut, qu'on néglige ce puissant moyen de sanctification.

Mon fils, votre vie sera toujours

bien réglée, si vous prenez chaque jour un temps pour examiner devant Dieu si vous êtes pour lui ce que vous devez être.

Vous ne serez pas surpris par la mort, si vous apprennez chaque jour la manière de bien mourir.

Un quart-d'heure que vous mettrez tous les jours à méditer au pied des Autels, ou au pied de votre Crucifix, sur les grandeurs de Dieu, sur ses miséricordes, sur ses menaces, sur ses promesses, vous fera acquérir une science infiniment supérieure à celle de tous ces savans dont les ouvrages apprennent tout, excepté la science du salut.

Que sert à l'homme d'avoir enrichi son esprit de toutes les connoissances utiles et honorables selon le monde, s'il n'a pas celles qu'ont eues les Saints, et qui font les Saints ?

On ne devient pas vertueux par le seul désir de le devenir. Il faut en étudier sérieusement, et en prendre les moyens.

Demandez instamment à Jésus la grace de vaincre votre dégoût pour un exercice dont le Démon ne cherche à vous détourner, que parce qu'il n'ignore pas de quelle importance est son usage.

Non-seulement vous en tirerez les plus grands avantages pour votre propre conduite, mais aussi pour la conduite des personnes qui seront plus particulièrement confiées à vos soins.

CHAPITRE V.

De l'Observation de la Loi de Dieu.

MARIE avoit conçu par l'opération du Saint-Esprit. Elle étoit devenue mère, sans cesser d'être Vierge. La Naissance de son fils n'avoit servi qu'à la rendre plus pure. La Loi de la Purification ne pouvoit donc la regarder.

Cependant, quoiqu'elle ne fût pas comprise dans la Loi, elle voulut l'observer. Elle l'observe même avec tant de régularité, qu'elle

n'en omit aucune circonstance.

L'exemple de Jésus qui avoit voulu subir la Loi de la Circoncision, ne lui permit pas d'user de son privilége.

Dailleurs la Loi ne parle point d'exceptions. Ainsi, Marie obéit sans retardement et sans ménagement.

Il semble aussi qu'en présentant son Fils dans le temple selon la Loi, elle le confondoit avec les autres enfans des hommes.

Mais la Loi dit que les mères offriront à Dieu dans le temple, leurs enfans premiers-nés. Le Père céleste manifestera, quand il le jugera à propos, la gloire de Jésus. Marie ne pense qu'à obéir.

Exemple bien capable de confondre notre lâcheté, quand il s'agit d'obéir à la Loi de Dieu, et les vains prétextes que nous cherchons, et que nous alléguons pour nous dispenser d'une prompte et exacte obéissance.

Il est étrange qu'on refuse à l'Etre suprême une soumission qu'on exige

de ceux qu'on a sous sa dépendance.

Cendre et poussière que vous êtes, vous osez dire au plus grand des maîtres, à Dieu même, que vous ne sauriez obéir ; que sa Loi exige trop de votre foiblesse ! quelle audace ! quelle témérité !

O honte ! on trouve le joug du Seigneur trop pesant, quoique lui-même nous assure qu'il *est doux et léger*. Et on lui préfère celui du monde, tout tyrannique qu'il est.

On donne au monde, pour lui obéir, ce qu'on a de plus précieux; la fleur de l'âge, la vivacité de l'esprit, la tendresse du cœur, l'activité des forces et des talens. Quant au Seigneur, on lui destine dans l'avenir un temps où l'on obéira, dit-on à ses volontés.

C'est-à-dire, qu'on réserve à Dieu la lie des années, le reste des sentimens, tout ce dont le monde un jour ne se souciera plus.

Tous les jours pour plaire au monde, on s'assujétit aveuglément à ses

caprices, à ses bizarres usages. Et quand il s'agit de plaire à Dieu, à ce Maître si aimable, par une aveugle obéissance à ses Lois, on trouve l'assujettissement trop dur, où même on cherche des raisons de secouer le joug.

Si vous vous consultez vous-même, ou si vous consultez le monde, avant que de vous déterminer à rendre à Dieu l'obéissance que vous lui devez, vous n'obéirez pas, ou vous ne le ferez qu'avec l'imitation; parce que la Loi de Dieu est opposée à vos inclinations, et aux Lois du monde.

Ce n'est ni la chair, ni le sang, qu'il faut consulter en ce qui intéresse la Loi divine. La nature ne peut que nous porter au relâchement, et le monde à la révolte.

O Maître souverain, qui seul avez droit de vouloir, sans que nous ayons droit de vous demander raison de vos volontés, *ouvrez* (*a*) *mon cœur à votre Loi.*

(*a*) Machab. 2, 1, 4.

Vos paroles (*a*) *sont la justice et l'équité même.* Faites-les tomber dans mon cœur *ainsi* (*b*) *qu'une rosée.*

Votre Prophète nous déclare dans (*c*) un de ses Cantiques, qu'une paix abondante est le partage de ceux qui aiment votre Loi et qui l'observent.

Il nous dit qu'elle donne la sagesse aux plus simples ; qu'elle conduit au vrai bonheur, qu'elle bannit la tristesse des cœurs, et qu'elle dissipe les ténèbres des esprits.

Qu'elle est plus désirable que l'or et les diamans et qu'elle surpasse en douceur, le miel le plus délicieux

Je m'engage de nouveau à ne jamais m'en écarter. Daignez, Seigneur, m'affermir dans ma résolution.

Je l'observerai cette Loi jusqu'au dernier soupir de ma vie. Elle est à mes yeux comme un riche héritage, que je veux conserver avec soin. J'en fais pour toujours l'objet de ma joie.

(*a*) Ps. 118, 142. (*b*) Deuteron. 32, 2.
(*c*) Ps. 118. Item. seq.

CHAPITRE VI.

Du bon Exemple.

Marie observe la Loi de la Purification, pour ne pas donner un sujet de scandale aux Juifs, qui ignoroient qu'elle étoit Vierge.

Elle l'observe, pour donner à Joseph son Epoux, l'exemple d'une obéissance aveugle et généreuse, de même qu'à ceux que Dieu auroit instruits, comme lui, du mystère.

N'omettez pas une action, quoique vous n'y soyez point obligé, si cette omission est capable de scandaliser.

Fallût-il même pour cela quitter les douceurs de la contemplation, ne balancez pas. C'est quitter Dieu pour Dieu.

Quand on aime Dieu, on cherche à lui gagner des cœurs. Mais on ne lui en gagne jamais mieux, qu'en apprenant aux autres, par de bons exemples, comment on l'aime.

Les exhortations à la vertu, font estimer la vertu. Mais quand on joint la pratique à l'exhortation, on la persuade beaucoup mieux. L'exemple des Saints, fait des Saints.

Les actions de vertu que pratiquoient les Apôtres et les premiers Fidèles, n'étoient pas moins puissantes sur bien des esprits, que leurs discours et leurs miracles.

O qu'il est peu de Chrétiens aujourd'hui qui soient par des exemples de vertu, *la bonne odeur de Jésus-Christ !*

Les hommes semblent ne se fréquenter que pour contribuer mutuellement à leur réprobation, par les mauvais exemples qu'ils se donnent.

Si vous voulez vous damner, damnez-vous seul. Mais ne faites pas *périr* aussi *ce* (*a*) *frère foible, pour qui Jésus-Christ est mort.*

Enlever à votre prochain les biens de la terre, quel crime! Que sera-ce

(*a*) 1 Cor. 8. 11.

donc de lui enlever les biens de l'éternité ! C'est être l'émissaire et l'instrument des Démons.

Tous ceux, sur-tout, qui sont revêtus de quelque autorité, doivent être attentifs à donner de bons exemples, parce que les personnes qui sont sous leur dépendance, ne manquent point de se conformer à leur conduite.

Ce soin regarde encore plus particulièrement les Grands. S'ils sont sans respect pour les Lois de Dieu, pour les Lois de l'Eglise, ils font bientôt des imitateurs. On s'imagine alors, qu'il est glorieux de suivre de tels modèles.

Sont-ils plus grands que Marie, qui avoit, comme Mère de Dieu, tous les titres de grandeur que peut avoir au-dessus de Dieu, une pure créature ?

Ils doivent apprendre de cette Vierge Mère d'un Dieu, à se servir du haut rang où ils sont, pour la gloire de Dieu qui les y a placés.

La grandeur est-elle donc un titre qui donne droit d'être moins chrétien?

Une plus grande élévation n'est, à la bien apprécier, qu'une plus grande obligation.

CHAPITRE VII.

De l'amour et du prix des Humiliations.

Ce dût être, ô mon Dieu, une grande humiliation pour votre sainte mère, d'observer la Loi de la Purification, Loi qui n'étoit faite que pour les mères ordinaires.

L'éclat de cette Virginité dont elle étoit si jalouse, lorsque l'Ange lui annonça le Mystère de votre Incarnation, fut en quelque sorte, obscurci par cette cérémonie de Religion.

Mais elle n'ignoroit point que l'opprobre et l'abjection devoient être un jour votre partage : et elle s'estima heureuse de pouvoir en cela vous ressembler.

Plus vous l'aviez distinguée d'entre les autres femmes, plus elle prenoit

plaisir à se confondre, et à cacher ses prérogatives.

Une ame qui ne cherche, comme Marie, qu'à plaire à son Dieu, fait peu de cas de l'estime des hommes. Elle est peu sensible à leurs hommages.

Elle préfère, ainsi que s'exprime un Prophête, *l'abjection de la maison de Dieu* à toute la pompe et à tout l'éclat qui environnent les enfans du siècle.

La vertu est en effet beaucoup plus en sûreté dans un état humble et abject, qu'au sein des honneurs et des distinctions.

Si elle demeure obscure et cachée aux yeux des hommes, elle n'en est que plus brillante aux yeux de Dieu.

La vraie vertu n'a d'autre prétention que d'attirer sur elle les regards de Dieu. Qu'elle soit méconnue, méprisée même, elle ne s'en estime que plus heureuse.

La Providence qui veille sur les Justes, les conduit souvent elle-même par la voie des humiliations,

au terme du mérite et de la gloire.

L'amour-propre souffre sansdoute de se voir humilié ; mais c'est en cela même que l'humiliation est plus salutaire.

Les Saints remercioient Dieu des opprobres qu'ils enduroient, comme d'une grande grace.

Si je n'ai pas les mêmes sentimens, c'est que je suis encore un hommetout terrestre et tout charnel, et que ce n'est pas Dieu seul que je cherche.

Il s'est même trouvé des Saints, qui ont demandé à Dieu de grandes humiliations, tant étoit grand le désir qu'ils avoient de leur perfection.

Si je ne me sens pas le même courage, je dois du moins recevoir avec soumission celles qu'il m'envoie pour mon bien, sans que je les lui demande.

Je peux glorifier Dieu davantage par une humiliation supportée avec toute la résignation que je dois avoir à ses volontés, que par les dons même les plus sublimes.

Le Fils de Dieu s'est humilié *jusqu'à l'anéantissement*, comme parle l'Apôtre. Voilà le modèle que je dois m'efforcer de copier.

Avoir horreur des humiliations, c'est avoir horreur de la ressemblance qu'elles nous donnent avec Jésus.

Si Dieu les multiplie pour moi, c'est qu'il veut perfectionner en moi *l'image de son Fils.*

Je devrois recevoir une humiliation avec le plaisir et la reconnoissance que j'aurois, si je recevois un morceau de la vraie Croix.

CHAPITRE VIII.

Comment nous devons faire à Dieu les Sacrifices qu'il nous demande.

Le Serviteur.

L'offrande que les mères faisoient à Dieu dans son Temple, de leurs enfans premiers-nés, leur coûtoit peu. Mais celle que vous y fîtes de

Jésus, fut pour vous, Vierge sainte, un véritable sacrifice.

Vous saviez qu'il devoit un jour donner sa vie pour le salut des hommes; et déjà vous l'offriez à Dieu comme victime.

Car c'est proprement en cette qualité que vous l'offrîtes, comme il s'offrit lui-même en cette qualité au Père Eternel.

Ce fut là comme le premier moment de tout ce que vous eûtes à souffrir jusqu'au dernier soupir de la vie de Jésus.

Votre ame commença alors à être *percée de ce* (*a*) *glaive de douleur* dont vous parloit Siméon, en tenant Jésus entre ses bras.

Les mères de la terre aiment leurs enfans; mais ils n'ont pas toutes leurs affections. Combien en réservent-elles pour la vanité? combien pour elles-mêmes? Mais vous, vous ai-

(*a*) Luc. 2, 36.

miez Jésus, vous l'aimiez de tout votre cœur, vous n'aimiez que lui.

C'étoit votre Fils unique. Vous ne faisiez que commencer à goûter la douceur d'être mère, et d'être mère, d'un tel enfant.

Cependant, *aussi-tôt que* (*a*) *le jour est venu* de l'aller offrir à son Père, vous partez.

Digne Fille d'Abraham, et héritière de sa foi, vous étouffez tous les sentimens naturels, pour n'écouter que la voix de Dieu qui vous demande le sacrifice de ce que vous avez de plus cher au monde.

Marie.

A mon exemple, mon Fils, soyez ferme et généreux, quand Dieu demande de vous quelque chose, de quelque nature qu'elle soit

Hélas! il exigea de moi que je lui sacrifiasse ce que j'avois raison d'aimer. Mais de vous, qu'exige-t-il

(*a*) Luc. 2, 22.

pour l'ordinaire ! le sacrifice de ce que vous devriez haïr.

Si vous aimez Dieu, la générosité doit être le principal caractère de votre amour. Un cœur étroit et resserré ne sait guères ce que c'est qu'aimer.

Ne vouloir rien entreprendre de pénible pour Dieu, se décourager à la vue des difficultés qu'il y a à surmonter, est-ce aimer ?

Le véritable amour se signale dans la douleur et dans les combats. La délicatesse ne s'allie pas avec les sentimens, et la profession d'un disciple de Jésus.

Voulez-vous rendre vos sacrifices agréables au Seigneur ? faites-les promptement, et sans examiner ce qu'il vous en coûte pour les lui faire.

Le monde exige de ses sectateurs, les sacrifices les plus durs. Mais il suffit qu'il parle, pour qu'on les lui fasse aussi-tôt et entièrement. Dieu sera-t-il le seul Maître pour qui on ne sacrifiera rien, sans qu'on examine auparavant s'il n'exige point trop ?

O mon fils, qu'on aime peu son Dieu, quand on se prescrit à soi-même des bornes dans le témoignage d'amour qu'on lui donne!

On n'oseroit présenter au monde, qui ne se gouverne néanmoins que par caprice, et qui n'aime que par intérêt, un cœur tel que celui que la plupart des Chrétiens osent offrir à Dieu.

Un fils qui ne fait pour son père que ce qui lui est absolument ordonné, une épouse qui se soucie peu de déplaire à son époux dès qu'il lui en coûte, font-ils preuve d'un attachement bien sincère et dont on soit satisfait?

Dieu est infiniment bon envers toutes ses créatures; mais c'est en même temps *un Dieu jaloux.*

Il n'est pas servi comme il le demande, et comme il le mérite, si on ne le sert avec un cœur *parfait* (*a*) *et soumis à toutes ses volontés*

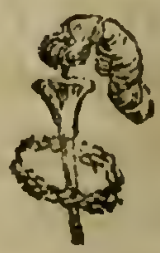
(*a*) Coloss. 4, 12.

Rougissez de ce que vous êtes si lâche à son service. Rougissez de faire si peu pour lui, après tout ce qu'il a fait pour vous.

Vous trouvez qu'il vous donne quelquefois des ordres bien difficiles à exécuter. Ah! mon fils, il vous en donnera encore, parce qu'il faut mériter ses récompenses

Fortune, repos, réputation, santé, vie même, c'est ce qu'il pourroit vous demander, il a droit à tout.

Ne soyez pas surpris si, à mesure que vous lui donnerez, il vous demande davantage. Il n'en agit ainsi que pour vous disposer à de plus grandes faveurs ici-bas, et vous faire mériter de plus grandes récompenses dans le Ciel.



CHAPITRE IX.

Dans quelles dispositions nous devons envisager les maux dont nous sommes menacés.

Marie.

Mon fils, quel est le sujet des larmes que vous versez, des soupirs que vous poussez vers le Ciel.

Le Serviteur.

Hélas! Reine des Saints, je commençois à jouir de quelque tranquillité, et je me trouve tout-à-coup en de nouvelles alarmes.

L'injustice, la calomnie, l'ingratitude forment contre moi de nouveaux projets. Charitable mère, daignez accorder à votre enfant le secours de votre protection.

Marie.

Vous vous trouvez, mon fils, dans un état semblable en quelque chose à celui où je me trouvai, lorsque j'eus entendu dans le temple l'oracle de Siméon.

Après m'avoir annoncé la future grandeur de Jésus, il me prédit qu'il seroit en butte *aux contradictions* et aux persécutions ; *un glaive de douleur transperçant mon ame* , je participeroit aux maux que mon fils endureroit.

J'étois d'ailleurs instruite par les Livres saints, des souffrances qui devoient être le partage de Jésus. Abel mis à mort, Joseph vendu, David persécuté , l'Agneau Paschal immolé ; c'étoit autant de figures qui m'annonçoient ce qui devoit lui arriver.

Ah ! quelle amertume le spectacle des tourmens et de la mort de Jésus, que j'avois sans cesse devant les yeux, ne répandoit-il pas sur mes jours ?

Quels gémissemens intérieurs ne poussois-je pas lorsque, tenant Jésus sur mon sein, je pensois qu'il ne devoit sauver le monde que par la mort la plus cruelle ?

Lorsque je voyois dans le temple égorger un Agneau, immoler une Co-

lombe ; eh ! me disois-je à moi-même, ainsi Jésus sera-t-il un jour sacrifié.

Le Serviteur.

Je comprends, ô Vierge mère, combien douloureux dut être votre état, et que l'Eglise vous appelle à juste titre : *la Reine des Martyrs.*

Les Martyrs ont eu la tête tranchée. Ils ont été exposé aux bêtes ; ils ont péri par l'eau, ou par le feu. Mais leurs souffrances pour l'ordinaire n'ont pas été longues. Les vôtres ont duré trente-trois ans.

Et durant tout ce temps, remplie de courage et de force plus que tous les Martyrs ensemble, vous en visagiez de la manière la plus héroïque les souffrances toujours nouvelles que Dieu vous préparoit, et sur-tout celles que vous deviez un jour endurer sur le Calvaire.

Pour moi, je suis la foiblesse et la lâcheté même, à la vue des souffrances dont je suis menacé.

Si votre douleur se renouveloit sans

cesse en pensant aux tourmens que Jésus devoit endurer, sans cesse vous renouveliez le premier sacrifice que vous en aviez fait dans le Temple.

Votre ame étoit dans la tristesse la plus profonde, mais sa paix n'en étoit point altérée. Vous vouliez, avec la plus parfaite soumission, tout ce que Dieu vouloit.

Et moi, je frémis, quand je considère les nouvelles croix qu'il me destine. Plus de paix pour moi, plus de tranquillité. Mon esprit se révolte, mon cœur se plaint.

MARIE.

Mon fils, *Dieu (a) ne permettra pas que vous soyez tenté*, affligé, éprouvé, au-dessus de vos forces; mais il proportionnera toujours le secours à l'épreuve.

Ecoutez sa grace, qui déja vous parle. Correspondez à ses mouvemens. Plus Dieu prépare de croix à une

(a) 1. Cor. 10, 13.

ame, plus il lui prépare de moyens de les bien supporter.

Les croix sont un des plus riches présens que Dieu puisse faire à sa créature; et l'acceptation qu'elle en fait, est le sacrifice le plus agréable qu'elle puisse faire au créateur.

Celles qu'il vous destine sont grandes. C'est-à-dire, qu'il a sur vous de grands desseins de sanctification. Voulez-vous empêcher que les desseins de Dieu ne s'exécutent?

Votre trouble, vos plaintes n'éloigneront point de vous ces croix. Quelque chose que vous fassiez, il faudra que vous les portiez. Quel est donc pour vous le parti le plus sage?

C'est, mon fils, de vous soumettre à tout ce que Dieu ordonnera. *Le Seigneur* (*a*) *est le Maître*, devez-vous dire, *qu'il fasse de moi ce qu'il jugera à propos.*

Et vous verrez que Dieu, touché de votre soumission, et fidèle à ses

(*a*) 1 Reg. 3, 18.

promesses, vous rendra plus légères que vous ne pensez ces croix qui de loin vous paroissent devoir être si pesantes.

Il vous les rendra légères jusqu'à vous faire dire : *Plus* (*a*) *nous avons de part aux souffrances de Jésus, plus nous en avons aux consolations qui nous viennent par Jésus.*

LE SERVITEUR.

Je vous remercie, auguste Marie, des leçons que vous me donnez. Elles raniment ma langueur.

Ah! c'est vous qui m'obtenez une force nouvelle que je sens en mon ame, pour aller avec courage au-devant de ces croix, que je n'envisageois qu'avec frayeur.

Béni (*b*) *soit le Seigneur mon Dieu*, qui, par les instructions de sa divine Mère, *forme mes mains au combat, et m'apprend* à soutenir *une guerre* où je ne pourrois; hélas! sans ce secours, que succomber.

(*a*) 1. Cor. 1. 5. (*b*) Ps. 143, 1.

CHAPITRE X.

Comment se doit comporter une Ame, et quels sentimens doivent l'occuper, lorsque Dieu tient à son égard une conduite qui lui est incompréhensible.

Dieu fait savoir tout-à-coup à Marie par l'organe de Joseph, lequel a été lui-même instruit par le ministère d'un Ange, qu'il faut soustraire Jésus enfant à la fureur d'Hérode, et partir pour l'Egypte.

Mais Dieu n'a-t-il pas dans sa puissance infinie, des ressources pour changer le cœur de ce prince? N'est-il pas indigne de Dieu, de fuir devant un foible mortel?

Dieu ne peut-il pas renouveler en faveur de Jésus le prodige des plaies dont il frappa les Egyptiens, pour sauver son peuple?

Ah! Marie ne cherchez point à com-

prendre les desseins de Dieu, dans la conduite qu'il tient à son égard.

Les volontés de Dieu méritent également notre soumission, soit que nous en comprenions, ou que nous n'en comprenions pas les raisons.

Trouvera-t-elle de quoi subsister durant un long voyage au milieu des déserts, et dans cette terre étrangère où on l'envoie? Elle ne l'examine point.

Le même Dieu qui lui a fait intimer l'ordre de partir, est assez puissant pour lui faire trouver les moyens de subsister, quoiqu'elle ne les voie point.

Demeurera-t-elle toujours en Egypte? Elle ne s'en informe pas. Elle en reviendra, lorsque Dieu lui fera connoître qu'il est temps de revenir.

Dieu lui donneroit des ordres encore plus incompréhensibles, que son ame ne perdroit rien de sa paix.

De quoi pourroit être inquiète une ame qui pense que Dieu la con-

duit ? Y a-t-il une protection plus sûre que celle de la Providence ?

Vous m'ordonnez, Seigneur, de marcher par des routes qui me sont inconnues. C'en est assez. Votre volonté me tient lieu de lumière et de raison.

Je ne sais où je vas ; mais je suis assuré que si je me laisse conduire par un guide aussi sage que vous, je ne ferai point de faux pas.

Quoiqu'au milieu des ténèbres, je marche en assurance, parce que je suis certain que vous ne m'abandonnerez pas.

Eh! que me serviroient mes foibles lumières dans une route que vous m'ouvrez vous-même et que vous m'ordonnez de suivre avec une aveugle obéissance ? Dès que vous avez parlé, je dois agir sans m'écouter moi-même.

On s'abandonne entièrement à la conduite d'un homme qu'on regarde comme prudent et éclairé. Et j'aurois quelque sujet de défiance, ô Sagesse

éternelle, quand c'est vous qui me dirigez !

Votre Providence se plaît souvent à aller à ses fins, par des moyens qui paroissent y être contraires.

Ainsi, quelqu'étonnant que soient vos desseins sur moi, je me contente de les adorer. Vous pouvez faire plus que je ne puis comprendre.

Votre conduite, pour nous être cachée, n'en est pas moins adorable. Vos œuvres portent le caractère d'une sagesse suprême quoique le secret ne nous en soit pas dévoilé.

Je veux donc avoir pour vos ordres, lors même que j'en comprendrai le moins les motifs, la soumission que j'ai pour les vérités que vous m'avez révélées.

Quoique je ne conçoive pas ces vérités, je m'en tiens néanmoins plus assuré que si je les voyois clairement, parce que c'est vous, Seigneur, qui avez parlé.

CHAPITRE XI.

Des soins de la Providence à l'égard des Justes.

Le Serviteur.

Je me retrace avec plaisir, Vierge obéissante, l'égalité d'ame que vous conservez, lorsqu'il vous faut partir pour l'Egypte.

Vous êtes persuadée que le Dieu, à la conduite duquel vous vous abandonnez, veillera sur vous durant la route, et que vous n'en serez point délaissée, lorsque vous serez parvenue au terme que lui-même vous a marqué.

Ses yeux, en effet, peuvent-ils n'être pas ouverts sur vous, et sur le dépôt sacré dont vous êtes chargée?

Non, non, vous n'avez à craindre, *ni* (*a*) *les embûches de la nuit, ni les traits* meurtriers que pourroient

(*b*) Ps. 90, 6.

lancer de jour contre vous, des mains ennemies.

Le Seigneur (*a*) *a commis ses Anges à votre garde.* Ils ont ordre *de vous suivre* fidèlement *dans toutes vos démarches.*

Il leur a commandé d'écarter de vous *tout danger*, *et de vous porter*, s'il le faut, *entre leurs mains.*

Que la terre où vous allez, soit infectée de reptiles dangereux et d'animaux féroces, *vous marcherez* impunément *sur l'aspic et sur le basilic*, *vous foulerez aux pieds le lion et le dragon.*

MARIE.

Mon fils, le Seigneur a promis en bien des endroits de ses Livres saints, de protéger ceux qui mettent leur confiance en lui.

Ne vous troublez donc jamais à l'occasion des ordres que Dieu vous fait, quelque difficiles qu'ils puissent

(*a*) Ps. 90, 11. et seq.

être à exécuter. Espérez en lui, et il vous aidera.

L'obéissance à la volonté, dût-elle vous exposer à la plus grande indigence, *reposez-vous* (*a*) *de tout sur ses soins.* Sa Providence *ne vous laissera manquer de rien.*

Dussiez-vous vous voir exposé aux railleries des méchans, à leurs insultes, à leurs persécutions, ne vous découragez point. Dieu sera votre *protecteur* (*b*) *au temps de la tribulation.*

La confiance qu'ont en lui les Justes, leur est un sûr garant de sa protection. S'il paroît les abandonner pour un temps, *il leur* (*c*) *fait enfin retrouver le calme.*

Les habitans de Béthulie n'attendoient plus rien du Dieu de leurs pères, tandis qu'il avoit l'œil de sa Providence ouvert sur eux plus que jamais.

Le chaste Joseph n'en fut point

(*a*) Ps. 36, 39. (*b*) Ps. 36, 40. (*c*) Ps. 54, 23.

oublié. Condamné à une prison obscure, il gémit dans les fers. Tout-à-coup il en est tiré pour être élevé au faîte des honneurs, et partager l'autorité souveraine.

Ce n'est pas néanmoins que la Providence délivre toujours les justes de toute crainte et de tout danger, et qu'elle pourvoie toujours à leurs besoins de la manière qu'ils le souhaitent et qu'ils le demandent.

Mais sa conduite n'est pas moins admirable, soit qu'elle les tire de l'indigence ou qu'elle les y laisse, soit qu'elle les venge de l'injustice, ou qu'elle permette qu'ils en soient les victimes.

Dieu leur donne la grace de la patience dans leurs maux, et en la leur donnant, il fait plus en leur faveur, que s'il les combloit de prospérité.

Combien de Chrétiens qui manquent presque de tout, et à qui rien ne semble manquer, tant ils sont contens dans leur état? Ils bénissent

la

la Providence et ne changeroient pas leur sort pour celui des heureux du siècle.

Recourez donc au Seigneur dans tous vos besoins. Reposez-vous sur lui. Les secours que vous en recevrez, pour n'être pas toujours sensibles et frappans, n'en seront pas moins réels et consolans.

CHAPITRE XII.

Qu'il n'y a aucun état, aucune situation de la vie où l'on ne puisse servir Dieu, dès que c'est Dieu qui nous y veut.

Marie.

Mon fils, pourquoi ces plaintes que vous formez sur l'état et la situation où vous vous trouvez? Vous ne sauriez, dites-vous, y servir le Seigneur comme il doit être servi. Le ciel est peuplé de Saints qui se sont fait Saints dans un pareil état au vôtre, dans une situation toute semblable.

Je trouvai Dieu dans l'Egypte où il fallut me transporter, comme je l'avois trouvé dans la Judée, et je tâchai de l'y servir de la même manière.

Pourvu qu'on conserve par-tout la grace et l'amitié de Dieu, on doit être content par-tout.

Il m'en devoit, ce semble, coûter beaucoup, de même qu'à mon époux Joseph, de quitter *la terre d'Israël.* Nous n'en témoignâmes néanmoins aucune peine.

Lorsque nous y fûmes rappelés, nous ne ressentîmes d'autre plaisir que celui de faire la volonté de Dieu, qui étoit en tout notre unique règle.

Si vous ne cherchez point, mon fils, à faire votre propre volonté, mais la volonté du Père céleste, alors content dans l'état et la situation où il vous aura mis, vous n'en désirerez point d'autre.

Dieu a marqué à chacun la voie qu'il doit suivre pour arriver à la sainteté. C'est s'abuser, que de prétendre se

sanctifier en suivant une autre route.

On ne peut être Saint sans le secours de la grace ; or, Dieu la donne à chacun cette grace, suivant la mesure qui lui est nécessaire, eu égard au genre de vie où il l'appelle, et aux fonctions auxquelles il le destine.

Celui qui est retiré dans la solitude, ne doit pas regreter le monde, qu'il a quitté. Celui qui est engagé dans le siècle, ne doit point dire qu'il ne peut s'y sauver. L'état le plus sûr pour l'un et pour l'autre, est celui où Dieu les veut.

En quelque position qu'on se trouve, le salut dépend de la fidélité de la grace.

Jean-Baptiste s'est sanctifié sur les bords du Jourdain, où Dieu vouloit qu'il demeurât. Il ne chercha point à en sortir. Le genre de vie des Apôtres. qui accompagnoient Jésus, et recevoient sa doctrine, ne lui parut point plus propre à la sainteté.

Non, votre état n'est point par lui-même un obstacle à votre sanc-

tification. Ce n'est, ni au lieu, ni à l'emploi, à sanctifier l'homme. C'est à l'homme à les sanctifier.

Souvent c'est moins par amour du bien que par inquiétude, qu'on porte ses vues sur un état différent de celui où l'on est.

Que gagnerez-vous à en changer? En deviendrez-vous meilleur? Pour changer de place et de condition, on ne change pas pour cela d'humeur et de caractère.

On porte en tout lieu ses vices avec soi. C'est vous-même, mon fils, et non votre état, votre emploi, qu'il faut changer.

Sanctifiez vos occupations dans votre état, en les rapportant à Dieu, et vous ne vous plaindrez plus qu'elles vous dissipent.

La multitude d'occupations qu'entraîne le gouvernement d'un grand Royaume, n'empêcha pas David de vaquer à la prière, et *de chanter* (*a*)

(*a*) Ps. 118, 164.

sept fois le jour les louanges du Seigneur.

Bien loin que la multitude des occupations empêchât les Saints de devenir Saints, c'est leur sainteté, même qui les rendoit capables de bien remplir leurs obligations.

La Sainteté ne consiste pas à servir Dieu où l'on voudroit, et comme on voudroit, mais où il veut, et comme il veut.

Vous glorifierez davantage le Seigneur sur un lit de douleur, si c'est sa volonté que vous y soyez, que si vous vous consumiez de travaux pour lui gagner des ames.

CHAPITRE XIII.

De la ferveur dans le service de Dieu.

Le Serviteur.

Vous me donnez, Vierge sainte, dans toutes les circonstances de votre vie qui me sont connues, de grands

exemples de la piété la plus fervente.

C'étoit la ferveur de cette piété qui vous conduisoit *tous* (*a*) *les ans à Jérusalem au tems où l'on solemnisoit la Páque.*

Quoique l'obligation de s'y rendre pour la célébration de cette grande Solemnité, ne regardât que (*b*) Joseph votre époux, vous ne laissiez pas de l'y accompagner.

Votre amour pour Dieu étoit trop généreux pour se borner à ne faire pour lui, que ce qui étoit d'une obligation étroite et indispensable.

Hélas! ame ingrate que je suis, j'en ai agi jusqu'ici bien autrement envers Dieu.

Malgré tous ses bienfaits, je n'ai eu pour lui qu'un cœur resserré. Il a fallu qu'il me commandât en Maître pour être obéi, et pour obtenir mes hommages.

(*a*) Luc. 2, 41.
(*b*) Exod. 23, 15 et 17.

Marie.

Mon fils, un cœur qui aime Dieu, ne néglige rien de tout ce qui peut lui plaire.

Vous ne connoissez guères tout ce que mérite le Maître que vous servez, si vous vous ménagez à son égard.

Considérez ce que font pour le monde, ceux qui s'en déclarent les partisans, et apprenez d'eux ce que vous devriez faire pour Dieu.

Voyez leur empressement. Ils n'épargnent ni peines, ni fatigues à son service. Ils se condamnent, pour lui plaire, à mille sujétions.

Mais plaire à Dieu, donner fréquemment à ce souverain Maître des marques de votre amour, c'est à vos yeux une trop grande contrainte. Vous demander des attentions pour lui, c'est vous demander trop d'assujétissement.

N'est-il pas humiliant pour vous, qu'on soit obligé de vous proposer l'exemple des mondains, et de vous

renvoyer à leur école, pour y apprendre comment vous devez servir Dieu ?

Eh ! ne vous laissez pas vaincre en générosité par les enfans du siècle, et ne souffrez pas que le monde se glorifie d'être servi par les siens avec plus de zèle, que le Dieu des Chrétiens ne l'est par ceux qui font profession de lui appartenir.

Vous ne serez donc plus désormais du nombre de ces Chrétiens qui croient avoir beaucoup de piété, lorsqu'ils se contentent de faire exactement ce que la Loi de Dieu leur ordonne, sous peine d'être punis.

Ne donnent-ils pas lieu de penser qu'ils consentiroient sans peine de perdre la grace de Dieu, s'ils pouvoient la perdre impunément ? du moins ils craignent Dieu plus qu'ils ne l'aiment.

Craignez-le, mon fils, ce Dieu terrible dans ses châtimens ; mais craignez sur-tout de ne le point aimer assez, ce Dieu si bon et si aimable.

Un ami pour qui vous ne feriez que ce que l'amitié exige de vous nécessairement, vous regarderoit-il comme un ami fort ardent?

L'amour est généreux. Il ne se borne point à ce qu'il est obligé de faire. On profite de toutes les occasions de plaire, quand on aime bien.

Si vous aviez pour Dieu un amour fervent, ce que vous feriez pour lui, seroit toujours au-dessous de ce que vous voudriez faire.

Aimez avec ardeur, et l'amour adoucira la peine. Dieu répand dans une ame fervente, une onction qui lui fait trouver des délices dans ce qui lui coûte le plus à faire.

Le Serviteur.

O ma tendre mère, obtenez à votre enfant cette ferveur dont vous me parlez, et dont vous m'avez donné de si grands exemples.

Je l'avoue avec confusion, la moindre difficulté m'arrête. Je cède à la première tentation, d'ennui et

de dégoût. Le respect humain souvent me retient, et m'empêche d'exécuter ce que la grace m'inspire.

Vous voyez le besoin que j'ai d'être animé. Ah ! puissent vos salutaires instructions, allumer dans mon cœur cet amour fervent avec lequel mérite d'être servi le Dieu de charité !

CHAPITRE XIV.

Quel malheur c'est de perdre Jésus.

Jésus avoit atteint l'âge de douze ans, lorsque Marie et Joseph se rendant à Jérusalem selon leur coutume au temps de la solemnité de Pâque, il les y accompagna.

La solemnité passée, Marie et Joseph retournèrent à Nazareth. Jésus seul, à leur insçu, demeura à Jérusalem. Ils avoient déjà fait une journée de chemin, lorsqu'ils s'aperçurent de son absence.

Quel chagrin cette absence ne leur causa-t-elle pas ? Combien Marie,

sur-tout, ne dût-elle pas être sensible à cette perte.

Mais, ô mon Sauveur, ce ne fut point par sa faute, que Marie vous perdit. Vous vous étiez dérobé à sa vue *pour les intérêts de votre Père céleste.*

Pour moi qui vous ai perdu tant de fois par mes iniquités, qui vous ai forcé tant de fois à vous éloigner de moi, puis-je assez ressentir le malheur de cette perte et de cet éloignement !

Marie n'avoit perdu que la présence corporelle de Jésus. Elle conserva toute son amitié. Et moi, j'ai perdu tout ce qu'on peut avoir de plus cher au monde, la grace et l'amitié de Jésus.

Le monde et ses plaisirs que j'ai plus aimé que Jésus, ont-ils de quoi me dédommager de la perte que j'ai faite ?

Heureux ceux de qui Jésus ne s'est jamais éloigné, qui ont toujours possédé Jésus ! eux seuls savent et

peuvent dire, ce que c'est que le Paradis de la terre.

Etre avec Jésus! ô douce société! ô ravissans entretiens! ô tendre amitié! ô contentement divin!

Mais se voir éloigné de Jésus; ô affreuse solitude! ô nuit obscure! ô extrême indigence! ô enfer anticipé.

Ah! qui a perdu Jésus, donneroit pour le recouvrer, s'il connoissoit son malheur, toutes les richesses, tous les honneurs, tous les plaisirs de la vie.

On pleure une perte temporelle, on en est inconsolable. Et l'on ne pleure point la perte qu'on fait de son Dieu; on y est insensible. En est-il cependant une plus grande pour un Chrétien?

Non. Il n'est aucun homme qui perde un bien sans regret. Il n'y a que vous, ô mon Dieu, bien souverain et infini, que les hommes perdent sans être touchés de cette perte. O qu'ils vous connoissent peu!

Une Epouse, à moins que d'être

sans sentimens, peut-elle être tranquille lorsqu'elle a perdu le plus tendre des Epoux?

Un fils, à moins que d'être dénaturé, peut-il être sans douleur, quand il a perdu le meilleur des pères?

Père des miséricordes, rendez votre amitié à votre enfant. Divin Epoux de nos ames, rendez à la mienne votre amour.

Laissez-vous toucher aux larmes qui coulent de mes yeux. Elles coulent en abondance, parce que je sens tout ce que j'ai perdu.

J'ai horreur de moi-même, quand je pense que j'ai mérité de vous perdre, vous qui m'aviez fait connoître par des traits si marqués, l'amour que vous me portiez, et le plaisir que vous trouviez à me voir près de vous.

O que mon cœur est petit, pour bien détester mon ingratitude! Non, les cœurs rassemblés de tous les hommes ne suffiroient pas à former contre mes iniquités des haines assez

fortes, pour être égales au malheur que j'ai eu de les commettre.

Comme je suis le plus grand des ingrats, c'est aussi votre plus grande miséricorde que j'implore. Elle suppléera à ce qui me manque, à ce que je voudrois avoir du côté du repentir.

Je voudrois que mon repentir fût aussi étendu que la foi même qui m'éclaire, laquelle m'apprend l'horreur infinie que je dois avoir du péché, et l'amour sans bornes que je dois avoir pour vous.

Je ressens toute l'indignité de ma conduite, et je la ressentirois moins, si vous aviez moins de bonté.

Hélas! toute mon ingratitude n'a pu lasser votre patience. Vous m'avez attendu avec une condescendance dont je ne puis assez m'étonner, et que je ne pourrai jamais assez reconnoître.

Dans l'état déplorable où je suis à vos yeux, quel sujet d'espérance puis-je avoir, sinon votre bonté

même! Jésus mon Sauveur, faites voir, en me rendant votre amitié, jusqu'où elle peut aller.

Je sais que j'ai mérité les coups les plus rudes de votre justice. Ah! châtiez ce rebelle; mais rendez-lui la place qu'il avoit dans votre cœur.

Enlevez-moi, j'y consens, tout ce qui peut m'attacher au monde, biens de fortune, honneur et réputation, estime et amitié des hommes; mais ne permettez jamais que j'aie encore le malheur de vous perdre.

Puissé-je réparer à l'avenir, par la fidélité et la ferveur de mon amour, le temps que j'ai vécu séparé de vous!

Daignez donc, ô Jésus, me donner encore, accès auprès de vous. Votre cœur est toujours le même, toujours ouvert pour nous recevoir malgré nos égaremens.

C'est-là que j'ose me réfugier. Puissé-je n'en sortir jamais, et m'y perdre pour une éternité.

CHAPITRE XV.

Comment, et où il faut chercher Jésus, après qu'on a eu le malheur de le perdre.

MARIE ne se fut pas plutôt aperçue de l'absence de Jésus, qu'elle le chercha avec empressement; d'abord parmi ses proches, ensuite à Jérusalem où elle eût le bonheur de le retrouver.

La joie qu'elle ressentit à la vue de ce fils bien-aimé, répondit à l'inquiétude que lui avoit causée son absence.

Vous avez perdu Jésus, ô mon ame. Imitez l'empressement de cette tendre mère. Quittez tout, à son exemple, pour le trouver.

Que vos regrets et vos larmes le redemandent à toutes les créatures, au Ciel et à la terre, à la lumière du jour, et aux ténèbres de la nuit.

Souvent on cherche Jésus, et on ne le trouve pas, parce qu'on ne le cherche pas comme il faut. Il sem-

ble, à la manière dont on le cherche, qu'on seroit fâché de le trouver.

Il faut que votre promptitude à le chercher, et que votre empressement à le trouver, soient un témoignage de la douleur que vous avez de l'avoir perdu.

Mais où le trouverez-vous? Sera-ce au milieu du monde? Jésus en est l'ennemi déclaré.

Ne vous flattez point aussi que la chair et le sang vous aident à le trouver. Marie ne le trouva pas *parmi ses* (*a*) *proches et les gens de sa connoissance.*

Consultez les Oracles de l'Evangile. Interrogez les Saints. Demandez aux Ministres du Seigneur. Ils vous diront où il se trouve.

Vous trouverez Jésus où Marie le trouva. *Dans le Temple*, dans la maison de prière, parmi les exercices de Religion, dans la compagnie de ses Ministres et de ses serviteurs.

(*a*) Luc. 2, 24.

Vous le trouverez encore dans la solitude, et sur-tout dans la solitude du cœur, c'est-à-dire, dans le silence des passions et le recueillement.

C'est-là que lui-même (*a*) vous invite à vous rendre, pour y écouter sa voix, et entendre les *paroles de vie* qui sortiront de sa bouche.

C'est-là que l'ont cherché et que le cherchent encore, tous ceux qui veulent sincèrement se rapprocher de lui, soit qu'ils en soient éloignés par les égaremens d'une vie criminelle, ou qu'ils l'aient perdu de vue par un relâchement et une dissipation volontaire. Quand vous l'aurez trouvé, ô mon ame, quelle douce paix vous goûterez. Peut-on, loin de Jésus, jouir de quelque bonheur?

Qui a cherché Jésus, comprend bientôt par son expérience, qu'un si grand trésor valoit bien la peine de le rechercher.

(*a*) Oseas. 2, 14.

CHAPITRE XVI.

Comment il faut se comporter, après avoir retrouvé Jésus.

Le Serviteur.

Vous avez donc retrouvé Jésus, ô Marie. Vous le ramenez avec vous à Nazareth. Quel bonheur est le vôtre! les Anges même vous l'envient.

Avec quelle attention maternelle n'allez-vous pas veiller sur ce précieux dépôt? Quels soins redoublés ne prendrez-vous point de sa vie et de sa personne?

Marie.

Mon fils, c'est en effet, un grand bonheur d'avoir retrouvé Jésus, et il n'est rien qu'on ne doive mettre en œuvre pour s'en assurer la possession.

Le Serviteur.

Daignez, Vierge sainte, m'enseigner vous-même ce que je dois faire,

pour ne me plus voir privé de ce souverain bien.

MARIE.

Mon fils, examinez avec soin ce qui a éloigné Jésus de vous, et comment vous en êtes venu jusqu'à perdre sa grace, et à l'avoir pour ennemi.

N'avez-vous pas commencé par vous relâcher à son service, et à vous rendre coupable d'une multitude de négligences qui l'ont refroidi à votre égard ?

C'est par des négligences réitérées, que se forme insensiblement le mur de division qu'on met entre Jésus et soi.

N'avez-vous point flatté dans vous quelque passion dangereuse, au lieu de la réprimer dès que vous vous êtes aperçu des premières étincelles qu'elle allumoit dans votre cœur ?

Lorsque Dieu vous a demandé le sacrifice de certaines attaches et affections trop humaines, n'avez-vous point refusé de le lui faire ?

Par le refus qu'on lui fait des sa-

crifices qu'il demande, on se soustrait à la conduite d'une Providence toute spéciale, qui est comme une sauve-garde, et empêche de donner dans aucun écart déplorable.

Si vous reconnoissez que quelqu'une de ces causes, ou quelqu'autre, vous ait attiré l'éloignement de Jésus, allez au principe du mal. Ce n'est qu'en retranchant la cause, qu'on retranche l'effet.

Redoublez d'attention sur vous-même. *Gardez votre* (*a*) *cœur avec tout le soin possible.* Ne vous écartez point de son enceinte.

Le cœur ne peut être entamé sans danger. De la conservation du cœur, dépend la conservation même de la vie de l'ame.

Soyez fidèles dans les petites choses, de peur de devenir infidèle dans les grandes. *Le mépris* (*b*) *des fautes légères conduit peu-à-peu aux fautes grièves.*

(*a*) Prov. 4, 23. (*b*) Eccl. 19, 1.

Jésus ne veut point d'un cœur partagé. Il a fait votre cœur tout entier pour lui, il le veut posséder tout entier.

Ces petites fautes que vous vous pardonnez, mon fils, si facilement, et que tant d'ames lâches se pardonnent, éloignent insensiblement de Jésus, et l'éloignent lui-même insensiblement.

Elles ne font pas des ruptures avec lui, mais elles y disposent. Il les regarde comme des marques de froideur, et cette froideur diminue le nombre de ses graces.

La fidélité entretien le tendre commerce qui se forme entre le cœur de Jésus, et le cœur du Juste.

Usez-en envers Jésus, comme vous souhaitez qu'il en use envers vous. Vous désirez qu'il déploie sur vous toutes les richesses de son amour, déployez-lui toute l'étendue de votre cœur.

Des ménagemens à son égard, marquent un cœur bien étroit. Ce qu'on

réserve d'affection pour tout autre objet, lui cause une espèce de jalousie.

La moindre parole qui vient d'une personne qu'on aime, est bien reçue. Recevez avec la même disposition d'amour et de fidélité, les inspirations de Jésus, soit qu'il vous suggère par sa grace les moyens d'éviter le péché, ou qu'il vous suggère les moyens d'augmenter en vertu

Le Serviteur.

O Vierge, qui connûtes si parfaitement ce que c'est qu'amour et que fidélité, j'espère, qu'aidé de la grace de Jésus, que vous daignerez demander pour moi, je mettrai à profit vos instructions.

Mais souffrez, Vierge sainte, que je vous dise une de mes craintes. Foible comme je le suis, n'aurai-je point le malheur de perdre encore Jésus, et de le perdre même pour toujours?

Marie.

Mon fils, il est à propos que vous

l'appréhendiez; et si vous n'aviez pas cette crainte, je chercherois à vous l'inspirer.

Il ne faut pas cependant qu'elle soit accompagnée de trouble et d'inquiétude. Elle doit être au contraire tempérée par la confiance.

Faites de votre côté ce qui dépend de vous pour persévérer dans l'amour de Jésus, et attendez de sa bonté la grace de la persévérance.

Le Serviteur.

L'affligeante incertitude, ô ma tendre mère, que celle d'une ame qui ne craint rien tant que de ne point persévérer, et à qui Dieu laisse ignorer si elle persévérera.

Marie.

Cette incertitude, mon fils, est le partage de tous ceux qui sont encore *dans la voie.* Dieu l'a voulu ainsi, de peur que vous ne donnassiez dans l'éceuil de la présomption.

Elle doit vous tenir dans l'humilité,

vous inspirer une sainte défiance de vous-même, et vous faire *opérer votre salut avec crainte et tremblement.*

Ce n'est que dans le Ciel qu'on peut être à l'abri de toute crainte, et jouir de l'heureuse assurance d'être toujours avec Jésus.

CHAPITRE XVII.

Que l'ame fidelle ne se doit pas décourager dans les sécheresses et aridités, et lorsqu'il semble que Jésus s'éloigne d'elle.

Dieu tient quelquefois, à l'égard des Justes, une conduite qui les alarme et les trouble. Comme il veut éprouver leur fidélité, il leur retire pour un temps sa présence sensible.

C'est ainsi que Jésus en agit envers sa sainte Mère. Il avoit prévu la peine que lui causeroit son absence. Ils'éloigna d'elle néanmoins pour quelque temps, et resta au temple à son insçu.

Ame chrétienne, s'il plaît à ce Dieu d'amour de vous éprouver de la même manière, *ne vous* (*a*) *troublez point armez-vous de courage*, attendez patiemment son retour.

Quoiqu'il soit toujours près de vous pour vous accorder son secours, quand vous le demanderez, ils est bon cependant qu'il paroisse quelquefois s'éloigner de vous, afin que vous compreniez combien vous seriez malheureuse, si vous le perdiez tout-à-fait.

Quand il favorise une ame de ses consolations, c'est pour la soutenir dans ses peines. Quand il permet ensuite qu'elle soit livrée à la sécheresse, à la désolation, c'est afin qu'elle ne s'énorgueillisse point des bontés qu'il a pour elle.

Tous ses amis, ou du moins presque tous, ont éprouvé ces vicissitudes de joie et de tristesse, de dévotion et de dégoût, de paix et de tentation.

(*a*) Ps. 26, 14.

Quand Jésus sembloit s'éloigner d'eux, et de les abandonner, pour ainsi dire, à eux-mêmes, ils sentoient alors toute leur foiblesse ; mais ils ne se décourageoient point, parce qu'ils savoient que si sa présence n'est pas toujours sensible, on n'en est pas moins assuré de son secours.

Ils savoient que Dieu a prévu les maux que nous endurons, et qu'il nous a par conséquent préparé les moyens d'en tirer avantage.

Quand sa grace vous soutenoit par des douceurs et des consolations, vous marchiez avec plaisir et avec facilité ; mais ne pensez pas que ce soit alors que vous ayez plus avancé.

Vous avez fait bien plus de progrès dans la vertu, lorsque, éprouvé par l'aridité, vous avez supporté avec patience, humilité et soumission, cet état d'abandon où Dieu paroissoit vous laisser.

Cet état est triste, à la vérité, parce qu'on craint toujours qu'il soit

moins une épreuve qu'une punition.

Cependant, ame chrétienne, lorsque vous vous y trouvez, loin de perdre confiance, espérez toujours, espérez fermement que vous reverrez bientôt le Bien-aimé, que vous le reverrez aussi aimable qu'avant, et que l'épreuve ne sera pas longue pour vous, comme elle ne le fut pas pour Marie.

Imitez alors l'empressement qu'eut cette divine mère de retrouver son fils. Cherchez-le, comme elle, avec un saint désir et une sainte impatience de le retrouver.

Mais ne murmurez point. Jésus ne vous doit rien ; ou si vous formez quelque plainte, que ce soit, à l'exemple de Marie, une plainte d'amour.

Mon fils, lui dit-elle, *pourquoi* (*a*) *en avez-vous agi ainsi envers nous, nous étions dans la désolation* de vous avoir perdu.

Dites-lui pareillement, ô mon Jésus,

(*a*) Luc. 2, 48.

pourquoi avez-vous mis mon cœur à une si rude épreuve ? vous savez combien je souffre de votre absence.

Est-ce quelque infidélité de ma part qui vous a engagé à vous éloigner ainsi de moi ?

Si je me suis attiré cet éloignement par une conduite qui vous ait déplu, pardonnez-le moi, Seigneur. J'apporterai désormais plus d'attention à éviter tout ce qui peut vous déplaire.

Mais, quel que soit le motif de votre conduite à mon égard, je me soumets à être éprouvé de la manière que vous le voudrez, et autant de temps que vous le voudrez, pourvu que je conserve toujours votre amour dans mon cœur.

CHAPITRE XVIII.

De la Vie cachée.

Le Serviteur.

Daignez, Vierge sainte, m'expliquer le mystère de cette vie obscure et cachée que vous meniez à Nazareth. Vous auriez pu, en vous produisant, attirer à Jésus bien des cœurs et des hommages.

Marie.

Mon fils, je mettois ma gloire à imiter Jésus lui-même, qui vouloit être pendant long-temps sur la terre *un (a) Dieu caché.*

Il étoit venu en ce monde pour apprendre aux hommes par sa doctrine à fuir l'éclat, à être humbles. Par sa vie cachée à Nazareth, il donnoit l'exemple avant que d'instruire.

Le Père céleste vouloit être glorifié par la vie obscure de Jésus; et

(a) Is. 45, 15.

Jésus préféra cette obscurité aux merveilles qu'il pouvoit opérer.

Ainsi a-t-il appris que la perfection et le mérite pour le grand nombre des hommes, ne consistent pas à faire pour Dieu de grandes choses; mais à s'occuper, puisque telle est sa volonté, au travail des mains, à des emplois vils et abjects selon le monde.

Il a voulu aussi détromper les hommes de la fausse idée qu'ils se font de la Sainteté même, ne l'estimant pour l'ordinaire, que lorsqu'elle s'annonce par des vertus éclatantes.

Mais sur-tout il condamne par là ce vif empressement qu'ont la plupart des hommes à se produire; le désir qu'ils ont d'être estimés, applaudis, honorés.

Mon fils, aimez à être caché, ignoré, oublié. Pourvu que vous ayez l'approbation de Dieu, que vous importe celle du monde? Le monde passe, et tout passe avec lui.

A Nazareth, je possedois Jésus

J'avois son amour, il avoit le mien. Que faut-il de plus pour être heureux?

Un petit coin de la terre où vous vivriez entièrement inconnu, n'ayant pour tout bien que votre Crucifix, devroit vous paroître préférable à tous les Palais des Rois.

C'est-là que vous trouveriez la source des larmes de la componction, pour vous laver toujours davantage de vos iniquités.

C'est-là que vous unissant toujours plus familièrement à Jésus, vous trouveriez dans son amour des avants-goûts du Ciel.

Une vie cachée vous paroît triste, parce que vous n'en avez jamais goûté les douceurs.

Si vous aviez commencé à les goûter, vous trouveriez que les honneurs et les plaisirs du monde sont bien vains, et plus vains encore, ceux qui les recherchent.

Il est vrai que dans une pareille vie on essuie assez souvent les railleries

des mondains, qui trouvent étonnant qu'on méprise leurs divertissemens; mais ces railleries même sont d'un grand avantage, parce qu'elles attachent encore plus fortement à Jésus qu'on cherche uniquement.

Il est peu d'hommes, mon fils, qui vivent dans la paix, peu qui soient spirituels et intérieurs, parce qu'il en est peu qui aiment à se retirer de la foule, pour demeurer seuls avec Jésus.

Il en est même qui font profession de vertu, chez qui néanmoins on voit peu de solide piété. C'est qu'ils sont trop répandus au dehors, et qu'ils aiment trop à se produire.

Ils n'ont guère la spiritualité qu'en paroles. On en parle en effet plus facilement, qu'on ne la met en pratique.

La grace ne demeure pas longtemps dans une ame dissipée, ou qui cherche à s'attirer d'autres regards, que ceux du céleste Epoux.

Demandez à Jésus une de ces vives lumières qu'il a données à ses

Saints, et qui les ont éclairés sur le bonheur *d'une vie* (*a*) *cachée en Dieu avec Jésus-Christ.*

CHAPITRE XIX.

De la Vie intérieure.

C'EST à Marie que convient particulièrement ce témoignage du Saint-Esprit : *Toute* (*b*) *la gloire de la Fille de Sion est dans son intérieur.*

Ce que nous savons de ses actions extérieures, n'est rien au prix de ce qui se passoit au-dedans d'elle-même.

Représentez-vous cette Vierge mère dans sa maison de Nazareth. Pénétrez jusques dans son intérieur, et faites-en votre étude.

Mais qui pourroit dire quelles étoient ses affections, ses sentimens, ses désirs? qui pourroit dire ce qui se passoit dans cet auguste Sanctuaire?

(*a*) Coloss. 3, 3. (*b*) Ps. 44, 14.

Vous seul, ô mon Dieu, occupiez toutes les puissances de son ame ; vous seul étiez le principe et la fin de toutes ses actions.

Vous étiez continuellement présent à son esprit. Elle vous voyoit dans toutes les créatures. Rien ne pouvoit la distraire de vous, parce que vous lui étiez tout en toutes choses.

Ses jugemens étoient réglés sur les maximes de votre éternelle sagesse; ses actions, dirigées par votre esprit, ses entretiens, animés de votre amour.

Eloignée de tout commerce profane, Marie vaquoit à Dieu et à ses occupations domestiques, dans toute la liberté d'une ame dégagée de vues et de pensées purement humaines.

Malgré l'empire qu'elle avoit, par une grace spéciale, sur tous les mouvemens de son cœur, elle prenoit néanmoins les plus scrupuleuses précaution pour en fermer les avenues à tout objet étranger.

Elle se fût reprochée une affec-

tion, une intention, un désir, qui n'eût point tendu à Dieu, et qui ne se fût point rapporté à sa gloire.

On voit, d'après ce modèle, en quoi consiste la vie intérieure. Elle consiste à veiller sur soi-même, sur son cœur, afin que toutes les affections en soient pour Dieu; sur son esprit, afin que tout serve à en élever à Dieu les pensées.

Cette vigilance est comme un œil toujours ouvert, qui distingue ce qui vient de la nature, pour le réprimer; et ce qui vient de la grace, pour y correspondre.

Par cette vigilance, on obtient la grace et la force pour agir toujours de telle sorte qu'on ne s'abaisse point aux motifs naturels.

Sans cette vigilance, on fait de fréquentes fautes et de grandes pertes, mais avec elle, sans rien faire d'extraordinaire à l'extérieur, on fait de fréquens et de grands actes de vertu.

Combien de saints Solitaires et de saintes

saintes Vierges sont parvenus au premier rang des Bienheureux, par le seul mérite d'une vie intérieure!

Vous ne goûterez jamais cette paix, et *cette* (*a*) *joie qui vient du Saint-Esprit*, que vous ne soyiez un homme intérieur.

L'homme intérieur sait se posséder. Comme il veille sur lui-même pour se garantir de ces attaches qui passionnent l'ame et la captivent, il conserve la paix du cœur, jusques dans les évènemens capables d'ébranler une patience ordinaire.

Mais l'homme extérieur, au contraire, s'intrigue, s'empresse, s'agite pour mille objets frivoles, indignes de ses recherches, et il en perd son repos et sa tranquillité.

L'homme intérieur ne reconnoît d'autre sagesse que celle qui est selon Dieu. Sagesse qui, lui découvrant le néant des choses de la terre, élève ses pensées et ses vues jusqu'à la

(*a*) Rom. 14, 17.

contemplation des choses célestes.

L'homme intérieur ne consulte que la prudence de la chair. Tout ce qui paroît s'en éloigner, est à ses yeux défaut de lumière, quelquefois même folie.

L'un est sans cesse en garde contre l'illusion et la séduction des sens. L'autre juge de tout, et se conduit en tout par les sens, et leur rapporte tout.

Mettez vos délices à penser à Dieu, à chercher Dieu en tout, à rapporter tout à Dieu ; et vous aurez *au-dedans de vous le Royaume de Dieu.*

Vous serez ce *véritable* (*a*) *adorateur* dont parle Jésus, qui *adore Dieu en esprit et en vérité.*

Pourquoi la plupart des hommes sont-ils toujours dans le trouble, toujours dans les plaintes ? Parce qu'ils mènent une vie toute extérieure. Ils ne s'occupent que de ce qui est de la terre.

(*a*) Joann. 4, 23.

Telles personnes même qui semblent par leur manière de vivre être toujours avec Dieu, ne sont pas néanmoins ce qu'elles semblent être. Leur cœur est partagé par une multitude d'affections inutiles ; leur esprit, distrait par une multitude de pensées vaines.

Dieu seul fixe les pensées d'une personne intérieure. Dieu seul fixe son attention et son cœur. Tout le reste, quelqu'éclat qu'il ait d'ailleurs, ne la touche point.

Il faut régler l'extérieur par l'intérieur. Mais la plupart renversent cet ordre. Chez eux l'extérieur règle et pervertit l'intérieur.

Sachez donc résider au-dedans de vous-même, ne faisant que vous prêter, autant que Dieu le demande, aux choses du dehors. Et lors même que par état vous vous y prêterez, suivez l'attrait de la grace qui vous rappelle au-dedans, pour y examiner les affections et les intentions.

Ne croyez pas que la vie intérieure ne soit propre qu'à de certains états et de certains temps.

Elle est compatible avec les devoirs de l'état, quels qu'ils soient, avec les soins même les plus embarrassans.

Elle peut se pratiquer dans la mauvaise fortune, comme dans la bonne; dans la maladie, comme dans la santé; dans l'action, comme dans le repos: dans les temps d'orages et d'épreuves, comme dans le temps de calme et de paix.

Il n'est aucune situation dans la vie, où l'on ne puisse rentrer en soi-même, pour examiner ce qui s'y passe.

Mais sur-tout adonnez-vous aux exercices de la vie intérieure, si Dieu vous appelle à des fonctions de zèle. Si vous négligez ce moyen de perfection, vous vous répandrez trop au-dehors, et vous vous chercherez plus vous-même, que vous ne chercherez Dieu.

Et d'ailleurs Dieu ne se servira pas

de vous, pour contribuer au progrès des ames dans la vertu, parce qu'on ne sauroit faire pratiquer aux autres, ce qu'on connoît à peine soi-même.

CHAPITRE XX.

Du Silence.

Le Serviteur.

C'est à vous, reine des vertus, que je m'adresse, pour apprendre à me taire et ne parler qu'à propos.

Vous avez pratiqué la vertu du silence d'une manière si parfaite, que vous pouvez mieux que tout autre, m'apprendre à la pratiquer moi-même.

L'Evangile nous rapporte quelques-unes de vos paroles, et j'y vois que vous ne parlez jamais que par le motif de quelque vertu.

Quel amour pour la pureté, quelle humilité, quelle soumission dans les paroles que vous adressâtes à l'Ange qui vint vous saluer au nom de l'adorable Trinité !

Vous parlez dans la maison d'Elizabeth, pour rendre graces à Dieu de ses faveurs. Lorsque vous avez retrouvé votre fils Jésus dans le Temple, vous parlez, pour lui exprimer votre tendresse maternelle ; et aux noces de Cana, pour subvenir à des besoins étrangers, mais que la charité vous rend propres.

D'ailleurs vous vous taisez dans bien des circonstances qui auroient, ce semble, demandé que vous eussiez fait part de vos sentimens aux personnes qui vous environnoient.

Témoins des merveilles qui arrivoient à la Naissance de Jésus, vous entendiez le récit qu'en faisoient ses premiers adorateurs. Rien de ce qu'ils disoient, ne vous échappoit. Mais *vous le recueilliez*, remarque (*a*) l'Evangéliste, *dans un religieux silence.*

Dans le Temple où vous présen-

(*a*) Luc. 2, 19.

tâtes Jésus enfant, vous restâtes dans un silence d'admiration, que l'Evangéliste n'a pas omis, parce qu'il devoit servir à notre instruction.

Vous montâtes dans la suite avec Jésus au Calvaire. Vous vous tîntes debout au pied de sa Croix. Vous reçutes ses derniers soupirs. Mais de votre part, pendant tout ce tems, silence parfait de patience et de résignation à la volonté de Dieu.

Marie.

Mon silence vous parle, mon fils. Toutes les ames pieuses en comprennent très-bien le langage.

Celui que je gardai dans toutes les circonstances où la gloire de Dieu et la charité du prochain n'exigeoient point que je parlasse, m'étoit inspiré par l'esprit de recueillement. La grace en étoit le principe.

Il vous apprend que pour être recueilli et intérieur, il faut parler peu, parler avec réflexion, et ne parler en quelque sorte que d'après

l'Esprit-saint, lequel dicte au fond du cœur, ce que doit dire celui qui le consulte.

Aimer à parler beaucoup, est la marque d'un cœur et d'un esprit dissipé. Et cette dissipation est déjà un grand mal.

Les sentimens de piété s'évaporent aisément dans les conversations. Le silence les conserve et les fortifie.

Vous trouverez peu de personnes qui se repentent de s'être tû; beaucoup au contraire d'avoir trop parlé.

Le sage ne parle *que* (*a*) *lorsqu'il est temps* de parler, c'est-à-dire, que lorsqu'il seroit mal, ou hors de propos de se taire.

Celui qui ne sait pas garder sa langue, *est* (*b*) *semblable à une ville ouverte* de toutes parts, exposée aux surprises et aux incursions de l'ennemi.

Il n'est guère possible *qu'on ne* (*c*)

(*a*) Eccles. 20. 2. (*b*) Prov. 25. 28.
(*c*) Prov. 10. 19.

commettre quelque péché dans de longs entretiens.

Celui-là est toujours *le plus prudent*, qui parle *le moins.*

On a reconnu, par une expérience constante, que là où il y a plus de silence, il y a plus d'innocence.

Retenez bien cette maxime; qu'il est toujours avantageux de se taire, où il n'y a point de nécessité de parler.

C'est un grand art que celui de savoir parler, ou se taire à propos. On peut être fort expérimenté dans les autres arts, et ignorer celui-là. La grace l'apprend mieux que toutes les leçons des hommes.

Mon fils, moins vous parlerez aux créatures, plus Dieu vous parlera au cœur.

Regardez mille choses vaines qui sont ordinairement le sujet des conversations du monde, comme un obstacle aux saintes communications que Dieu cherche à entretenir avec vous.

Sur-tout parlez peu aux hommes de vos afflictions et de vos peines. Les hommes n'y prennent pas toute la part que vous pensez. Parlez-en beaucoup à Dieu, il est toujours prêt à vous consoler.

N'en parlez même jamais, sans une absolue nécessité, si elles vous viennent de la part du prochain. Souvent vous auriez à vous reprocher d'en avoir trop dit.

CHAPITRE XXI.

De l'union de l'Ame avec Dieu.

Le Serviteur.

Dieu d'amour et de charité, soyez béni à jamais des communications intimes que vous avez daignez entretenir avec cette Vierge, dont vous aviez fait choix pour être la mère de notre Sauveur.

Et vous, Vierge sainte, recevez les justes louanges que vous méritez pour avoir fidèlement corres-

pondu aux graces de votre Dieu.

Je ne puis me lasser d'admirer vos excellentes vertus; mais ce qui excite particulièrement mon admiration, c'est cette étroite et continuelle union que vous sûtes conserver avec Dieu.

Votre cœur, vuide de toute affection aux créatures, étoit comme un Ciel intérieur et mystique, où le Seigneur aimoit à habiter, et où vous jouissiez en paix de sa présence.

Le sommeil n'interrompoit point ce doux commerce; et vous pouviez dire comme l'Epouse des Cantiques: *Je dors* (*a*), *mais mon cœur veille.*

Que ne m'est-il donné de demeurer ainsi uni à Dieu, et de ne tenir à la terre que par les liens du corps?

Marie.

Mon fils, c'est une grande grace que Dieu m'a faite, de ne perdre jamais sa présence.

Si vous aspirez à la même faveur, commencez par vous dégager de toute

(*a*) Cant. 5. 2.

affection terrestre, et par vous détacher de tout ce qui n'est pas Dieu.

Il vous en coûtera sans doute. Mais ce qui doit être le prix de vos efforts et de vos sacrifices, ne peut être acheté trop cher.

Servez-vous d'ailleurs de tout ce qui est autour de vous, pour vous élever à Dieu. De tout côté, vous trouverez mille sujets de le louer et de le glorifier.

Les Cieux qui roulent si majestueusement sur votre tête, *vous annoncent sa gloire.* L'éclat des astres est un image de sa splendeur. La vaste étendue des mers vous peint son immensité.

Tous les êtres répandus dans la Nature, vous parlent de ses perfections. Tout, jusqu'à la moindre fleur des campagnes, est comme un livre ouvert à vos yeux, qui vous rappelle à lui.

Sans sortir de vous-même, vous pouvez trouver votre Dieu. Vous

n'avez de vie, de mouvement et d'existence, qu'en lui et par lui.

C'est lui qui éclaire votre esprit, qui meut votre volonté, *qui* (*a*) *frappe a la porte* de votre cœur, *qui vous demande ce cœur* de la manière la plus tendre et la plus affectueuse.

C'est ce Dieu de toute bonté, qui veille à votre conservation, et qui commande à la nature de fournir sans cesse à vos besoins.

Il n'est donc pas nécessaire de le chercher loin de vous. Rentrez en vous-même, et faites attention à sa sainte présence. Il vous la rendra sensible de plus d'une manière.

Tantôt ce sera par des lumières vives, de subites illustrations; tantôt, par des touches secrètes, de pieux sentimens, quelquefois par d'amoureux reproches de vos infidélités.

Gardez-vous de mettre obstacle à ces différentes opérations de la grace, ou par quelque légèreté d'esprit,

(*a*) Prov. 23, 2.

ou par quelque dégoût volontaire.

Adonnez-vous aux exercices qui peuvent le plus vous porter à Dieu; mais acquittez-vous-en dans un esprit de religion.

Dans les actions ordinaires, et les fonctions de votre état, conformez-vous aux vues de la Providence, qui vous a comme assigné elle-même cette tâche journalière.

Ne faites rien avec empressement. La précipitation, même dans les choses saintes, ne peut que nuire à l'esprit intérieur par lequel on s'unit à Dieu.

Lorsque vous serez dans la joie, ou dans la peine, ne suivez point les mouvemens de la nature. Que ce ne soit point auprès des créatures, mais auprès de Dieu, que vous alliez répandre votre cœur.

Aimez à lui faire part de ce qui vous attriste, ou de ce qui vous réjouit; le regardant comme un père, ou comme un ami, dans le sein duquel vous pouvez déposer avec

confiance le sujet de vos chagrins, ou de vos satisfactions.

C'est sur-tout par la voie de cette confiance intime, qu'on gagne son cœur, et qu'on avance dans cette sainte union qui est pour une ame chrétienne, le plus doux charme de la vie.

CHAPITRE XXII.

Des Devoirs de l'état.

Dieu demande rarement que nous lui fassions connoître notre amour par des actions éclatantes. Cet amour paroît dans une constante fidélité aux plus petits devoirs de l'état.

Par cette fidélité, Marie a acquis des mérites qui l'ont élevée au-dessus des Anges.

Elle a demeuré trente ans cachée à Nazareth avec le Sauveur. Là, son soin principal étoit d'élever ce divin Fils, de mériter toujours davantage la confiance de son époux, et de fournir à sa famille, par un travail selon

ses forces, ce qui lui étoit nécessaire.

Apprenez de son exemple, à quoi vous devez particulièrement vous appliquer, si vous voulez parvenir à la sainteté.

C'est être dans l'erreur, que d'attacher la sainteté à des pratiques étrangères aux devoirs de l'état, et de négliger ceux-ci pour s'adonner à celles-là.

La plus grande de toute les perfections est d'aimer son état, et d'en remplir, quelque commun qu'il soit, les obligations, lorsque cet état est dans l'ordre de la Providence.

Un artisan qui gagne sa vie à la sueur de son front, un Père de famille qui vit sans ambition dans l'obscurité d'une fortune ordinaire, n'opèrent pas moins leur salut, que ceux qui se trouvent dans des professions plus relevées, que ceux mêmes qui exercent les plus saints Ministères. Souvent même ils l'opèrent avec moins de danger.

Le meilleur état pour vous, n'est

pas celui qui vous paroît le plus parfait ; mais celui où Dieu vous a mis.

Illusion que de vouloir être Saint à sa manière, et non de la manière que Dieu veut. On ne fait les choses avec perfection, qu'autant qu'on les fait, parce que Dieu le veut, et comme il veut qu'on les fasse.

Le mérite de nos actions dépend beaucoup moins de la nature des choses que nous faisons, que de l'esprit qui les anime, et de la conformité qu'elles ont avec la volonté de Dieu.

Dieu veut de vous une continuité de petites actions, et vous en voulez faire de grandes. Il arrivera de-là que vous ne ferez bien ni les unes ni les autres.

Marthe, (a) *Marthe, vous vous empressez trop*, et vous vous trompez, en voulant faire plus que Dieu ne demande. Contentez-vous de faire bien ce qu'il demande de vous, et apportez-y la même ferveur que

(a) Luc 10, 41.

si c'étoit quelque chose de grand.

Que faisoit de si grand la femme forte, dont l'Esprit-Saint a consacré l'éloge? Elle manioit le fuseau, et s'occupoit des menus soins de sa maison.

Etre à l'Eglise, faire oraison, visiter les malades, œuvres excellentes. Mais si vous les faites, quand les devoirs de votre état demandent de vous toute autre chose, pouvez-vous dire que vous faites la volonté de Dieu?

Il faut prier, et prier souvent. Il faut même, autant qu'il est possible, prier toujours. Mais si, pour prier, vous abandonnez des devoirs domestiques, votre prière n'est pas agréable à Dieu.

Combien d'œuvres perdues pour le Ciel, parce que la volonté propre en aura été le principe?

Mais quels trésors de mérites acquis dans les exercices d'une vie commune et ordinaire, parce que tout se trouvera marqué au sceau de la volonté divine?

Bien des personnes qui ne vous

paroissent pas acquérir de grands mérites, seront cependant élevées dans le Ciel, plus que vous ne pensez, à cause de la fidélité qu'elles ont, et que vous ne voyez pas, aux moindres devoirs de leur état.

Le Maître, dont parle l'Evangile, ne dit pas à son Serviteur : *entrez dans* (*a*) *la joie de votre Maître*, parce que vous avez fait de grandes choses ; *parce que vous avez été fidèle dans peu de chose.*

CHAPITRE XXIII.

Comment il faut sanctifier le travail, et les diverses occupations de la journée.

Marie.

Les devoirs de votre état vous donnent, mon fils, bien des sollicitudes; mais, en vous en acquittant, vous ne pensez pas un moment à Dieu.

(*a*) Math. 25, 21.

Le Serviteur.

Vierge toujours *fidèle* et vigilante, daignez m'apprendre comment je puis, à votre exemple, m'unir à Dieu durant le travail et dans l'exercice des fonctions de mon état.

Marié.

Mon fils, le travail des mains, les occupations même les plus pénibles et les plus embarrassantes, ne sont pas capables de suspendre dans un homme spirituel et intérieur son union avec Dieu.

Une ame habituellement recueillie à une merveilleuse facilité à se rappeller la pensée de Dieu, jusques dans ces occasions où les devoirs de l'état engagent, et qui devroient, ce semble, la dissiper.

La pureté d'intention dont elle anime chaque action, et l'offrande qu'elle en fait à Dieu, lui font éviter une dissipation où ne donnent que

trop souvent des ames moins attentives.

L'esprit de foi et de religion ennoblit tout, adoucit tout, consacre tout. Ce qui est fait dans cet esprit est une action que Dieu agrée, et qu'il juge digne de ses récompenses.

Faites pour Dieu ce que tant d'autres ne font que pour le monde, ou pour quelqu'intérêt temporel. Occupez-vous de ce que demande votre état; mais faites-le dans des vues chrétiennes. Ce sera travailler tout-à-la-fois pour le temps et pour l'éternité.

Si vous vous mettez au travail par goût, par humeur, par contrainte, par coutume, par quelque motif purement humain, Dieu n'étant pas le principe qui vous fait agir, vous passerez les heures entières sans lui donner une seule de vos affections.

Ne dites point que vous ne sauriez penser à deux choses à-la-fois. Un cœur a bientôt dit à son Dieu tout ce qu'il veut lui dire.

Marthe, qui travailloit pour Jésus, n'étoit pas distraite de son travail, lorsqu'elle lui en parloit.

Au milieu de vos occupations, vous vous entretenez de vos occupations même, avec ceux qui sont autour de vous. Entretenez-vous-en aussi avec votre Dieu, qui est présent à tout ce que vous faites.

Sa (*a*) *conversation*, bien différente de tant de conversations humaines, *n'a rien qui déplaise et qui ennuie.* Elle a même cet avantage, qu'en toute sorte de travail et d'occupation, on peut en goûter les douceurs.

On peut devenir un grand Saint, en ne faisant que des choses communes, mais en ne les faisant pas d'une manière commune.

La plupart des hommes ne s'appliquent à ce qu'ils font, que parce qu'il faut qu'ils le fassent. Le faire, parce que Dieu le leur ordonne, et

(*a*) 1. Sap 8, 16.

dans l'intention de lui plaire, c'est à quoi ils ne pensent point.

Pour vous, mon fils, dites-lui, en travaillant, que vous mettez votre plaisir à faire sa volonté; et que, pour lui plaire, quand votre travail seroit encore plus pénible, vous ne diminueriez rien de votre application.

Offrez-lui votre travail en union de tous les travaux que Jésus a endurés pour notre salut.

Si votre travail réussit, bénissez celui qui donne le succès. S'il ne réussit pas, soumettez-vous à cette mortification que Dieu permet pour éprouver votre patience.

Par cette union avec Dieu dans toutes vos actions, les plus petites, les plus viles en apparence, seront élevées jusqu'à vous faire mériter un nouveau degré de gloire dans le Ciel.

CHAPITRE XXIV.

De l'amour que nous devons avoir pour Jésus.

Le Serviteur.

Sainte Mère de Jésus, lorsque vous viviez à Nazareth avec Jésus, les hommes ne le connoissoient point, ils le méprisoient même, et l'abandonnoient. Mais ils avoient la consolation d'être sincèrement, ardemment, tendrement, constamment aimé de sa Mère.

Connoissant sa divinité et ses perfections infinies, vous l'aimiez plus que tous les Anges et tous les Saints ne l'ont aimé, ne l'aiment et ne l'aimeront jamais.

Votre amour avoit quelque chose de bien plus excellent que celui des mères ordinaires. Vous aimiez en lui un fils Dieu et Homme tout ensemble.

De-là, ce désir immense de le voir aimé de toutes les créatures rai-

sonnables, autant que vous l'aimiez.

C'est le propre d'un amour pur, de chercher à se communiquer, et de souhaiter que ses propres flammes passent dans tous les cœurs.

Il faudroit connoître Jésus comme vous le connoissiez, pour l'aimer d'une manière aussi parfaite que vous l'aimiez.

Il faudroit, pour parler dignement de cet amour, pouvoir lire dans votre cœur ce que vous sentiez pour celui qui en étoit l'objet.

Ouvrez-le-nous vous-même ; ce cœur qui aime si parfaitement. Découvrez-nous-y toute la pureté, toute la tendresse, toute la vivacité, toute la générosité des sentimens dont il fut animé.

Marie.

Mon fils, je n'aurois point été digne d'être la mère de Jésus, si mon amour pour lui n'eût surpassé celui de toutes les autres créatures intelligentes.

Je croissois chaque jour dans cet amour, parce que chaque jour je découvrois dans ce divin Fils de nouvelles perfections.

Je ne goûtois de douceur et de félicité que dans cet amour. C'étoit ma nourriture, ma vie, mon repos, ma joie, mes délices.

Je menois à Nazareth, une vie pauvre et obscure; mais j'étois bien dédommagée par le trésor que je possédois dans la personne de Jésus. Par ce seul bien on doit s'estimer plus riche que les plus puissans rois.

Heureux, mille fois heureux les cœurs qui vivent de l'amour de Jésus, qui ne soupirent que pour lui!

L'amour seul de Jésus rend le cœur tranquille et satisfait. Rien ne peut plaire long-temps sans cet amour.

Que peut goûter d'agréable en ce monde celui qui ne goûte pas combien Jésus est aimable!

Plus on aime Jésus, plus on

sent le plaisir qu'il y a d'aimer celui qui est véritablement et infiniment digne d'être aimé.

Quelque grandes que puissent être en cette vie vos misères, il n'en est point de pareille à celle de ne pas l'aimer.

Qui n'aime pas Jésus, a-t-il étudié ce que c'est que Jésus? Sait-il combien il est aimable?

Jésus réunit en lui toutes les perfections naturelles, mais d'une façon si éminente, qu'elles en font le chef-d'œuvre des mains du Créateur.

Jésus réunit en lui toutes les perfections de la grace, en sorte que c'est dans sa plénitude que tous les hommes vont puiser.

Jésus réunit en lui toutes les perfections de la Divinité qui habite en lui substantiellement.

Il est puissant de la puissance de Dieu, beau de la beauté de Dieu, sage de la sagesse de Dieu, saint de la sainteté de Dieu.

Le Serviteur.

Ah! quand Jésus ne seroit pas infiniment aimable en lui-même, et par lui-même, il le seroit pour m'avoir infiniment aimé. Quelles souffrances sur-tout n'a-t-il point endurées pour me témoigner son amour?

Marie.

Ajoutez, mon fils, que l'étendue de ses souffrances n'a point épuisé le désir qu'il avoit de souffrir. L'amour ne dit jamais, c'est assez. Mais de tous les amours, le plus ardent et le plus empressé à se faire connoître, c'est celui de Jésus.

Jésus auroit donné pour votre salut plus encore qu'il n'a fait, s'il eût pu donner quelque chose qui fût plus que lui-même.

O mon fils, si vous trouvez un objet plus digne de vos affections que Jésus, il consent que vous les lui accordiez. Mais s'il les mérite avant tout autre au-dessus de tout autre, oserez-vous les lui refuser?

Le Serviteur.

Ah! que tout ce qui est de ce monde disparoisse à mes yeux. Je ne veux aimer, et je n'aime plus que Jésus.

Marie.

Qui connoît Jésus, méprise en effet tout le reste. Le monde n'est plus rien pour qui a goûté les douceurs de son amour.

Le Serviteur.

Je puis, si je le veux, avoir Jésus pour ami. Si je négligeois de me procurer un si grand bonheur, je mériterois bien de vivre malheureux.

Marie.

Oui, mon fils, prenez un objet d'amour qui ne donne point lieu aux regrets et aux retours; qui ne soit point sujet aux vicissitudes, et qui, loin de vous être un jour enlevé par la mort, devienne, au contraire à la mort votre possession éternelle.

Jésus seul est l'ami fidèle est constant qui ne manque point où les autres amis abandonnent.

Une seule parole de cet ami porte la consolation dans un cœur affligé. Les autres ne sont guère que *des* (*a*) *consolateurs importuns.*

Quel dégoût, quel chagrin pouvez-vous éprouver, et quel ennemi vous peut nuire si vous avez l'amour de Jésus dans le cœur?

Si Jésus régne dans votre cœur, et s'il y a son trône, vous êtes l'homme le plus riche, le plus puissant, le plus heureux qui soit et qui puisse être sur la terre.

L'amour de Jésus est un bien avec lequel on se passe de tous les autres. Jésus n'a-t-il pas de quoi contenter un cœur qui l'aime?

Le Serviteur.

O mon Jésus, ô mon Dieu, je vous demande par l'amour qu'a eu

(*a*) Job. 16, 2.

pour vous votre sainte Mère, la grace de vous aimer de telle sorte, que je n'aime rien au-dessus de vous, rien autant que vous, rien que pour l'amour de vous.

Je ne puis vous aimer autant que vous le méritez; mais je veux, avec le secours de votre grace, vous aimer autant que je le puis. Ce sera vous aimer autant que je le dois.

Allumez dans mon cœur tout l'amour dont vous voulez que je vous aime. Je voudrois être embrâsé de ce divin feu jusqu'à en être consumé.

Connoître combien Jésus est aimable, et ne pouvoir l'aimer autant qu'il mérite d'être aimé, est un martyre que rien ne peut soulager que le désir toujours nouveau d'un amour plus ardent.

CHAPITRE XXV.

Qu'il faut étudier Jésus, et se le proposer pour modèle.

MARIE.

MON Fils, n'êtes-vous point de ces Chrétiens qui parlent beaucoup mieux qu'ils n'agissent? En certains momens de ferveur, les sentimens sont beaux; mais ensuite la conduite n'y répond pas.

On dit à Dieu qu'on l'aime. Il semble même qu'on le sente, parce que dans le temps que sa grace fait impression, on répand quelques douces larmes. Mais ce n'est point encore là une preuve du véritable et sincère amour.

Le témoignage que Jésus attend de votre amour, est que vous vous conformiez aux exemples de vertu qu'il vous a donnés.

Le Serviteur.

Modèle parfait de vertu, c'est à quoi vous vous appliquâtes dans les années que vous passâtes avec Jésus à Nazareth.

Nous voyons dans (*a*) l'Evangile que vous écoutiez avec attention toutes les paroles de Jésus; que vous observiez avec soin toutes ses actions; *que vous les méditiez et que vous en conserviez le souvenir.*

Marie.

Oui, mon fils, étudier Jésus, étoit ma principale occupation, et l'imiter mon soin principal. Que votre étude soit aussi de méditer la vie de Jésus, afin de l'imiter.

Tournez de ce côté-là vos empressemens: Il n'y a de vraie science que celle de Jésus. Qu'il soit donc votre unique maître.

Jésus est un roi qui mérite tous

(*a*) Luc. 2, 51.

vos hommages. Le principal hommage qu'il demande de vous, c'est l'imitation de ses vertus.

Confrontez-vous souvent vous-même avec le grand Modèle avant que vous soyez examiné sur ce même modèle, au tribunal de Dieu.

C'est l'amour que Jésus a eu pour vous qui l'a porté à vous donner tant d'exemples d'humilité, de patience, d'obéissance. Imitez-les par amour pour lui. Et si vous y trouvez de la peine, ayez-le devant les yeux en tout temps.

En tout et par-tout proposez-vous d'être, autant que vous le pouvez, sa fidèle copie. Si vous priez, représentez-vous son recueillement dans le temps de la prière. Si vous allez au temple, que ce soit à son exemple, dans un esprit de piété et de sacrifice.

Si vous conversez avec les hommes, songez de quelle manière le faisoit Jésus, avec quelle modestie, avec quelle douceur.

Pour imiter Jésus *doux et humble de cœur*, ne murmurez point de vos souffrances, et rendez le bien pour le mal. Fuyez les honneurs de ce monde, et aimez à être méprisé.

Jésus *n'a* (*a*) *point cherché à se contenter lui-même.* Que la gloire de Dieu et l'accomplissement de sa volonté, soient le principe et la fin de vos actions.

Il n'est aucun état de sa vie mortelle qui ne vous offre quelque leçon. Sa vie cachée, comme sa vie publique, est pour ses vrais disciples un fond inépuisable d'instructions.

Jésus est *la voie*, (*b*) *la vérité et la vie.* Vous ne pouvez trouver que dans ses exemples la voie où vous devez marcher, la vérité que vous devez écouter, et les moyens d'entretenir la vie de votre ame.

Dans toutes les conjonctures où vous pouvez vous trouver, deman-

---

(*a*) Rom. 15, 3.
(*b*) Joann. 14, 6.

dez à vous-même, ce qu'eût fait Jésus, ce qu'il eût dit, et conformez-vous au modèle qu'il vous donne dans ses paroles et dans ses actions.

Vous savez quelles furent ses inclinations, et quels furent ses désirs et ses sentimens. Examinez quels sont les vôtres. Comparez et réformez. Mais souvenez-vous que cette réforme, qui doit produire la ressemblance de Jésus, n'est pas l'affaire d'un jour.

Jésus est un modèle si parfait, qu'on ne l'atteindra jamais parfaitement. Mais tous les jours de la vie doivent être employés à tâcher d'en imiter quelques nouveaux traits.

Et comme on ne peut parvenir au bonheur d'imiter Jésus sans la grace même de Jésus, tous les jours de la vie il faut la demander.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVI.

Du Bonheur d'une Famille vertueuse.

C'étoit un spectacle bien digne d'attirer les regards du Ciel, que celui de la sainte Famille, qui habitoit à Nazareth au temps que Jésus y vivoit avec Marie et Joseph.

Quelle devoit en être la paix et l'union, puisque c'étoit le séjour des vertus, et que le dérèglement des passions en étoit entièrement banni?

Tandis que Jésus *y croissoit en âge et en sagesse aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes*, Marie avoit continuellement les regards attachés sur lui pour se former sur ce modèle.

Joseph n'étoit pas moins attentif à profiter des exemples de la mère et du fils.

Tout y portoit à Dieu. Tout s'y

faisoit pour Dieu. La présence seule de Jésus y combloit les cœurs de joie. Ses divins entretiens les enflammoient.

La soumission de Jésus et son obéissance, en ravissant Marie et Joseph d'admiration, leur inspiroient à eux-mêmes un saint anéantissement devant Dieu.

Dieu de sainteté, vous y étiez *adoré en esprit et en vérité.* Combien agréables ne devoient pas vous être les hommages que vous y receviez!

On ne peut se retracer l'image de cette heureuse Famille, sans envier son bonheur. Qu'il seroit à souhaiter que toutes les Familles chrétiennes se formassent à une si excellente Ecole!

Ah! si l'amour de Dieu y régnoit, comme il régnoit sous l'humble toit qui réunissoit Jésus, Marie et Joseph, on y verroit en même-temps régner l'ordre, la paix et la bonne intelligence.

L'Epoux et l'Epouse y goûteroient les innocentes douceurs de l'union conjugale. Les enfans y seroient éle-

vés dans la crainte du Seigneur. Les domestiques n'y recevroient que des exemples de vertu.

On n'y connoîtroit point les funestes effets qu'ont coutume de produire les jalousies et les dissentions. On n'en verroit point sortir des scandales si fréquens de nos jours.

Loin de faire servir la prospérité à un faste superbe et ruineux, on en feroit sentir aux pauvres la douce influence. On la sanctifieroit, et par l'action de grâces et par une modération chrétienne.

Une sage économie seroit le plus riche fonds qu'on y possédât et qu'on y fît valoir. Les épargnes sordides de l'avarice n'en seroient pas moins bannies que les profusions du luxe.

L'adversité n'y exciteroit ni plainte, ni murmure contre la providence. On y béniroit également Dieu au sein de l'indigence ou de la médiocrité comme dans l'abondance et dans l'élévation.

Celui qui en est le chef, exerceroit son autorité sans empire et sans hauteur. L'Epouse, secondant les intentions de l'Epoux, y veilleroit avec soin sur son domestique. L'un et l'autre auroient la consolation de voir croître sous leurs yeux des enfans dociles, qui prendroient de bonne heure le pli de la vertu.

Quel bien n'en résulteroit pas pour la société entière des Fidèles! quelle aimable simplicité de mœurs! quelle candeur, et quelle innocence, quelle union et quelle charité! quelle édification et quels merveilleux fruits de sainteté!

Dans quelle tranquillité ne passeroit-on pas ses jours! Et lorsqu'il faudroit payer le tribut à la mort, on feroit d'autant plus volontiers le sacrifice de sa vie, qu'on pourroit se rendre le consolant témoignage d'avoir vécu dans la justice et l'amour de son Dieu.

CHAPITRE. XXVII.

Du pouvoir de la Prière.

Au festin des Noces de Cana, où Marie se trouve avec Jésus et ses Disciples, le vin manque. Marie, touchée de la confusion que les deux Epoux vont essuyer, et pleine de confiance en la puissance de son Fils, lui représente leur besoin.

Dieu a toujours attaché ses graces à la Prière. Toujours prêt à les répandre, il nous invite à les lui demander; mais il veut que ce soit avec confiance.

Le défaut de confiance est ordinairement la marque d'une foi languissante. De-là tant de prières stériles et sans succès.

Pour lui offrir le tribut de nos lèvres, il n'est pas nécessaire d'étudier les momens favorables. Notre Dieu est toujours disposé à nous écouter. Sans cesse il nous dit: *Demandez*,

et vous recevrez. Quiconque demande, reçoit.

Serviteurs d'un Dieu toujours assez bon pour ne rebuter personne, et assez riche pour donner à tous, comment donc sommes-nous si peu attentifs à lui demander ses graces, ou pour nous-mêmes, ou, à l'exemple de Marie, pour les autres ?

La prière de Marie est courte. Dieu, bien différent des hommes, n'exige pas de nous des prières recherchées, étudiées, long-temps méditées. Pour traiter avec lui, il ne faut, ni subtilité, ni éloquence.

Une prière faite avec simplicité, où nous nous bornons à lui demander ce que nous savons être de sa gloire et de notre sanctification, ou du moins n'avoir rien de contraire à l'une et à l'autre; voilà ce qui lui plaît, et ce qui le rend propice.

C'est même beaucoup moins les paroles des lèvres, que les sentimens du cœur, qui obtiennent ses faveurs.

Quelques soupirs du cœur de la mère de Samuel lui obtinrent, non-seulement un fils qu'elle demandoit, mais encore dans ce même fils un Prophête et un Juge d'Israël. *Annè* (*a*) *parloit dans son cœur.*

Jésus répond à Marie d'une manière à ne lui donner, ce me semble, aucune espérance. Cependant elle ne laisse pas d'espérer. Et elle obtient ce qu'elle souhaite.

Il est rare qu'on prie avec persévérance, et qu'on ne soit pas exaucé. L'importunité déplaît aux hommes, et les fatigue. Mais ne vous lassez point de prier le Seigneur, il ne se lassera pas de vous écouter.

Quelque fervente que soit votre prière, Jésus semble vous dire comme à Marie, que *son heure* (*b*) *n'est pas venue.* Mais si votre confiance est toujours ferme, cette heure arrivera.

(*a*) 1 Reg. 1. 13.
(*b*) Joann. 2. 4.

On se rend indigne de la bonté de Dieu, quand on veut lui prescrire un temps pour nous en faire ressentir les effets.

Il est vrai néanmoins que, malgré des instances réitérées, Dieu quelquefois n'accorde pas ce qu'on lui demande. Mais il nous accorde alors ce qui est encore plus nécessaire que ce qu'on demandoit.

Saint Paul demande d'être délivré d'une tentation. Cependant il en est toujours assailli. Mais parce qu'il a prié, Dieu lui accorde une grace avec le secours de laquelle il amasse de grands mérites. N'est-il pas exaucé?

Vous demandez depuis bien des années d'être délivré d'une infirmité corporelle. Dieu ne vous en délivre pas. Mais une grande patience à la supporter est l'effet de votre prière; et vous êtes exaucé.

Souvent telle chose qui nous paroît un bien, et que nous demandons à Dieu, seroit pour nous un mal, s'il

nous l'accordoit. Il nous l'a refuse, parce qu'il nous aime.

Il faut faire bien plus de cas des graces de salut et de sanctification, que des graces purement temporelles. Dieu accorde celles-ci à ses plus grands ennemis; c'est à ses Elus qu'il réserve les autres.

CHAPITRE XXVIII.

Que la Vertu n'est point incompatible avec les Bienséances.

Ce fut uniquement le motif de la charité qui engagea Marie, ainsi que son Fils, à assister au festin des Noces qui se célébroient à Cana.

Elle eût mieux aimé sans doute demeurer dans sa maison de Nazareth, et y goûter tranquillement les douceurs de la contemplation; mais elle ne voulut point contrister par un refus les nouveaux Epoux qui l'avoient invitée.

La vertu n'est donc point incompatible avec les bienséances. Elle veut au contraire qu'on les observe. Il n'y a même qu'elle qui les fasse observer saintement.

Mais, pour imiter en tout Marie, représentez-vous la manière dont elle se comporta en cette occasion. Quelle réserve dans ses paroles ! quelle modestie dans ses regards !

La sagesse de sa conduite vous fait une leçon de la décence et de la retenue qu'il faut garder au milieu même des plaisirs honnêtes et innocens.

Il faut mettre une grande différence entre les lois de la société, et les lois du monde. La vertu ne connoît celles-ci, que pour les combattre. Quant aux autres, elle les observe, autant qu'elle le peut, parce qu'elles n'ont rien de contraire aux lois de Dieu.

Ce seroit faire tort en quelque sorte à la piété, que de se refuser à tout amusement. Ce seroit accréditer ce faux préjugé, que la vertu rend sauvage.

Non, la vraie piété ne rend point sauvage. On peut, sans cesser d'être pieux, se conformer aux lois de l'urbanité.

Mais la vraie piété, par la fin qu'elle se propose, et par le motif qui la fait agir, sait ennoblir les actions les plus indifférentes en elles-mêmes.

Ne vous livrez jamais, nous dit-elle, à aucun divertissement, quelqu'innocent qu'il puisse être; ne faites que vous y prêter.

Pour éviter, dans les divertissemens auxquels la bienséance vous obligera de prendre part, la trop grande dissipation, ayez soin de vous y rappeler de temps en temps la présence de Dieu.

Comportez-vous-y avec la modestie et avec la réserve que vous auriez, si Jésus et Marie s'y trouvoient avec vous.

Paroissez, à l'exemple de l'Ange de Tobie, vous comporter comme les autres, dès qu'ils ne font rien qui

ne soit permis; mais ayez en même-temps, comme lui, *une* (*a*) *nourriture invisible*, qui fasse les délices de votre ame.

Dirigez vos pensées vers le Ciel. Pensez à ces plaisirs ineffables dont y jouissent les Saints ; plaisirs qui sont la récompense de l'indifférence qu'ils ont eue pour les plaisirs de la terre.

Elevez votre esprit et votre cœur vers le Seigneur, en lui protestant que tous les plaisirs du monde ne vous feront jamais oublier les plaisirs purs que l'on goûte à son service.

Dites-lui, qu'avec le secours de sa grace, vous feriez volontiers le sacrifice de tout ce qui peut vous plaire davantage en cette vie, pour un seul degré de son amour.

(*a*) Tob. 12, 19.

CHAPITRE XXIX.

Combièn il est doux d'entendre la voix de Jésus, et combien une Ame doit être empressée à recevoir ses instructions.

Marie avoit joui de la présence de Jésus et de la douceur de ses entretiens durant les trente années qu'elle avoit demeuré avec lui à Nazareth.

Il sembloit qu'elle n'avoit plus qu'à repasser dans le silence de la retraite, les leçons qu'elle en avoit reçues, sans qu'il fût nécessaire de le suivre en divers endroits durant sa vie évangélique.

Saint Jean néanmoins nous dit qu'elle *demeura* (a) *quelques jours avec Jésus à Capharnaum ;* sans doute pour profiter de ses instructions. Les autres Evangélistes nous apprennent que, dans une autre oc-

(a) Joann. 1, 11.

casion, ne pouvant *approcher* (*a*) *de Jésus à cause de la multitude* qui l'environnoit, et qui vouloit entendre sa doctrine, elle *demanda à le voir et à lui parler.*

Nul autre ne connoissoit mieux qu'elle, le prix de ses divines leçons, et ne goûtoit davantage les charmes de sa conversation. Qu'il est doux, en effet, pour qui sait distinguer la voix de Jésus de celle des hommes, d'entendre *les paroles de vie* qui sortent de sa bouche.

Une ame qui a une fois goûté Jésus, ne peut plus vivre sans Jésus. Déjà en mille occasions elle a entendu sa voix, et mille fois encore elle veut l'entendre. Tout séjour lui déplaît, si elle n'y trouve pas son Bien-aimé. Toute voix l'importune, si ce n'est plus lui qui parle.

O que les discours des hommes lui déplaisent! Elle trouve qu'ils *ne* (*b*)

(*a*) Matth. 12. 46. Marc. 3. 31. Luc. 8. 20.
(*b*) Ps. 118. 85.

l'entretiennent que de choses vaines. Les (*a*) *paroles* seules de Jésus sont pour elle *esprit et vie.*

Dès qu'elle l'entend parler, elle bannit toutes les autres pensées pour donner toute son attention à son divin langage, parce qu'il lui plaît bien davantage que tout ce qu'elle pourroit entendre de plus ravissant sur la terre.

Il n'est rien qu'elle n'entende avec plus de joie, qu'elle retienne avec plus de fidélité, qu'elle médite avec plus d'application. Mais rien aussi qui fructifie en elle avec plus d'abondance.

Si elle s'est endormie, comme l'Epouse des Cantiques, elle se réveille, comme cette Epouse, au moindre son de la voix de l'Epoux. Ah! dit-elle, *j'entends* (*b*) *la voix de mon Bien-aimé. Le voici qui vient.*

Elle ne s'y méprend point. On connoît d'abord que c'est Jésus qui parle, lorsqu'on n'aime que Jésus.

(*a*) Joann. 6. 64. (*b*) Cant. 2. 8.

Le monde, la vanité, les plaisirs ont un langage tout différent, qu'on n'entend que malgré soi, et qu'on ne connoît que pour l'avoir en horreur.

Les yeux de Magdelaine ne reconnurent pas Jésus, lorsqu'il lui apparut après sa Résurrection; mais à peine eut-il ouvert la bouche pour lui parler, que son cœur sentit que c'étoit Jésus.

O Jésus, ô mon Sauveur, éloignez de moi toutes les voix étrangères qui cherchent si souvent à me distraire de votre divine parole. Je ne veux plus écouter que vous.

Vains amusemens, frivoles objets, qui m'avez tant de fois empêché d'entendre la voix de Jésus, je ne vous connois plus. Laissez-moi seul avec lui.

Pour avoir le bonheur de vous entendre, *je vous* (*a*) *suivrai*, divin *Maître*, *par-tout où vous irez.* Si je n'entends plus votre voix à

(*a*) Math. 8, 19.

Nazareth, j'irai l'entendre à Capharnaum, à Jérusalem.

Mais, en quelque endroit que je sois, je puis goûter le bonheur que je cherche. Parlez, Seigneur, parlez sans cesse à mon ame (*a*) *J'écouterai* avec attention *ce que le Seigneur me dira au fond du cœur.*

Heureux (*b*) *celui que vous daignez instruire et former dans la science de votre Loi! il y trouvera de quoi adoucir ses peines au temps de l'affliction.*

Vos Ministres me parlent souvent de votre part. Bien des livres que je lis avec plaisir me parlent de vous. Mais si votre voix ne se fait en même-temps entendre, quelle impression feront-ils sur moi.

Ce qu'ils me disent est vrai; ce qu'ils me disent est touchant. Mais si votre grace ne s'unit à leurs paroles, la vérité ne se grave pas bien dans l'esprit, et le cœur n'est pas bien touché.

(*a*) Ps. 84, 8. (*b*) Ps. 93, 12.

Faites-moi donc (*a*) *entendre votre voix*, ô céleste Epouse de mon ame, afin que je vous fasse entendre la mienne. Parlez à mon cœur, afin qu'il parle au vôtre.

Votre voix en apprend plus en un moment qu'on n'en apprend en plusieurs années à l'école des savans.

C'est d'après les connoissances qu'elles avoient puisées auprès de vous, que des personnes simples, selon le monde, ont appris à parler d'une manière ravissante du divin amour, à parler même d'une manière sublime de vos plus grands Mystères.

CHAPITRE XXX.

Qu'il ne faut point rechercher la gloire de ce monde, ni l'estime des hommes.

Le Serviteur.

Vous vous réjouissiez sans doute, ô Marie, ô heureuse Mère, des hon-

(*a*) Cant. 2, 14.

neurs rendus en diverses occasions à votre Fils, au temps de sa prédication; mais uniquement pour lui-même, et sans aucun retour sur vous.

On ne vous vit point vous prévaloir de ce que Dieu avoit fait choix de vous pour donner au monde celui qui, par l'éclat de ses merveilles et la sublimité de sa doctrine, excitoit l'admiration des peuples.

Bien différente des autres mères, qui s'applaudissent ouvertement du mérite de leurs enfans, et en veulent partager la gloire; si vous suiviez Jésus en divers endroits, c'étoit pour recevoir ses instructions et en nourrir votre ame, non pour recueillir la gloire que les louanges et les bénédictions qu'on lui donnoit, pouvoient faire rejaillir sur vous.

Vous conservâtes toujours l'humilité des sentimens parmi ce qu'il y avoit de plus capable de vous attirer des regards et des hommages. Ainsi condamnez-vous la recherche de la

gloire de ce monde, et l'amour de l'estime des hommes, poison malheureux qui infecte toutes nos œuvres.

MARIE.

Mon fils, il est vrai que par la grace du Seigneur, je me préservai toujours de ce que vous appelez avec raison un poison malheureux.

A Dieu seul appartient la gloire. Eh! de quoi se peut glorifier la créature, qu'elle ne tienne de Dieu.

Le Seigneur m'avoit déjà si distinguée en me choisissant pour la Mère du Messie! Aurois-je recherché encore les distinctions du monde?

Qui ne cherche que Dieu, ne voit rien de grand que Dieu. Les vains honneurs de ce monde, tout ce que les hommes estiment le plus, vains et frivoles objets à ses yeux.

Consultez, mon fils, votre foi, consultez même votre raison, et vous ne serez plus si avide des louanges et des honneurs.

Votre ambition alors changean

d'objet, vous désirerez uniquement la gloire que Dieu réserve à ses Saints.

Si on vous laisse dans l'oubli, et que l'on vous compte pour rien, loin de vous en attrister, vous vous en réjouirez : parce qu'il n'est point de voie qui conduise plus sûrement à une haute élévation dans le Ciel, que l'humiliation acceptée dans un esprit de religion.

Abandonnez donc aux partisans du monde tous ces vains titres, et toutes ces distinctions dont ils se prévalent. Réservez-vous pour une gloire plus solide et plus réelle.

Demandez souvent à Dieu, à l'exemple de David, qu'il (*a*) *empêche vos regards de se porter sur la vanité* des choses de la terre.

Plusieurs se sont perdus, pour avoir fait du monde leur idole. N'augmentez pas le nombre des insensés qui l'encensent encore tous les jours.

(*a*) Ps. 118, 37.

LE SERVITEUR.

Je profiterai, Vierge sainte, de votre exemple et de vos leçons. Je ne veux d'autre gloire que celle qui est attachée à l'imitation de vos vertus.

Mais comme mon cœur est foible et facile à se démentir, j'implore votre assistance. Obtenez-moi la fermeté d'ame dont j'ai besoin pour m'élever au-dessus des mépris du monde, et de ses perfides caresses.

CHAPITRE XXXI.

Qu'il faut supporter le Prochain en esprit de charité et de douceur.

LE SERVITEUR.

VIERGE, *qui surpassez en douceur toutes les* pures *créatures*, vous m'apprenez par votre conduite envers tant d'ingrats à qui Jésus enseignoit sa doctrine toute céleste, et en faveur de qui il opéroit les plus grands prodiges, comment je dois supporter les défauts du Prochain.

Car, si l'on donnoit quelquefois à Jésus des louanges et des bénédictions, combien de fois en eût-il à souffrir les plus violentes contradictions?

L'envie étoit appliquée à lui susciter des ennemis, qui décrioient sa doctrine, traitoient ses miracles de prestiges et le peignoient lui-même avec les couleurs les plus odieuses.

Combien de fois ne fûtes-vous pas témoins de ces excès? Et, à l'exemple de votre divin Fils, vous n'aviez toutefois pour ses ennemis que des sentimens et *des* (*a*) *pensées de paix.* Vous aviez en horreur le péché; mais vous aimiez toujours le pécheur.

Touchée seulement de l'offense de Dieu, vous ne vous permettiez d'ailleurs aucune plainte contre ces insensibles. Vous daigniez même vous intéresser pour eux auprès de Jésus.

Hélas! vous en agissiez envers eux, comme depuis tant d'années vous en agissiez envers moi.

(*a*) Jerem. 29. 11.

Je suis le plus infidèle et le plus ingrat de vos Serviteurs. Et vous me supportez avec bonté ; vous m'obtenez toujours de Dieu de nouvelles faveurs. Mère *du Dieu de la paix*, obtenez-moi la grace de *n'affliger* (*a*) *jamais personne par des paroles fâcheuses.*

O vous, dont le nom seul et les image font naître dans l'ame des sentimens de douceur, demandez pour moi cette vertu de douceur, cet esprit de paix qui nous fait mériter le glorieux titre *d'enfant* (*b*) *de Dieu.*

MARIE.

J'intercéderai pour vous, mon fils; mais de votre part correspondez aux graces que je vous obtiendrai. La grace n'ôte pas les difficultés, elle aide à les surmonter.

Je sais que le prochain vous est souvent à charge par son humeur incons-

(*a*) Eccli. 18, 15.
(*b*) Math. 5, 45.

tante, par ses idées bizarres, par ses façons singulières ; mais la grace, si vous lui êtes docile, vous apprendra à vaincre, pour acquérir des mérites, toutes vos répugnances.

Les occasions de faire des actes héroïques de vertu ne se présentoient pas aux Saints tous les jours ; mais tous les jours, en supportant avec patience les défauts du prochain, ils embellissoient leur couronne.

La vie du chrétien est une vie de sacrifices, et le prochain, par ses défauts, donne presque sans cesse occasion de les multiplier.

Tous les (a) *hommes péchent en bien des rencontres.* Ils doivent donc profiter des moyens d'expier leurs péchés. Or, supporter son prochain en esprit de pénitence, en est un des plus puissans.

D'ailleurs, mon fils, tout homme a des défauts. Le plus parfait est celui qui en a moins que les autres.

(a) Jacob. 3, 2.

Vous trouverez des défauts dans vos frères, vos frères en trouvent en vous ; car vous n'êtes pas de ces personnes qui s'imaginent n'en avoir aucuns, et qui ont en cela même de tous les défauts le plus grand.

Vos frères vous supportent tel que vous êtes, supportez-les donc aussi tels qu'ils sont.

Employez à supporter le prochain, cette patience dont vous avez eu besoin pour vous supporter vous-même dans les défauts que vous êtes forcé de reconnoître en vous.

Depuis long-temps vous travaillez à vous en corriger. Votre travail a eu peu de succès. Comment donc viendrez-vous à bout de corriger les autres à votre gré ?

Toutes les plaintes que vous formez sur les peines que vous avez à endurer de la part de certaines personnes qui vous déplaisent, ne les corrigeront pas et ne remédient à rien.

Dans ces sortes de peines, le seul

parti que vous ayez à prendre, est de demander à Jésus son secours, pour en profiter, et d'en profiter en effet pour vous éprouver vous-même, et pour vous affermir dans la vertu.

CHAPITRE XXXII.

Qu'il faut acquiescer en tout à la volonté de Dieu, même dans ce qu'il y a de contraire aux intérêts de sa gloire.

Le Serviteur.

Quel sujet de douleur pour vous, ô Mère de Jésus, de voir le peu de fruit que tiroient les Juifs de ses prédications !

Sa doctrine toute céleste, soutenue par les plus éclatantes merveilles, ne convertissoit point mille esprits obstinés qui aiment à s'aveugler eux-mêmes.

Semblables à des malades qui repoussent la main qui veut les

guérir, ces incrédules rejettoient le salut qui leur étoit offert.

Quels étoient, pendant ce temps-là, vos sentimens? Vous gémissiez sur l'aveuglement et l'obstination de ces hommes pervers, mais vous gémissiez en paix; et vous ne cessiez d'ailleurs de demander au Ciel leur conversion.

MARIE.

Mon fils, je désirois sans doute plus que tout autre, que Jésus fût connu. Le zèle que j'avois pour sa gloire me faisoit ressentir plus vivement l'endurcissement des Juifs. Mais pourquoi en aurai-je perdu la paix de l'ame?

Je savois que Dieu fait souvent servir les méchans à l'exécution de ses desseins; que souvent il tire le bien du mal. Et j'adorois en silence cette sagesse infinie qui permet quelquefois le triomphe de l'iniquité.

LE SERVITEUR.

Cette patience, Vierge sainte,

me servira de modèle dans tous les événemens de la vie, mais particulièrement dans ceux dont ma foi se sentira ébranlée.

Marie.

Oui, mon fils, lorsque vous verrez le crime heureux marcher tête levée, et insulter à l'innocence, ne vous laissez point aller aux mouvemens d'un zèle amer qui s'indigne et s'irrite. La religion vous le défend.

Pourquoi ne souffririez-vous pas ce que Dieu souffre lui-même? Il pourroit empêcher ce qui est pour vous peut-être un sujet de scandale. Il ne le fait point. Il a ses desseins en le permettant; c'est à vous à les adorer.

Rien n'arrive ici-bas sans sa permission. Le mal, comme le bien, tout sert aux vues de sa Providence. Vous ne les pénétrez pas maintenant ces vues. Un jour viendra que vous en connoîtrez toute la justice et toute la sagesse.

Vous ne devez pas, il est vrai, être insensible aux maux de la Religion, il est juste que vous vous en affligiez, il vous est même permis de vous en plaindre amoureusement à Dieu.

Mais que vous vous en scandalisiez, au point que votre foi en souffre, ou votre paix; ce ne seroit plus le zèle; c'en seroit l'abus et l'excès.

Une vertu ne détruit point l'autre. La soumission d'esprit à ce que Dieu permet, peut compâtir avec un véritable zèle de la gloire de Dieu.

Il est des maux qui demandent vos larmes et vos gémissemens; mais des larmes répandues aux pieds du Seigneur, mais des gémissemens poussés dans son sein.

Communiquez-lui votre peine. Priez-le de mettre fin à ce qui vous afflige. Dites-lui même avec une sainte liberté dont il ne s'offensera point: *Levez-vous*, (a) *Seigneur. Pour-*

(a) Ps. 43, 25.

quoi paroissez-vous dormir ? Pourquoi détournez-vous vos regards de dessus nous ? Pourquoi nous oubliez-vous dans notre affliction?

C'est à vous-même qu'on ose déclarer la guerre. C'est votre saint Nom qu'on outrage. C'est votre Religion qu'on blasphême. C'est votre ouvrage qu'on veut renverser.

Prenez en main votre cause. Ne souffrez pas plus long-temps que l'iniquité prévale. Votre gloire même y est intéressée.

Ainsi satisferez-vous, mon fils, à ce que le zèle de la gloire de Dieu et de la Religion demande de vous. Et vous attendrez d'ailleurs en paix que le Seigneur vous vienne consoler.

CHAPITRE XXXIII.

Des marques de la véritable Sainteté.

Une Femme s'écria un jour en présence du Sauveur : *Heureux le sein*

(a) qui vous a porté, et les mamelles qui vous ont allaité !

Dites plutôt, reprit Jésus, *heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique !*

Jésus fait entendre par ces paroles, que la dignité de Mère de Dieu n'est pas ce qui distingue le plus Marie, et qu'elle est bien plus distinguée par sa fidélité constante à tous les devoirs de la Religion.

Que ce qui fait son mérite ce n'est pas la prérogative de sa maternité qu'elle tient de Dieu, et de Dieu seul ; mais sa sainteté, qui lui vient, après Dieu, de sa correspondance et de ses œuvres.

Ce que Dieu fait pour nous, n'est point précisément ce qui mérite ses récompenses ; mais ce que nous faisons pour Dieu.

Le bon serviteur dont parle l'Evangile, ne fait pas consister son mérite à avoir reçu cinq talens, mais à les avoir fait profiter.

(a) Luc 11, 17.

Vous vous glorifiez avec raison de la qualité d'enfant de Dieu, que vous avez reçu au Baptême. Mais faites réflexion que cette qualité ne vous donnera pas un rang parmi les Saints, si vous ne la soutenez par la sainteté de votre vie.

Parmi les Saints, il en est qui ont eu des ravissemens, des extases; ce n'est pas en cela que vous devez envier leur sort.

Ils ont été fidèles, et constamment fidèles à la volonté de Dieu, voilà ce que vous devez vous efforcer d'imiter.

Vous avez embrassé une profession sainte, ce n'est point sa sainteté qui doit vous rassurer, mais votre vigilance et votre exactitude à en remplir les devoirs.

Judas, selon les apparences, a fait des miracles, et il est réprouvé. Nous ne lisons pas que Jean-Baptiste en ait fait; cependant le fils de Dieu lui donne, dans l'Evan-

gile, les plus magnifiques éloges.

Dans l'estime des hommes, on peut être quelque chose, sans la sainteté de la vie. Mais dans l'estime de Dieu, l'on n'est rien qu'autant qu'on est saint.

Et l'on n'est saint qu'autant qu'on pratique des œuvres saintes. C'est-là ce qui sera pour nous, comme pour Marie, le véritable fondement de notre gloire.

Concevez donc que Dieu n'a point attaché votre salut à des dons extraordinaires, ou de la nature, ou de la grace; mais qu'il vous a rendu, pour ainsi parler, maître de votre salut, en le faisant, après lui, dépendre de vous.

Celui-là, ô mon Dieu, *sera* (*a*) *digne d'entrer dans votre Tabernacle* éternel, *qui marche dans l'innocence, et qui remplit tous ses devoirs.*

(*a*) Ps. 14, 2.

Fin du second Livre.

L'IMITATION
DE LA
TRÈS-STE. VIERGE,
SUR LE MODÈLE DE L'IMITATION
DE JÉSUS-CHRIST.

LIVRE TROISIÈME,

Où l'on considère la Vie et les Vertus de la Sainte Vierge, depuis le temps où elle vit son divin Fils donner son sang et sa vie sur le Calvaire, jusqu'au jour de son assomption.

CHAPITRE PREMIER.

Que celui qui aime Jésus, doit monter avec Jésus au Calvaire, et y souffrir avec lui.

MARIE.

JESUS monte au Calvaire. Venez mon fils ; il nous invite à y monter avec lui. Si vous l'aimez, vous ne l'abandonnerez pas.

Notre amour pour Jésus seroit-il digne de lui, si nous le délaissions dans ses douleurs, et lorsque tous les hommes le méconnoissent et l'outragent ?

Nous ne pouvons lui donner aucun secours ; mais du moins nous prendrons part à ses souffrances, en mêlant nos larmes avec son sang ; et nous lui donnerons la consolation de voir que nous sommes prêts à souffrir pour son amour tout ce qu'il ordonnera.

Le Serviteur.

Mais, Vierge généreuse, ne sauroit-on témoigner son amour à Jésus, que dans les souffrances ? Ne le peut-on dans le calme et la paix ?

Marie.

Mon fils, dans le calme et la paix, il est facile de donner des témoignages de cet amour. Mais on ne peut bien juger de sa solidité que dans un temps d'orage.

Jésus

Jésus a dit : *Celui* (*a*) *qui ne porte pas sa croix, et ne me suit pas, ne sauroit être mon Disciple.*

Vous devez donc mettre au nombre des jours heureux, ceux où vous avez des occasions d'endurer quelque chose pour l'amour de lui.

Bien des Chrétiens n'aiment guère le divin Bienfaiteur qu'à cause de ses bienfaits, et ressemblent aux amis de la terre qui n'aiment point gratuitement.

Ils disent qu'ils aiment Jésus de tout leur cœur. Cependant ils n'ont pas le courage de *veiller* (*b*) *seulement une heure avec lui dans le Jardin de son agonie.*

Ils protestent qu'ils le suivront *par-tout même à la mort.* Mais la crainte des souffrances affoiblit bientôt en eux l'amour ; et ils ne suivent plus Jésus *que de loin.*

Pour vous, mon fils, si vous

(*a*) Luc. 14, 27.
(*b*) Matth. 26, 40.

aimez Jésus, vous aimerez sa Croix. Et si vous l'aimez de tout votre cœur, vous embrasserez de tout votre cœur les différentes croix qu'il vous enverra.

Celui qu'il ne faut point forcer, comme Simon de Cyrène, à porter la Croix de Jésus, et qui participe volontiers à l'amertume du fiel qui lui fut présenté sur le Calvaire, celui-là aime Jésus véritablement.

Le (*a*) *feu* de la tribulation *éprouve l'or* de l'amour. Il le purifie. Il le perfectionne.

Jésus a vécu dans les larmes. Devez-vous vous attendre, et pourriez-vous vous résoudre à vivre dans les délices?

Un véritable Chrétien est un homme *formé sur* (*b*) *Jésus* souffrant, mourant, et *mort* en Croix.

Vous le trouvez si aimable, quand vous pensez aux souffrances qu'il a endurées pour votre amour. Ah !

(*a*) Eccli. 2, 5.
(*b*) Philip. 3, 10.

combien ne devez-vous pas aimer ce qui le rend un si digne objet de vos affections ; ces souffrances mêmes dont il ne vous fait part, que parce qu'il vous aime.

Des hommes rachetés par la Croix, doivent regarder la Croix comme leur partage et leur gloire.

Jésus *n'est* (*a*) *entré dans sa gloire que par la voie des souffrances.* Il n'y a pas eu pour moi une voie différente, ni pour les Saints. Il faut que vous y marchiez, si vous voulez parvenir au même terme.

Le Serviteur.

O Vierge Mère d'un Dieu, si vous avez enduré tant de souffrances, si vous en avez conçu tant d'estime, c'est que vous aimez Dieu plus que tous les Martyrs, plus que tous les Saints ensemble.

Aidez-moi par votre intercession à vaincre ma délicatesse, ma sensi-

(*a*) Luc. 24, 26.

bilité, l'horreur naturelle que j'ai de la Croix, afin que mon cœur, mon esprit et tout ce qui est en moi, prouve à mon Dieu que je l'aime.

Vous avez été la Vierge la plus sainte, et néanmoins la plus affligée. Je consens de participer à vos souffrances, pourvu que je participe à votre amour.

Faites que j'aime la Croix de Jésus, que je mette mes délices dans la Croix; afin qu'à ma mort, Jésus en Croix soit ma force et ma consolation.

MARIE.

Comment, en effet, pourrez-vous à la mort embrasser avec confiance le crucifix, si vous avez vécu en *ennemi* (*a*) *de la Croix !*

A la mort, bien loin d'être fâché d'avoir souvent été sur la Croix, on voudroit y avoir été toujours, parce qu'on auroit eu continuellement l'avantage de ressembler à Jésus,

(*a*) Philip. 3, 18.

par où il veut sur-tout qu'on lui soit conforme.

Mon fils, si, exposé aux mépris, aux mauvais traitemens, aux sanglantes persécutions, vous les endurieź avec soumission, avec patience, avec constance, je verrois en vous une ravissante image de Jésus.

Et je vous aimerois, mon fils, encore plus que je ne vous aime, parce que, ressemblant davantage à Jésus, vous deviendrez un enfant plus digne de votre mère.

Le Serviteur.

O ma mère, le motif qui m'animera désormais, et me consolera dans toutes mes souffrances, sera de penser que je porte ma Croix, avec Jésus et pour Jésus; mais en même-temps quel avantage pour moi que celui de penser que mon état et mes dispositions m'attireront, d'une manière spéciale, votre protection et votre amour!

CHAPITRE II.

De la conformité à la volonté de Dieu dans les souffrances.

Le Serviteur.

Dans la triste situation où je me trouve, j'ai recours à vous, *consolatrice des affligés.*

Daignez m'apprendre de quels sentimens je dois être particulièrement occupé dans les maux que j'endure, et à la vue de ceux qui me menacent.

Marie.

Des sentimens, mon fils, d'une pleine, entière et parfaite conformité à la volonté de Dieu, qui ordonne et règle tout pour sa gloire et pour votre salut.

Quand une affliction approche, lorsqu'elle est arrivée, quand elle continue, qu'elle augmente, lorsqu'elle est suivie de quelqu'autre, dites et répétez souvent : Mon

Dieu, *que votre volonté soit faite.*

La pensée de cette divine volonté me fortifia et me consola dans le Temple de Jérusalem, lorsque Siméon m'annonça que Jésus seroit *en bute aux contradictions*, et que j'aurois moi-même l'*ame transpercée d'un glaive de douleur.*

Elle me fortifia sur-tout et me consola sur le Calvaire, lorsque je vis Jésus attaché à la Croix, et rendre le dernier soupir dans les plus cruels tourmens.

Comme mon amour pour Jésus étoit sans bornes, ma douleur l'étoit aussi; mais ma résignation n'étoit pas moins grande que ma douleur et mon amour.

Bannissez donc de votre esprit, dans vos adversités, tout autre réflexion que celle qui est renfermée dans ces courtes paroles : *Dieu le veut.*

Toute autre réflexion que celle-là ne peut qu'aigrir un chagrin, et que faire encore mieux sentir combien on est malheureux.

Quoi, mon fils, lorsque vous

pensez que Dieu vous envoie cette affliction, oseriez-vous dire que vous ne la voulez pas.

Si un homme, que la sagesse guide, ne peut rien vouloir qui ne soit bien, que devez-vous donc penser d'un Dieu infiniment sage ?

Dieu, à la vérité, ne veut pas le péché de ceux qui contribue à votre affliction; mais il veut tirer sa gloire de votre patience à la supporter.

Il permet le péché de vos ennemis, et il en veut les suites pour vous sanctifier.

David n'envisageoit point dans Sémei un sujet qui l'outrageoit; mais il y envisageoit un Dieu juste, qui se servoit de ce vil instrument pour l'humilier, et lui faire expier ses péchés.

Jésus lui-même, parlant à ses Apôtres du Calice de sa passion, ne leur parloit point de l'ingratitude des Juifs qui le lui préparoient; mais de la volonté de son Père qui n avoit ainsi ordonné.

Il disoit au jardin des Olives à Pierre qui n'avoit pas encore compris qu'un Chrétien qui est dans la souffrance, qu'on opprime et qu'on persécute, ne doit employer d'autres armes que celles de la patience et de la soumission : *Quoi! je* (*a*) *ne boirai pas le Calice que mon Père m'a donné?*

Ce n'est pas que vous ne puissiez demander à Dieu d'être délivré de vos maux, mais si Dieu veut néanmoins que vous buviez le Calice, vous direz : *Mon Père*, (*b*) *qu'il en soit, non comme je le veux, mais comme vous le voulez.*

N'ayez égard, Seigneur, à la répugnance extrême que j'ai pour souffrir, qu'autant que votre gloire et l'exécution de vos desseins le peuvent permettre.

Et si vos souffrances, loin de diminuer, s'augmentent et redoublent, je vous dirai : *Oui* (*c*) *mon*

(*a*) Joann. 18, 11. (*b*) Matth. 29, 39.
(*c*) Matth. 11, 26.

Père, je me soumets à ces nouvelles peines, *puisqu'il vous a plu que cela fût ainsi.*

Vous le voulez; je le veux. Vous l'ordonnez; j'y consens. Il y faut succomber; j'y succomberai. Il faut mourir; j'y mourrai.

Puisse même la rigueur des coups que vous me portez, ou que vous permettez qu'on me porte, hâter le moment où j'irai jouir des douceurs éternelles de votre présence et de votre amour!

CHAPITRE III.

De la Patience.

QUELLES durent être les souffrances de la Mère du *Verbe fait chair*, lorsqu'elle le vit devenu l'*homme de douleurs*, livré aux *puissances des ténèbres*, traîné devant les Tribunaux, traité de séducteur, frappé par une soldatesque insolente.

Lorsqu'elle le vit cruellement fla-

gellé, couronné d'épines, réputé plus coupable que Barabbas, condamné à la mort, chargé de l'instrument de son supplice, accablé sous son poids.

Lorsqu'elle entendit les coups de marteau, qui enfonçoient les clous dans les pieds et dans les mains de ce cher fils; qu'elle le vit élever en Croix, placé sur cette Croix entre deux scélérats, insulté par ses ennemis qui triomphoient de sa mort, et qui n'avoient à lui présenter que *du vin mêlé de fiel*, pour appaiser sa soif.

Enfin quand elle le vit rendre sur la Croix le dernier soupir, et qu'elle fut témoin du coup de lance dont un soldat lui ouvrit le côté, pour s'assurer de sa mort.

Dans ces cruelles souffrances, Marie fit paroître la patience la plus héroïque.

On ne l'entendit pas former la plus légère plainte.

Elle imitoit sur le Calvaire le

silence que Jésus avoit gardé dans la maison du Grand-Prêtre. Environné de faux accusateurs, *il ne* (*a*) *disoit mot*, parce qu'il eût inutilement parlé pour sa défense, et que d'aflleurs il ne vouloit pas détourner l'arret de mort auquel il s'étoit dévoué pour notre amour.

Ame affligée, voilà votre modèle. Si, dans votre affliction, il est nécessaire de parler, faites-le, mais avec douceur et dans un esprit de paix. Si l'on ne vous écoute point, souffrez en silence, et n'opposez à l'injustice que la patience.

Mais quelle patience? une patience chrétienne, qui vienne d'un esprit de religion, et non une patience toute humaine, telle que l'inspire quelquefois la politique ou le tempérament.

Ceux qui s'humilient sous la main de Dieu, qui adorent sa justice ou sa miséricorde, dans les coups qu'on leur porte, qui font de la patience de Jésus

(*a*) Math. 25, 63.

et de Marie le modèle de la leur ; ceux-là souffrent en vrais Chrétiens, et c'est ainsi que vous devez souffrir.

Porter vos Croix impatiemment, c'est les rendre plus pesantes, c'est ajouter l'iniquité à la peine.

Le chemin de la Croix est le chemin du Ciel. Tous les Saints y ont passé. *Tous* (*a*) *les justes* qui sont sur la terre y passent ; ils *ont beaucoup de tribulations*, parce que Dieu prépare à leur patience une riche couronne.

Ah! malheur à ces Chrétiens qui font servir à leur perte ce qui devroit servir à leur salut! semblable en cela à ce criminel qui mourut à côté du Sauveur sur le Calvaire en blasphémant sur sa Croix, et qui du Calvaire même descendit dans les enfers.

Si, dans nos afflictions, nous ne nous soulevons pas contre Dieu, cependant nous murmurons des Croix qu'il nous envoie ; et alors nous méritons que Dieu, pour

Ps. 33, 20.

nous punir, nous ôte ce puissant moyen de sanctification.

Souvent du moins nous importunons le Ciel pour être délivrés de nos croix ; et *nous* (*a*) *ne savons ce que nous demandons*. Ces Croix ont pour nous une source abondante de mérites.

Où vit-on jamais plus de fruits de sainteté, et de plus excellentes vertus, qu'à l'ombre de la Croix, et sur le Calvaire ?

La patience nous fait acquérir plus de mérite en peu de jours, que nous n'en acquerrions en plusieurs années, dans une vie consacrée aux exercices d'une piété tranquille.

Combien de fois arrive-t-il que l'amour-propre le glisse dans les actions de piété? mais dans une vie d'afflictions, on mérite d'autant plus, que la nature s'y trouve moins, et que tout est pour Dieu.

Ne désirons point aussi une Croix

(*a*) Math. 20, 22.

plutôt qu'une autre. Ne disons point: J'aimerois mieux celle-ci, que celle-là; je la porterois plus patiemment.

Ame Chrétienne, tout autre Croix que celle que vous portez, ne seroit pas celle qui vous convient. Dieu sait mieux ce qu'il vous faut que vous-même. Si c'étoit à vous à choisir vos Croix, vous vous tromperiez dans le choix.

Les Croix que Dieu nous fait porter, il les mesure à nos besoins, à nos forces, aux desseins qu'il a sur nous.

CHAPITRE IV.

Que Dieu réserve quelquefois les plus grandes souffrances à ses plus fidèles Serviteurs.

N'ETOIT-CE donc point assez, ô mon Dieu, que Marie eût porté durant trente-trois ans dans son esprit l'image des tourmens que son Fils devoit endurer? Falloit-il encore qu'elle fût témoin de sa mort?

Vous n'aviez pas exigé que Sara assistât au sacrifice qu'Abraham devoit faire par votre ordre de son fils Isaac.

Mais je le comprends, Seigneur. Il falloit que Marie, qui devoit être un jour la Reine des Saints, entrât plus intimément que tous les Saints dans cette *Société de* (*a*) *souffrances* dont parle votre Apôtre, et que vous avez établie entre Jésus et les prédestinés.

Je ne dois donc pas être surpris de voir les afflictions de bien des justes s'augmenter avec leur fidélité à votre service.

Je dois regarder les grandes souffrances qu'ils endurent quelquefois, comme de grandes graces que vous leur faites, et de grandes marques de faveur.

Vous récompensez ce qu'ils font pour vous plaire, par des souffrances qui les rendent toujours plus sem-

---

(*a*) Philip. 3, 10.

blables au divin modèle que le Calvaire leur présente.

Les personnes que vous aimiez le plus, et qui vous aimoient d'un amour plus vif et plus tendre, se trouvèrent sur le Calvaire plus près de la Croix.

C'est un grand bonheur que d'être jugé digne de participer aux souffrances de Jésus d'une manière particulière.

Tout (a) Disciple sera parfait, s'il est comme son Maître. Jésus notre Maître, à la perfection duquel nous devons nous efforcer d'atteindre, a passé par les plus grandes tribulations.

Il est peu d'ames, d'une vertu éminente, qui n'aient été mises à quelque forte épreuve.

Elles ont commencé par être vertueuses. Vous leur avez ensuite fourni dans quelque grande adversité, le moyen de devenir parfaites.

Parce que vous étiez agréable à Dieu, disoit votre Ange à Tobie,

(a) Luc. 6, 40.

il a été nécessaire que l'adversité vous éprouvât.

On vous témoigne un amour bien plus généreux dans l'exercice des vertus souffrantes, que dans l'exercice des vertus agissantes.

Le consolant témoignage qu'on se rend, quand on peut dire avec S. Pierre : *Vous savez, Seigneur que je vous aime !* mais on ne sait guère ce que c'est que vous aimer, si l'on n'a pas encore appris à souffrir pour vous.

Ce n'est pas, ô mon Dieu, que les affronts sanglants, les cachots, les longues et cruelles maladies, soient nécessairement le partage de vos Saints sur la terre ; mais vous savez leur ménager d'autres Croix qui, pour n'avoir pas cet appareil de terreur, n'en servent pas moins à les faire mourir à eux-mêmes.

On ne sait pas tous les violens combats qu'ont à livrer les ames que vous voulez purifier, et que vous appelez à une haute sainteté.

Tandis qu'elles paroissent à l'extérieur jouir du calme le plus désirable, souvent elles ont à soutenir au-dedans la plus rude guerre.

Si vous n'animez pas les élémens et la malice des hommes contre vos fidèles serviteurs, vous permettez à l'Enfer de se déchaîner contr'eux.

Mais c'est pour leur sanctification que vous le permettez. Plus ils ont à combattre, plus leur vertu s'épure et se perfectionne.

Leur foi se fortifie et s'augmente, en adorant vos volontés, Etre-suprême, avec une soumission toujours plus parfaite, et reconnoissant en vous un père sage qui *châtie*(*a*) *ses enfans, parce qu'il les aime.*

Leur espérance en devient toujours plus vive. Connoissant votre bonté infinie, ils s'assurent que, loin de les abandonner à la fureur de leurs ennemis, vous viendrez à leurs secours; et

(*a*) Hebr. 12, 6.

ils s'animent au combat dans la pensée que *les afflictions* (*a*) *présentes produisent un poids éternel de gloire.*

Leur charité en est plus embrasée. Toujours plus détachés des créatures, ils ne vivent que pour celui qui est *le Dieu* (*b*) *de leur cœur, et leur partage pour jamais.*

C'est alors, plus qu'en aucun autre temps, que leur fidélité vous honore. Au sein des consolations, souvent on vous sert par intérêt. Mais dans l'affliction, lorsque le cœur est dans l'amertume, vous demeurez fidèle, c'est vous prouver un amour ferme et constant.

O mon Dieu, j'ai dit quelquefois, dans mes afflictions, qu'il sembloit que vous ne m'aimiez pas. Mais désormais je dirai : Rendons grace à Dieu. Cette adversité est un présent de son amour.

Ses fidèles serviteurs, ses amis, ses Saints ont enduré des peines bien plus grandes, que les miennes, parce

(*a*) 2. Cor. 4, 17. (*b*) Ps. 72, 26.

qu'ils sont bien plus dignes que moi de ses attentions et de ses graces.

Souffrons avec la patience et la résignation des Saints, afin d'obtenir la grace de souffrir encore davantage.

CHAPITRE V.

Qu'il ne faut point s'étonner, ni s'alarmer des répugnances qu'on sent en soi pour la souffrance.

Le Serviteur.

Je m'adresse à vous, Vierge sainte, dans le trouble où me jette la vue de la Croix. Je sens en moi-même une répugnance extrême pour la souffrance. Cette disposition m'alarme.

Marie.

Mon fils, les répugnances naturelles ne vous rendent point criminel aux yeux de Dieu. C'est même pour vous un nouveau sujet de mérites, si vous demeurez toujours soumis à sa volonté !

Quand on dit que les Saints aimoient les souffrances, on ne veut pas dire qu'ils les aimoient naturellement.

Dans eux l'homme gémissoit, mais le Chrétien se réjouissoit. La nature résistoit, mais le Christianisme triomphoit de la nature.

Pensez-vous que ma sensibilité ne fût pas extrême sur le Calvaire. Si toute mère est sensible aux maux de ses enfans, combien dut l'être la mère de Jésus, quand elle le voyoit accablé de tourmens et d'opprobres ?

Il faudroit avoir aimé Jésus autant que je l'aimois, pour comprendre quel fût alors l'excès de ma douleur.

Jésus lui-même au jardin des Olives laissa agir sur son cœur la crainte des tourmens et de la mort.

Il ne voulut point que sa divinité, qui donnoit un prix infini à ses souffrances, lui en ôtât le sentiment.

Mon fils, pourvu que, dans vos afflictions, vous vouliez sincèrement ce que Dieu veut, ne vous

troublez point de ce qui se passe en vous malgré vous.

Lors même qu'il vous arrive de céder à la vivacité naturelle, ne vous découragez point. Ce seroit ajouter à l'impatience une faute nouvelle.

C'est un orgueil secret que de se troubler, parce qu'on n'est pas parfait. Vous êtes foible, et Dieu connoît votre foiblesse. Vous êtes un homme, et non pas un Ange.

L'homme ne peut passer sa vie sans faire au moins quelque faute légère, quoiqu'il n'y en ait aucune en particulier qu'il ne puisse et ne doive éviter.

Vous n'avez pas été conçu dans l'innocence, ainsi que moi, ni délivré conséquemment de tout penchant au mal, de toutes les foiblesses propres de l'humanité.

Quand il vous échappe quelque murmure, demandez-en aussitôt pardon à Dieu. Promettez-lui de vous observer davantage. Implorez,

à cette fin, le secours de sa grace, rentrez dans votre paix en redoublant de vigilance sur vous-même.

Une faute, quelle qu'elle soit, ne peut être mieux réparée que par l'humiliation qu'on en conçoit.

Lorsque vous serez dans le Ciel, mon fils, et en la compagnie des Saints, vous jouirez de l'impeccabilité.

Le Serviteur.

O Reine des Saints, quand viendra cet heureux moment ! quand serai-je affranchi de la crainte d'offenser mon Dieu, crainte si dure pour un cœur qui l'aime ?

Venez du moins, *mère de grace et de miséricorde*, à l'appui de votre Serviteur. Faites-moi, de votre puissante protection, un bouclier contre les ennemis de mon salut.

CHAPITRE VI.

Que la considération de Jésus en Croix anime à souffrir avec courage et avec constance.

Le Serviteur.

La terre tremble à la mort de Jésus, le soleil s'éclipse, les rochers se fendent, toute la nature est déconcertée. Mais un autre objet me frappe plus que toutes ces merveilles.

C'est vous, ô Marie, ô vertueuse Mère, qui demeurez *de bout auprès de la Croix*, renouvelant à chaque instant le sacrifice que vous faites au Père éternel de votre cher Fils Jésus.

Comment pûtes-vous soutenir un tel spectacle? D'où vous vint cette fermeté de courage? Daignez l'apprendre à une ame que l'adversité abat, dès qu'elle est un peu considérable.

MARIE.

J'avois devant les yeux un puissant exemple; Jésus crucifié, qui ne proféroit que des paroles de paix, qui souffroit avec la plus parfaite résignation aux volontés de son Père, et lui demandoit, par les mérites de son sang le salut de ses bourreaux.

J'avois les regards attachés sur le divin modèle; je pénétrois dans son cœur, et je tâchois d'en prendre les sentimens.

Le voyant sacrifier si généreusement sa vie pour les hommes, au milieu des plus affreux supplices, j'apprenois à faire moi-même à Dieu avec générosité le sacrifice de ce que j'avois de plus cher au monde, de Jésus lui-même.

Mon fils, vous trouverez, comme moi, au pied de la Croix, du soutien dans vos peines, de la force dans votre abattement, une résignation courageuse dans les sacrifices que Dieu demandera de vous.

Lorsque vous êtes dans l'affliction, vous allez mendier des consolations auprès des hommes; mais vous n'êtes pas long-temps sans vous apercevoir que leur compassion est bientôt épuisée.

Après avoir commencé par vous plaindre, ils finissent par s'ennuyer du récit de vos peines, par s'ennuyer même de votre présence.

Si vous êtes alors réduit à vous-même, et à vos propres réflexions, vous sentez vos peines augmenter, et souvent même les efforts que vous faites pour repousser le trait qui vous blesse, ne sert qu'à l'enfoncer davantage.

Mais, mon fils, armez-vous, dans ces temps de combats, de l'image de Jésus en Croix; que votre crucifix dans ces temps de ténèbres et d'orages, soit votre première ressource.

Quelque abattu que puisse être votre courage, vous y trouverez de la force; quelque profonde que soit

l'amertume de votre cœur, vous y trouverez de la consolation.

Avez-vous à souffrir de la part des hommes? voyez sur cette Croix, de tous les pères le plus outragé, de tous les maîtres le plus méprisé, de tous les amis le plus abandonné, de tous les justes le plus persécuté.

Est-ce de la part des enfers? voyez Jésus sur la Croix en proie à toutes leurs fureurs.

Oserez-vous vous plaindre que le Ciel vous traite avec trop de rigueur, quand vous considèrerez la rigueur que le Père céleste a exercée sur son Fils bien-aimé?

Dieu vous envoie-t-il, en punition de vos péchés, quelques peines temporelles? que deviennent ces peines, si vous les comparez à celles que Jésus a endurées pour vous délivrer des peines éternelles?

J'ai été racheté, direz-vous en considérant votre Crucifix, par les souffrances excessives d'un Dieu.

Ah! il est juste que l'ame ainsi rachetée, ait par les souffrances quelque ressemblance avec son Rédempteur.

Mon fils, vous ressemblez si peu à Jésus par les vertus, que votre Crucifix vous dira qu'il est consolant de lui ressembler, du moins un peu par les douleurs.

Ayez-y donc recours dans tous vos maux, dans tous vos chagrins, dans toutes vos tentations.

Baisez-le même alors avec amour. Arrosez-le de vos larmes. Tenez-le étroitement pressé sur votre cœur.

Figurez-vous que vous êtes sur le Calvaire, et qu'il vous est permis d'embrasser les pieds de votre Dieu souffrant et mourant pour vous.

Parlez-lui de vos peines, en les unissant aux siennes, et demandez-lui-en le soulagement.

Conjurez ce miséricordieux Sauveur de vous faire entendre de sa Croix quelque parole de consolation,

qui vous aide à supporter la rigueur de la vôtre.

Dites-lui que vous ne le quitterez point, qu'il n'ait rendu à votre ame le calme et la paix, qu'il ne l'ait fortifiée par l'onction de sa grace.

Si vous êtes fidèle à ce saint exercice, vos larmes seront essuyées; la paix vous sera rendue; le courage succédera à la foiblesse; la Croix ne vous sera plus si amère; l'amertume même se changera en douceur.

Ou s'il vous reste encore à souffrir, vous souffrirez du moins dans les sentimens de patience, de résignation et d'amour, qui faisoient dire à l'Apôtre : *Je me* (*a*) *plais dans les opprobres, dans les misères, dans les persécutions, dans les déplaisirs extrêmes que j'endure pour Jésus-Christ.*

(*a*) 2. Cor. 12, 10.

CHAPITRE VII.

Quels doivent être nos sentimens envers nos ennemis.

Marie ne pouvoit avoir de plus grands ennemis que les Pharisiens et les juifs, qui avoient conspiré contre son Fils, et qui l'avoient fait condamner à la mort.

Mais unie de sentimens avec Jésus, qui aimoit ses ennemis jusqu'à donner sa vie pour leur salut, elle disoit sincèrement à son exemple : Mon Dieu, *pardonnez-leur.*

Elle voyoit ces implacables ennemis de Jésus s'applaudir du succès de leur crime. Elle entendoit les malédictions dont ils le chargeoient, et les blasphêmes qu'ils vomissoient contre lui.

Toute autre mère que la mère de Jésus eût sollicité contre ces impies et ces sacriléges, les vengeances du Ciel ; mais Marie, ins-

truite à l'école du *Dieu de paix*, étoit animée d'un esprit bien différent.

Jésus sur la Croix ne faisoit entendre au Ciel qu'un cri de miséricorde en faveur de ses persécuteurs et des auteurs de sa mort ; et Marie, au pied de la Croix, offroit pour eux le sang de l'adorable victime qu'ils immoloient.

Hélas ! si les Juifs eussent pu lire dans les cœurs de Jésus et de Marie, les sentimens de charité et de tendresse que l'un et l'autre avoient à leur égard ; en eût-il fallu davantage pour changer leurs criminelles et affreuses dispositions ?

C'est dans ces deux cœurs si remplis d'amour pour eux-mêmes qui les remplissoient d'amertume, qu'il faut aller puiser, à l'égard des ennemis, l'esprit de charité et de paix que prescrit l'Evangile.

Jésus et Marie ont mis leur gloire à pardonner les offenses ; se trompoient-ils dans le jugement qu'ils

portoient de la vraie gloire ? Y a-t-il de la bassesse à imiter les plus glorieux modèles ?

De quelque nature que soit l'offense commise contre nous, égalera-t-elle jamais les outrages fait au Sauveur et à sa sainte Mère ?

Marie, après Jésus, étoit le plus cher objet des complaisances divines. L'offense contre Jésus étoit infinie, l'offense contre Marie étoit la plus atroce qu'on puisse concevoir, après l'offense contre son Fils.

Cependant avec quel amour Jésus répand-il son propre sang, et en offre-t-il le prix à son Père, pour demander la grace des coupables ? Avec quelle charité Marie conjure-t-elle le Père d'écouter les prières et la voix du sang de son Fils en leur faveur ?

La haine la plus forte ne doit-elle pas expirer au pied de cette Croix où nous voyons Jésus et Marie s'intéresser d'une manière si touchante pour ceux qui l'ont dressée ?

Cette Croix, précieux instrument de notre salut, sollicite notre condamnation, si nous osons en approcher l'animosité dans le cœur.

O mon Dieu, l'amour des ennemis ne peut être que l'effet d'une grace puissante que je vous demande par les mérites de Jésus et par l'intercession de Marie, dont les cœurs étoient si doux envers les plus grands ingrats, si charitables envers les plus impitoyables persécuteurs.

Cœur adorable de Jésus, cœur aimable de Marie, ô cœurs si bons à l'égard de tous ceux qui ont causé vos douleurs profondes, faites passer dans mon cœur toute la générosité de vos sentimens.

Ah ! désormais quand je sentirai naître en moi les mouvemens de la vengeance, aussitôt j'unirai en esprit mon cœur à ces cœurs sacrés.

Et je ne cesserai de le tenir ainsi uni, qu'il n'ait reçu les impressions de cette bonté, de cette charité, de cette douceur dont ils sont pleins.

CHAPITRE VIII.

En quelles dispositions nous devons être, lorsque nous voyons souffrir nos parens et nos amis.

Dieu nous afflige quelquefois dans la personne de nos parens et de nos amis. L'attachement que nous avons pour eux nous fait vivement ressentir leurs maux.

Quelle affliction pour une mère de voir son fils étendu sur un lit de douleurs, ou pour un ami d'être témoin des maux aigus qu'endure son ami, sans y pouvoir remédier!

Affliction légitime, et qui n'a rien de condamnable, dès qu'elle est subordonnée à la volonté de Dieu; mais qui devient repréhensible, dès qu'elle cesse d'être soumise, et qu'elle s'échappe en plaintes contre le Providence.

Qui dût être plus affligée que Marie au temps de la Passion de son Fils;

d'un fils de qui elle avoit reçu tant de marques d'amour, et de l'amour le plus spécial et le plus tendre ?

Combien de fois lui dit-elle dans son cœur : *Mon fils* (*a*), *mon cher fils*, *que ne puis-je* souffrir et *mourir à votre place ?*

Si les filles de Sion, voyant Jésus passer, chargé de l'instrument de son supplice, lui donnèrent des larmes ; en quel océan d'amertume le cœur de Marie ne dût-il pas être plongé, lorsqu'elle le vit étendre sur cet autel sanglant où il devoit expirer ?

Ah ! si elle pouvoit du moins apporter aux maux de son fils quelque soulagement, soutenir sa tête accablée sous le poid des douleurs, appaiser la soif dont il se plaint !

Mais non, loin de pouvoir espérer que quelque spectateur, touché de compassion, lui en fournisse les moyens, elle n'entend de toutes parts que des bouches impies qui

(*a*) 2. Reg. 18, 33.

insultent

insultent à la puissance même de Jésus, et à sa divinité.

On peut trouver quelque douceur à souffrir pour ce que l'on aime; mais qu'il est dur de voir souffrir ce que l'on aime, sans le pouvoir soulager.

Que fera donc Marie dans cette accablante situation ? soutiendra-t-elle jusqu'à la fin l'horreur de ce spectacle ? ou s'éloignera-t-elle pour s'épargner la douleur de voir expirer son Fils dans les tourmens ?

Bien différente de la mère d'Ismaël, qui prit le parti d'abandonner le sien, pour ne pas le voir mourir ; Marie demeure auprès de la Croix, se soumettant en paix aux ordres du Père éternel, et lui offrant les souffrances de Jésus pour le salut du monde.

Elle y demeura, parce que c'est-là où Dieu veut qu'elle soit. Elle y demeurera jusqu'à la consommation du sacrifice.

Sa foi, sa soumission, son amour pour Dieu fait d'elle une seconde

victime que le Ciel agrée, et qu'il accepte en union de l'holocauste qui lui est offert en la personne du Rédempteur des hommes.

Apprenez de-là, qui que vous soyez, père tendre, ou ami fidèle, fils ou époux, qui êtes sur le point de perdre ce qui fait ici-bas votre consolation, apprenez à triompher de votre douleur.

Souvenez-vous que par-là même que vous craignez de perdre beaucoup pour la terre, vous êtes dans l'occasion de gagner beaucoup pour le Ciel.

La Religion ne condamne pas vos larmes et votre sensibilité; mais si vous écoutez sa voix, elle vous apprendra à les modérer, à les sanctifier.

Elle vous défend de vous livrer à cette tristesse mortelle qui refuse toute consolation, et elle vous présente l'accomplissement qui se fait de la volonté de Dieu, comme le motif le plus propre à vous consoler.

Soulagez donc à la bonne heure votre

cœur par des pleurs, par des soupirs et des gémissemens. Mais aussi tournez-vous vers Dieu; adorez ses desseins;soumettez-vous-y humblement.

Cherchez, il vous le permet, cherchez les moyens de soulager les maux de la personne qui cause vos alarmes. Il vous permet même de lui demander sa guérison. Mais que ce soit avec une soumission qui remette tout entre ses mains.

Seigneur, pouvez-vous lui dire, *vous*(a) *connoissez ce que j'attends* de votre bonté. *Vous êtes temoin de mes larmes. Mon cœur est livré aux plus grands troubles.*

Seigneur, (b) *mon Dieu, j'ai mis ma confiance en vous. Vous exaucerez*, je l'espère, *la prière que je vous fais*, de rendre la santé à cette personne pour laquelle je vous prie.

Cependant *me* (c) *voilà entièrement à vos ordres. Je veux mon Dieu, tout ce que vous voulez.*

(a) Ps. 37, 9 et 10. (b) Ibid. 16. (c) Ps. 39, 10 et 11.

CHAPITRE IX.

Dans quel esprit nous devons supporter la perte que nous faisons des personnes qui nous sont chères.

Jésus étoit mort. O que le temps qui se passa entre la mort de Jésus et sa résurrection, dût être long pour Marie !

Jésus étoit mort. Marie avoit perdu le Fils le plus aimable et le plus aimé.

La tristesse de David, à la mort d'Absalon, les gémissemens de *Rachel pleurant ses enfans*, ne nous expriment que foiblement la douleur de Marie, lorsqu'elle ne vit plus Jésus, et ne l'entendit plus parler.

Mais cette Mère, la plus sainte et la plus religieuse qui fût jamais, en perdant Jésus, n'avoit rien perdu de sa vertu.

Sa foi en la résurrection future et prompte de son fils, et sa résignation

à ce que Dieu avoit ordonné pour sa gloire, et pour le salut du monde, furent son soutien et sa consolation.

O vous que Dieu afflige, en vous enlevant ce que vous craignez le plus de perdre; mère désolée de la perte d'un fils tendrement aimé; épouse éplorée, qui vous voyez condamnée avant le temps à une triste viduité, ne perdez pas de vue le modèle qui vous est mis ici sous les yeux.

Vos larmes sont justes. Ainsi Joseph pleura-t-il sur le tombeau de son père Jacob; Augustin, à la mort de Monique sa mère.

Mais apprenez de Marie, à faire à Dieu le sacrifice de votre douleur, et comment vous devez la supporter.

La mort vient de rompre d'une manière irrévocable, les nœuds qui vous unissoient ici-bas à la personne que vous pleurez Mais n'avez-vous donc aucune espérance de vous voir réunis? vous-même, devez-vous être toujours en ce monde?

Votre foi ne vous enseigne-t-elle pas que les vrais fidèles se verront unis dans le sein de Dieu, d'une manière infiniment plus parfaite qu'ils ne sauroient l'être sur la terre?

Nous ressusciterons tous un jour. Douce et précieuse espérance que proposoit l'Apôtre aux premiers Chrétiens, comme un motif capable d'essuyer leurs larmes, et de leur faire supporter en paix la perte de leurs frères.

Ne vous (*a*) *abandonnez* donc *pas à la tristesse, comme les autres hommes qui sont sans espérance.*

Mais pleurez en Chrétien plein de foi, qui, après avoir satisfait à la tendresse naturelle, reprend bientôt son empire sur elle.

Il n'appartient qu'à la Religion sainte et divine que nous professons, de nous fournir des motifs de consolation aussi solides.

(*a*) 1. Thessal. 4, 13.

D'ailleurs cette personne que vous chérissiez, et que la mort vous enlève, faisoit-elle donc toute votre félicité sur la terre ?

L'aimiez-vous plus que Dieu, qui a permis cette séparation pour des raisons que vous devez adorer ?

Cette personne vous étoit chère, mais la volonté de Dieu doit vous être plus chère encore.

Votre amour pour elle n'étoit pas, sans-doute, assez bien réglé ; vous lui étiez trop attaché. Vos larmes, qui sont si amères, et qui ne tarissent point, en sont une preuve.

Peut-être étoit-elle un grand obstacle à votre perfection, ou même à votre salut. Dieu, en vous l'enlevant, a usé envers vous de miséricorde.

Profitez de cette affliction pour ne plus vous attacher à aucun objet créé. Attachez-vous uniquement à celui *dont les* (*a*) *années ne finissent point.*

(*a*) Hebr. 1, 12.

Ou si vous aimez quelqu'un avec Dieu, ne l'aimez que parce que Dieu vous permet de l'aimer, ou veut même que vous l'aimiez. Que l'amour que vous devez à Dieu n'en souffre aucune atteinte. Aimez Dieu en lui.

Quand on aime ainsi, on est toujours disposé, malgré toutes les répugnances et la sensibilité naturelle, à se séparer, lorsque Dieu l'ordonnera, du légitime objet de ses affections.

Au jour du sacrifice, le cœur gémit, il est vrai, les yeux versent des larmes. On veut néanmoins ce que Dieu veut; et la pensée de cette divine volonté qui s'accomplit, modère les larmes et les gémissemens.

CHAPITRE X.

Comment il faut s'affermir dans la foi et dans l'espérance, lorsqu'on se trouve en des circonstances qui paroissent y être les plus contraires.

Les Apôtres avoient reconnu Jésus pour *le Fils du Dieu vivant;* mais au temps de sa passion, infidèles à la confession de leur foi, ils la dissimulèrent, *et* (*a*) *s'enfuirent.*

Il n'en fut pas ainsi de Marie. Elle suivit Jésus jusqu'au Calvaire, où elle le reconnut pour son Rédempteur, dans l'attente certaine de sa résurrection, puisqu'il avoit dit qu'il ressusciteroit.

Après la mort de Jésus, les Disciples, deux du moins dont parle saint (*b*) Luc, n'avoient plus qu'un reste *d'espérance* de voir s'accomplir ce que Jésus avoit prédit.

(*a*) Math. 26, 56. (*b*) Luc 24, 21.

Mais Marie, sans éprouver le moindre trouble, persévéra à croire et à espérer fermement que Jésus qu'elle avoit vu mourir dans l'opprobre, ressusciteroit avec gloire et soumettroit le monde à son Evangile.

Cette foi de Marie, soutenue dans ces épreuves, parce quelle est ferme dans son principe qui est la véracité de Dieu même, doit être la règle de la vôtre.

Si les impies, dont le monde est rempli, ne vous donnent pas occasion de vous déclarer hautement pour votre foi, l'ennemi du salut cherchera du moins à ébranler par des doutes qu'il vous suggérera sur les vérités révélées.

Ferme et *fort* (*a*) *dans la foi*, *résistez* avec courage, sans examiner ses suggestions; et *il* (*b*) *fuira loin de vous.*

Désavouez aussi-tôt en présence du *Dieu de vérite* tout doute qui vous

(*a*) Petr. 5, 9. (*b*) Jacob. 4, 7.

vient dans l'esprit. Par ce désaveu prompt, généreux, sincère, la foi s'augmentera en vous et s'y fortifiera.

Mais c'est sur-tout dans les grandes adversités que le démon cherchera à répandre des ténèbres dans votre esprit; qu'il vous portera à douter de la justice, de la sagesse, de la puissance, de la bonté de Dieu qui vous afflige.

Rappelez alors ce que Dieu vous dit dans ses livres saints, de la nécessité des souffrances, de la gloire qui les suivra, de ses desseins lorsqu'il envoie des afflictions aux hommes, même à ses plus fidèles serviteurs.

Dieu ne change point. Ce qu'il a dit, demeure toujours vrai. Sa parole est aussi immuable que lui-même.

De même, en quelque état de tentation, de douleur et d'amertume, de sécheresse et de désolation où vous puissiez tomber, proposez-vous pour règle l'espérance généreuse et persévérante de Marie.

Que votre ame, loin de plier et

de se laisser abattre, se soutienne par cette vertu qui a pour fondement la fidélité de Dieu dans ses promesses.

Espérez (a) *contre l'espérance* même, comme autrefois Abraham, *pleinement convaincu* (b) *que tout ce que Dieu a promis, il le peut faire.*

Il est votre Créateur, et il vous a déclaré qu'il n'abandonneroit pas son ouvrage, et qu'il auroit l'œil sur vous.

C'est le Maître souverain de toute la nature. Rien ne lui est impossible, ni même difficile.

Le Seigneur (c) *est l'appui de ses serviteurs. Ils n'en sauroient douter, pour peu qu'ils fassent réflexion sur les promesses de son alliance.*

Quelque fâcheuse et douloureuse que puisse être votre situation, votre espérance peut-elle être mieux fondée que sur une providence, une bonté, une puissance infinie ?

Combien de fois vous assure-t-il

(a) Rom. 4, 18. (b) Ibid. 21. (c) Ps, 24, 15.

par la bouche de ses Prophètes et de ses Apôtres ; qu'il *exauce*, qu'il *soutient*, qu'il *protège*, qu'il *console*, qu'il *sauve quiconque espère en lui.*

Implorez donc son secours avec confiance, ne doutant point que sa miséricorde ne vous tire du triste état où vous êtes, ou qu'il ne vous y soutienne et protège jusqu'à la fin pour sa gloire et pour votre salut.

Dieu permet qu'on se trouve quelquefois en de terribles extrémités, afin de faire mieux connoître ce que peut une vive espérance en lui, et de signaler l'amour paternel qu'il nous porte.

Une vertu fortement éprouvée gagne bien mieux le cœur de Dieu, qu'une dévotion tendre.

CHAPITRE XI.

Que la consolation vient après la tribulation, et qu'il faut néanmoins savoir souffrir sans consolation.

Le Serviteur.

Réjouissez-vous, Reine du ciel, de ce que le fils que vous avez mérité de porter dans votre sein, et dont la mort vous avoit coûté tant de larmes, *est réssuscité, ainsi qu'il l'avoit promis.* Jouissez en paix des communications intimes qu'il aura avec vous, jusqu'au jour où il montera au Ciel.

Il est juste que vous participiez plus que tout autre au bienfait de sa résurrection, puisque vous avez participé plus que tout autre aux opprobres de sa passion.

Quelle joie pour vous, quelle ineffable consolation, de le voir

dans toute la splendeur et la gloire de sa divinité !

Voilà donc vos larmes taries, la plaie profonde de votre cœur refermée, vos souffrances passées.

Marie.

Mon fils, *Dieu* (*a*) *est avec ses amis dans la tribulation*, pour les fortifier par l'onction de sa grace ; et il fait succéder, quand il lui plaît, la consolation à la douleur, la douceur à l'amertume.

Le Roi Prophète l'éprouva. Dieu, dit-il, *a répandu* (*b*) *la consolation dans mon ame, à proportion des afflictions qu'il m'avoit envoyées.*

Si le Seigneur, dit-il encore, *abandonne* (*c*) *quelquefois le juste à l'orage, il lui fait enfin retrouver le calme.*

Le Serviteur.

Vous connoissez, Vierge sainte, les maux que j'endure depuis long-

(*a*) Ps. 90, 15 (*b*) Ps. 93, 19. (*c*) Ps. 54, 23.

temps ; mais je me vois toujours sans consolation.

MARIE.

Mon fils, pour être sans consolation sensible, vous n'êtes pas dépourvu pour cela de toute consolation.

N'en est-ce pas une bien solide, de penser que la tribulation vous rend semblable à Jésus, et vous établit dans le chemin du Ciel ?

Dieu a ses desseins lorsqu'il laisse ses serviteurs souffrir, sans leur faire goûter ces consolations dont vous parlez.

Il est des Saints qui ont passé par des déserts bien arides, sans avoir une seule goutte de cette rosée.

Les amis de Jésus ne doivent pas ressembler aux amis de la terre, qui ne veulent prendre de peine pour leurs amis, qu'autant qu'ils espèrent en être bientôt récompensés.

Reposez-vous de tout sur la Providence. Quand les consolations vous seront nécessaires, ou même utiles, vous les aurez.

Vous avez dans vos souffrances la grace de Jésus qui vous soutient ; et *sa grace* (*a*) *vous suffit.*

Les Saints que Jésus a laissé souffrir sans consolations sensibles, trouvoient de la consolation à n'en avoir point, parce qu'ils savoient que leur amour en devenoit plus pur et plus désintéressé.

Attendez encore quelque temps, attendez l'effet des promesses que Jésus a faites à ceux qui souffrent.

Il vous prépare dans le Ciel l'abondance de toutes les douceurs et de tous les biens.

D'ailleurs, mon fils, un pécheur tel que vous, peut-il demander à être consolé ?

Ce doit être une consolation pour un pécheur pénitent, de penser que, souffrant sans consolation, il en expie plus sûrement ses péchés.

(*a*) 2. Cor. 12, 9.

CHAPITRE XII.

Que nos Affections doivent se porter vers le Ciel.

Après que vous eûtes, ô mon Sauveur, quitté la terre, les pensées de votre sainte Mère, ses regards, ses affections, ses soupirs se portoient sans cesse vers le Ciel.

Elle envioit le sort des Anges et des Saints qui jouissoient de la présence de son *bien-aimé*, et elle les *conjuroit de vous dire combien elle languissoit* de votre absence.

Que pouvoit lui présenter le monde, qui pût lui plaire ? Quand on n'aime que Jésus, on ne veut plus que Jésus.

Celui qui fait sur la terre son trésor de votre grace et de votre amitié, n'y a de véritable chagrin que d'être encore privé de votre présence, et de vos divins embrassemens.

En attendant la mort, qui peut

seule mettre fin à mes langueurs, je vous enverrai continuellement, ô mon Jésus, à l'exemple de Marie, les aspirations d'un cœur qui vous désire, vous appelle, et vous trouvera toujours trop tard.

Qui (*a*) *me donnera des aîles, comme à la colombe ? je prendrois l'essor, et j'irois prendre mon repos* auprès de vous.

Ce bonheur me sera-t-il longtemps différé ? l'époux de mon ame tardera-t-il à lui dire : *Voilà* (*b*) *queje viens* finir tes misères ?

Ah ! *l'Epouse* (*c*) *dit : venez.* Ses gémissemens et ses soupirs disent sans cesse : *Ainsi soit-il. Venez, Seigneur Jésus.*

Mon (*d*) *cœur vous parle. Mes yeux vous cherchent. Je soupire après vos regards.*

Je sens que je suis fait pour quelque chose de grand. Je rampe toute-

(*a*) Ps 54, 7. (*c*) Apoc. 17, 20.
(*b*) Apoc. 22, 22 (*d*) Ps. 26, 13.

fois en cette vie. O Jésus, je suis fait pour vous, et pour vous posséder éternellement.

Richesses inépuisables, tout manque où vous manquez. Lumière éternelle, tout paroît ténébres, où vous n'êtes pas.

Quand je posséderois tout ce qu'il y a de biens créés, je ne cesserois pas d'être pauvre et malheureux, si je ne pouvois dire : Jésus *est mon tout.*

Jésus *est mon tout.* Parole qui dit et renferme tout. Parole qui n'est bien comprise que de celui qui aime Jésus au-dessus de tout.

Loin donc de mon cœur tout autre amour, que celui dont votre grace est le principe.

Grace de mon Jésus, échauffez-moi sans cesse du feu sacré de votre amour. Que ce feu divin m'embrâse; qu'il me consume.

Si je ne puis vous voir bientôt, ô mon Sauveur, je me dédommagerai du moins en vous aimant.

Mon amour, qui me donne la juste espérance de vous posséder un jour, sera ma consolation, tant que durera mon exil.

CHAPITRE XIII.

Ce que nous devons faire pour attirer sur nous l'Esprit-saint.

Jésus avoit promis d'envoyer le Saint-Esprit à ses Disciples. Marie, pour le recevoir, se retira dans le Cénacle avec les Apôtres, les *parens* de Jésus, et les saintes *femmes* qui l'avoient suivi dans ses voyages.

C'est dans le silence de la retraite et les exercices de la prière qu'ils se disposent à recevoir l'Esprit sanctificateur.

Tous, *rassemblés dans le même lieu*, unis de cœur et de volonté, formoient les vœux les plus ardens pour l'attirer sur eux.

Dispositions excellentes pour recevoir le Dieu d'amour et de charité;

il aime à se communiquer aux ames ferventes, qui le cherchent loin du bruit et du tumulte, et qui lui adressent des vœux ardens et sincères.

O que Marie sur-tout sollicitoit efficacement la venue de ce divin Esprit par la ferveur de ses prières, la pureté de ses désirs, l'empressement de son amour!

Tous ceux qui étoient dans la même attente, devoient se sentir puissamment animés par sa présence et l'exemple de cette Vierge.

Elle étoit déjà *remplie de graces;* mais l'Esprit-saint voulant enrichir toujours davantage son épouse de ses dons; elle y apporta toutes les dispositions qu'il en exigeoit.

Quelque abondantes que soient dans une ame les influences du Saint-Esprit, cette ame peut toujours en recevoir de nouvelles.

Parce ce qu'elle a été fidèle, elle a reçu bien des graces. Si elle persévère dans sa fidélité, Dieu lui en réserve

un grand nombre encore. Le trésor des dons de Dieu n'est jamais épuisé.

Qui connoîtroit, comme Marie, l'excellence de ses dons, ne verroit plus rien d'estimable sur la terre. Ces dons seroient le seul objet de ses désirs.

Ah ! que penser de l'indifférence de la plupart des Chrétiens à cet égard ; du peu d'ardeur qu'ils ont pour ce qu'il y a de plus digne de leur ambition ?

Sont-ils également indifférens pour les faveurs du monde? Hélas ! point de mouvemens qu'ils ne se donnent pour les obtenir, point de moyens qu'ils ne prennent.

Tandis qu'ils regardent comme un opprobre l'indigence des biens de la fortune, ils ne rougissent point de leur indigence spirituelle.

Faites-moi connoître la mienne, ô divin Esprit! auteur de toute grace et de *tout don parfait*, vous seul

pouvez me communiquer les véritables richesses.

Je reconnois avec regret que mes résistances à vos inspirations me rendent entièrement indigne de vos bienfaits.

Mais j'unis aujourd'hui la prière que je vous fais de me les accorder, à celle que vous faisoit Marie dans le Cénacle. Ma prière vous sera agréable et vous rendra propice.

Je l'implore elle-même, cette Vierge si puissante auprès de vous, je la conjure d'employer en ma faveur son intercession.

Daignez, ô Vierge, épouse du Saint-Esprit, lui demander pour moi, l'esprit de sagesse, qui me faisant goûter les biens du Ciel, me rende insipides tous les faux biens, et les vains avantages de ce monde.

L'esprit d'intelligence et de lumière qui m'éclaire dans cette région de ténèbres, me fasse connoître les voies de Dieu, et m'instruise des vérités éternelles.

L'esprit de discernement et de conseil, qu'il me fasse découvrir et éviter les piéges que peuvent me tendre les ennemis de mon salut et de ma perfection.

L'esprit de force et de courage, qui m'élève au-dessus de ma foiblesse, me fasse vaincre mes passions, résister au torrent du mauvais exemple, braver le respect humain, fouler aux pieds les pompes du monde, et m'affermisse contre l'inconstance de mon propre cœur.

L'esprit de piété et de crainte, qui me dirige et m'anime dans le service du Seigneur, dans l'observation de sa loi, et dans le culte que je lui dois rendre, comme à mon Créateur, mon Père, mon Sauveur et mon Juge.

CHAPITRE XIV.

Que chacun doit, selon son état, avoir du zèle pour la gloire de Dieu, et le salut des ames.

LE SERVITEUR.

J'AIME à vous considérer, Vierge sainte, au milieu de ce petit troupeau de fervens Fidèles qui, après l'Ascension de Jésus et la descente du Saint-Esprit, se formoit par les soins et la prédication des Apôtres.

Ils avoient en vous la Mère la plus tendre et la plus zélée. Qui peut dire combien vous fûtes utile à l'Eglise naissante de Jérusalem ?

Et lorsque les Apôtres se séparèrent pour aller conquérir à Jésus l'univers, vos vœux et vos prières les accompagnoient par-tout, et les aidoient à se soutenir dans leurs travaux, à vaincre tous les obstacles et tous les dangers.

Pour entretenir dans les Fidèles au milieu desquels vous viviez, la foi et la vertu, votre zèle s'appliquoit sur toute chose à vous attirer leur confiance. Eh, pouviez-vous ne pas l'obtenir aussi-tôt de tous ceux qui avoient le bonheur de vous approcher !

Ils ne pouvoient assez admirer l'affection que la Mère de Jésus leur portoit, l'accès libre et facile qu'ils avoient auprès de vous, les égards même que vous aviez pour eux.

Si l'éminence de votre dignité, vos vertus, et les lumières infuses dont Dieu vous avoit remplie, vous concilioient tous les respects, votre extrême bonté vous gagnoit tous les cœurs.

Un seul regard que vous jetiez sur une personne affligée, devoit suffire pour adoucir tous ses maux.

Vos paroles, embrâsées du feu divin, et revêtues de la force d'enhaut, attendrissoient les plus insensibles, réchauffoient les plus tièdes, ncourageoient les plus timides,

donnoient une nouvelle ardeur aux plus fervens.

A combien de malades n'est-il pas probable que vous procurâtes la santé du corps avec celle de l'ame !

S votre zèle eut à gémir des persécutions qu'endurèrent à Jérusalem les Chrétiens, il eut aussi à se consoler des progrès que faisoient les Apôtres parmi les nations ; de ceux sur-tout que faisoit saint Jean sous vos yeux à Ephèse, où vous fûtes contrainte de vous réfugier avec lui durant quelques années.

Pour bien comprendre la joie que vous en conceviez, il ne faut que réfléchir sur l'intérêt tout particulier que vous preniez à tout ce qui concernoit l'avancement du Royaume de Dieu.

Reine des Apôtres, obtenez-moi une étincelle de ce feu sacré qui vous dévoroit pour la gloire de Jésus, et obtenez-moi la grace de réussir à le faire glorifier et aimer.

Marie.

O mon fils, que ce désir me plaît en vous! Le zèle pour la gloire de Dieu est inséparable de la qualité de Chrétien.

Il est autant d'obligation pour un Chrétien, que la charité même dont il est un effet nécessaire.

Plusieurs le regardent comme n'étant propre qu'à des hommes apostoliques. Il l'est de tout état.

Aucun état où l'on ne puisse et où on ne doive exercer son zèle par de bons exemples, par des conseils donnés à propos, par des paroles de consolation portées aux affligés, surtout par la prière.

La conversion d'un pécheur est quelquefois l'effet des gémissemens qu'une ame fervente et inconnue au monde, a poussés dans sa solitude.

En certains momens de ferveur, vous voudriez être au milieu des Idolâtres, et y travaillerà leur conversion. Désirs saints, mais nécessairement

inefficaces ! Vous cherchez loin ce que vous avez près de vous.

Des pauvres et des malades à soulager, des ignorans à instruire, des enfans à élever dans la piété, des domestiques à maintenir dans le devoir, une ville à édifier par des bonnes œuvres ; voilà le champ où le père de famille veut que vous travaillez pour sa gloire.

Peut-on n'avoir que de l'indifférence pour le salut du prochain, quand on pense que Jésus a donné pour lui son sang et sa vie ?

Bien des Chrétiens seront punis pour avoir négligé le bien qu'ils étoient en état de faire. Ils seront punis pour les péchés d'autrui qu'ils pouvoient, et qu'ils auroient dû empêcher.

Si vous aimez Dieu, mon fils, lui témoignerez-vous jamais mieux votre amour, qu'en le faisant bénir et aimer!

Dieu a si peu de bons serviteurs ! Donnez-lui le plaisir, non-seulement

d'être glorifié en vous, mais encore de voir que vous profitez de tous les moyens que vous fournit votre état, de le faire glorifier par les autres.

CHAPITRE XV.

Où l'Ame chrétienne doit chercher sa consolation dans les souffrances qu'elle endure par la vertu, et dans la peine que lui cause la durée de son exil sur la terre.

Le Serviteur.

Quelle étoit, sainte Mère de Dieu, votre consolation dans les persécutions qu'enduroit l'Eglise naissante, et dont vous n'étiez pas exempte vous-même ?

Marie.

Mon fils, je trouvois ma consolation, ainsi que tous les Fidèles persécutés, dans le souvenir des

souffrances de Jésus, que la gloire de sa Résurrection et de son Ascension ne me fit jamais perdre.

Je visitois les lieux saints où s'étoient opérés les mystères de la Rédemption ; le Calvaire sur-tout, où je réfléchissois sur les vertus et les bienfaits de Jésus, et sur l'insensibilité et l'ingratitude des hommes qui l'avoient fait mourir sur une Croix.

Quand la Mère de Jésus pensoit à la manière cruelle dont les hommes l'avoient traité, devoit-elle s'attendre à une vie paisible et tranquille ? pouvoit-elle même la désirer ?

Pensez de même, mon fils, et pensez souvent à la conduite que le monde a tenue à l'égard de votre Sauveur. Vous trouverez dans cette pensée des ressources au milieu des peines que vous avez à endurer de la part du monde, parce que vous êtes fidèle à Dieu.

Dans quelle route pénible, où tout étoit mépris, outrages, persécutions,

Jésus ne s'est-il pas engagé pour l'amour de vous, sans jamais s'en écarter ? En vous appelant à sa suite, il vous a averti que vous y aurez à souffrir pour l'amour de lui.

Il est à craindre qu'une vertu qui n'essuie, de la part du monde, aucune contradiction, aucune traverse, ne soit pas une véritable vertu.

C'est le partage des serviteurs de Dieu, d'être les plus chéris du Ciel et les plus haïs du monde.

Mais quelle source de patience, et même de consolation, que de dire : *Le (a) Disciple n'est point au-dessus du Maître. Si l'on a persécuté Jésus, on me persécutera aussi.*

Je souffre comme Jésus et avec Jésus. Il est mon modèle. Il sera ma force. Il sera ma récompense.

Le Serviteur.

Un autre genre de souffrances, Reine des Saints, vous étoit réservé,

(a) Joann. 15, 20.

plus encore qu'à aucun Saint. En quel état de langueur ne vous réduisoit pas la sainte impatience de vous réunir dans le Ciel à votre Fils!

Jésus régnoit dans la gloire, et sa Mère étoit encore dans l'exil! C'étoit pour vous une mort continuelle que de ne pas mourir, et d'être ainsi séparée de l'unique, et si tendre et si juste objet de votre amour.

Mais le bonheur que vous aviez de recevoir chaque jour Jésus au-dedans de vous-même par la communion, étoit pour vous une source abondante de consolations.

Saint Luc nous apprenant, que les Fidèles *étoient* (*a*) *assidus à communiquer ensemble dans la fraction du pain*, nous ne doutons point que, les surpassant tous en amour pour Jésus, vous ne reçussiez tous les jours son corps et son sang adorable.

(*a*) Act. 2, 42.

Marie.

C'est en effet, mon fils, dans mes communions, que je puisois chaque jour de nouvelles forces pour supporter la longueur et la tristesse de mon exil.

O douces heures, où je possédois de nouveau dans mon sein celui que j'y avois porté durant neuf mois, et avec qui j'avois eu le bonheur de vivre durant tant d'années !

C'est alors qu'avec une ardeur toujours plus vive, je conjurois ce *bien-aimé* (*a*) *de mon ame de me faire voir le séjour de son repos* et de ses triomphes.

Que je le conjurois de hâter le moment où, le possédant sans nuage, je jouirois pour une éternité du bonheur de sa présence.

J'adorois les volontés de Dieu, j'en préférois l'accomplissement à celui de mes désirs ; mais la communion étoit ma consolation et ma

(*a*) Cant. 1, 7.

force dans les combats continuels que j'avois à soutenir.

Car si j'éprouvois sans cesse en mon ame les plus vifs élancemens vers le Ciel, il falloit que ma soumission modérât en même-temps, et contînt l'impétuosité de mes transports.

Eh ! mon fils, quel amour que celui qui se trouve bien de l'absence de l'objet aimé, que celui qui demande à Dieu tous les jours que *son royaume arrive ;* et que néanmoins n'en désire point l'avénement.

Un Chrétien qui aime Jésus de tout son cœur, est un Chrétien qui, malgré l'horreur naturelle qu'il a de la mort, donneroit cependant volontiers tout ce qu'il peut avoir de plus cher au monde pour aller s'unir à Jésus dans les Cieux.

Eloigné de son Dieu, il languit, il gémit. *Il ne sera* (*a*) *content que lorsqu'il sera témoin de sa gloire.*

(*a*) Ps. 16, 17.

Ah !

Ah! s'écrie-t-il avec le Prophète, dans les transports réitérés de son amour, *quand viendra* (*a*) *le moment où*, après mon bannissement, *Je paroîtrai devant lui ?*

Ce délai est accablant pour un véritable Chrétien. C'est l'épreuve la plus dure, et il ne trouve du soulagement à sa peine, que dans sa soumission, et dans la réception du Corps et du sang du Seigneur, aussi fréquente que le lui permet celui qui tient ici-bas la place de Dieu, et qui connoît ses dispositions.

Sous le voile Eucharistique, son Bien-aimé, aussi réellement présent que dans le Ciel, le visite et lui parle. Leurs deux cœurs sont unis de la manière la plus intime.

Encore quelque temps, le voile sera levé, et Jésus *se fera* (*b*) *voir tel qu'il est.*

Ps. 41, 3.
(*b*) 1. Joann. 3, 2.

CHAPITRE XVI.

De la préparation à la Mort.

TOUTE LA VIE de la très-sainte Vierge a été une préparation continuelle à la mort.

Que de mérites n'acquit-elle pas dans une vie de soixante ans et davantage, entièrement passée dans l'exercice du divin amour ?

Son amour pour Dieu croissoit à chaque instant, et se trouva si parfait à sa mort, qu'elle mourut bien moins d'une défaillance de la nature, que d'un violent transport d'amour.

Imitez cette Vierge, en consacrant à Dieu tous les momens d'une vie qu'il ne vous a pas donnée pour être riche sur la terre, pour y être honoré, estimé, applaudi; mais pour le servir, et acquérir à son service la couronne d'immortalité.

Quand vous posséderiez toutes les richesses de ce monde, quand vous

vous régneriez sur tous les peuples de l'univers, à la mort que vous restera-t-il ? Vous quitterez tout par force, et tout vous quittera.

Il ne reste à la mort pour tout bien, que celui que l'on a fait pour Dieu durant la vie.

Devenez sage aux dépens de tant de Chrétiens qui ne pensent à la mort qu'à la fin de la vie, et qui meurent avec le cuisant regret de n'avoir donné que quelques jours, peut-être que quelques heures, à la grande affaire du salut, pour laquelle ce n'est pas trop de travailler toute la vie.

Le (a) nombre des insensés est infini. La plupart des hommes sont semblables à celui qui ne penseroit à faire les préparatifs d'un voyage, que lorsque le temps de partir seroit venu.

Ils sont semblables à un criminel qui outrageroit son Juge, sur le point d'être jugé, ou qui formeroit des pro-

(a) Eccles. 1, 15.

jets de divertissement, sur le point d'être conduit sur l'échafaud.

Passer la vie en pensant qu'elle finira, et vous ne vous y attacherez pas. Passez la vie en pensant à l'éternité qui la suivra, et vous la passerez chrétiennement.

Bien des gens évitent de penser à la mort, parce qu'ils la craignent ; mais le moyen de n'avoir pas sujet de la craindre, est d'y penser souvent et de s'y préparer continuellement.

Une vie sainte adoucit la pensée de la mort; et la pensée de la mort contribue à une vie sainte.

Prenez garde que ce qui vous réjouit aujourd'hui, ne vous attriste à la mort. Pour avoir à la mort de la consolation, faites de la vertu le plaisir de votre vie.

S'il falloit mourir aujourd'hui, ou demain, seriez-vous prêt à paroître devant votre Juge ? Quelle pénitence avez-vous faite? Quels mérites avez-vous acquit ?

Profitez donc des jours qui vous restent. Vous ne pouvez rappeler le temps passé ; mais vous pouvez le réparer. Dieu ne vous prolonge même la vie que pour cela.

Vivrez-vous long temps encore ? ou bien mourrez-vous dans quelques jours ? Vous l'ignorez. Sachez du moins que vous mourrez, dit le Seigneur, *à l'heure que vous n'y penserez pas.*

Si l'on peut mourir à toute heure, il faut donc à toute heure être prêt, en se pénétrant bien de cette pensée, que la mort est le moment décisif d'une éternité.

Priez la Reine du Ciel de remercier Dieu pour vous, du temps qu'il vous laisse encore, pour vous préparer, et priez-la de vous obtenir la grace d'en faire un saint usage.

Vous en ferez un saint usage, si vous faites toutes vos actions comme si chacune devoit être la dernière de votre vie.

Pour mourir saintement, il faut mourir dans la foi, l'espérance et l'amour. Faites-en fréquemment les actes durant la vie, et qu'ils soient votre principale préparation à la mort.

Et souvenez-vous qu'à la mort on ne sait guère ce que c'est que faire des actes de vertu, lorsqu'on ne s'y est pas exercé durant la vie.

CHAPITRE. XVII.

Des douceurs de la mort des Justes.

Le Serviteur.

Il faudroit comprendre, ô Marie, l'amour que Jésus vous portoit, pour se former quelques idées des délices ineffables dont il remplit votre ame à la mort.

Il faudroit comprendre combien vous aimiez Jésus, pour se former quelque idée des saints et vifs transports de votre ame aux approches de l'heureux moment qui devoit vous

réunira l'unique objet de votre amour.

Vous rendîtes le dernier soupir avec autant de tranquillité, que si vous fussiez entrée dans le plus doux sommeil.

Eh! quelle pouvoit être à la mort la crainte d'une Vierge, qui n'avoit jamais été qu'à Dieu, et qui n'avoit estimé que les choses de Dieu?

D'une Vierge qui n'avoit cherché sur la terre de félicité qu'en Dieu, et n'avoit eu d'autre ambition que de lui plaire?

Marie.

Si vous vous voulez, mon fils, au jour où vous quitterez cette vie, participer aux délices, aux douceurs de ma mort, ne mettez pas votre bonheur dans les biens de ce monde.

Que je meure (a) de la mort des Justes! C'est la prière que font tous les Chrétiens. Mais il en est peu qui aient pour les biens de ce monde, ce détachement, ce mépris qu'avoient les Justes.

(a) Numer. 23, 10.

La plupart, quoique faits pour le Ciel, ne songent qu'à la terre. Au jour où il leur faudra quitter la terre, quelle espérance auront-ils d'aller au Ciel !

Jésus ne fait entrer en partage de sa félicité, que ceux qui ont fait durant leur vie leur félicité de son amour.

Etat bien consolant que celui d'un Juste, qui, au bout d'une carrière remplie de tentations et de souffrances, jouit du témoignage d'une conscience paisible.

Tandis qu'à la mort, le pécheur ne voit en Jésus qu'un Juge inexorable, le Juste n'y voit qu'un père plein de bonté.

Il a péché durant sa vie, peut-être même griévement, et souvent. Mais il n'a pas attendu le temps de la mort pour faire pénitence.

Dailleurs le sacrifice qu'il fait de sa vie avec générosité, sacrifice qu'il unit en esprit à celui de la Croix, est pour lui un grand sujet d'espé-

rer en la miséricorde de son Dieu.

Depuis le jour où il se consacra entièrement à lui, il a constamment combattu pour la fidélité qu'il lui devoit. Que peut-il attendre que *la couronne de justice ?*

Qu'il sera doux pour vous, mon fils, de pouvoir dire, à l'exemple de Jésus, lorsque vous verrez approcher la mort : *Je quitte le* (*a*) *monde, et je vais à mon Père !* Je vais prendre possession de l'héritage qu'il m'a destiné.

Mon Père (*b*), *je vous ai glorifié sur la terre. J'ai accompli l'œuvre que vous m'y aviez donné à faire. Glorifiez-moi maintenant.* Daignez me faire part de la gloire que vous avez bien voulu me promettre.

Lorsqu'on a tenu sa lampe toute prête, on ne craint point d'entendre dire : *Voilà* (*c*) *l'Epoux qui vient, allez au devant de lui.*

(*a*) Joann. 16. 28. (*b*) Joann. 17, 4 et 5. (*c*) Matth. 25, 6.

Je n'eusse jamais pensé, disoit à la mort une sainte ame, qu'il y eût tant de douceurs à mourir.

C'est à la mort particulièrement que Jésus fait sentir à ceux qui l'aiment, combien en effet il est aimable.

Lorsqu'il a été durant la vie l'unique objet des affections d'un cœur, il ne permet pas que ce cœur se démente à la mort.

Il le rend au contraire, par sa grace, semblable à un flambeau qui, en s'éteignant, jette une plus vive flamme.

Vivez donc en aimant sincèrement; vous mourrez en aimant ardemment.

Le Serviteur.

La plus précieuse de toutes les graces, ô ma mère! que je puisse souhaiter et obtenir de la bonté de Dieu, est de mourir dans des sentimens conformes aux vôtres.

Après avoir véeu dans l'amour, de l'amour et pour l'amour, mourir d'amour! ô que ce genre de mort excite d'envie dans le cœur des justes!

Ce seroit le comble de mes désirs. Mais est-il permis à un pécheur comme moi, de les porter si loin ?

Je vous demande du moins de m'obtenir de Jésus, qui est tout amour pour moi, la grace de participer en quelque chose à cette mort d'amour.

Quel bonheur ! bonheur au-dessus de tous ceux qui peuvent flatter un cœur ! Mourir en aimant Jésus ; de telle sorte que le dernier soupir de la vie soit un soupir d'amour ?

O mon Jésus, mon Sauveur, mon Dieu, accordez-moi cette insigne faveur. Je vous la demande par l'amour infini dont m'aime votre cœur adorable, et par l'amour sans bornes dont vous a aimé le cœur de votre sainte Mère.

CHAPITRE XVIII.

Des saints désirs de la Mort.

Le Serviteur.

Tout le temps que vous demeurâtes sur la terre après l'ascension de Jésus, fut pour vous, Vierge sainte, un temps de gémissemens.

Vous vous consumiez peu-à-peu dans les plus pures flammes du divin amour ; mais vous vous consumiez trop lentement à votre gré.

Hélas! je suis trop attaché à la terre, pour me bien représenter cet état de saintes langueurs, où vous fûtes jusqu'au dernier instant de votre vie.

Si j'ai peine à comprendre les langueurs de David, lorsqu'il voyoit *son exil prolongé;* et de l'Apôtre, lorsqu'il souhaitoit avec tant d'empressement *la dissolution de son corps*, que dois-je penser des vôtres ?

Si mon cœur brûloit de quelques-

unes de ces flammes d'amour qui vous embrâsoient, ô que la terre me paroîtroit vile; et quels ardens soupirs ne pousserois-je pas, lorsque je regarde le Ciel !

Un cœur rempli d'amour pour Jésus, a-t-il à désirer autre chose sur la terre, sinon la possession de Jésus même?

Quand tous les biens de ce monde se présenteroient à moi, pour me rendre le plus heureux de tous les hommes, ne devrois-je pas toujours dire : *le meilleur* (a) *pour moi est de mourir, et d'être avec Jésus-Christ !*

Que sont tous ces biens pour qui connoît et aime Jésus ? Jésus est le souverain bien. Jésus renferme seul tous les biens.

Etre avec Jésus, ce père si bon, cet ami si tendre, ce maître si libéral, ce Sauveur si aimable !

Etre avec Jésus, jouir de sa présence, l'aimer de toute son ame, l'aimer à jamais ! ô Reine du Ciel,

(a) Philip. 1, 23.

le monde, la terre peut-elle m'offrir des biens qui soient comparables ?

Ah! qu'au plutôt l'heureux séjour où il habite, s'ouvre à mes désirs! Jésus seul peut me satisfaire pleinement.

Il est vrai que, si d'une part, je désire la mort pour me réunir à lui, de l'autre, je redoute de paroître au tribunal de mon Juge.

Mais j'espère en la miséricorde de mon Rédempteur, et j'espère en votre intercession, ô ma tendre mère!

Marie.

Oui, mon fils, espérez et espérez fermement. Si Jésus est un Juge redoutable, il est aussi un Sauveur plein de bonté.

Conservez en vous la crainte de ses jugemens; mais que l'espérance et l'amour l'emportent sur la crainte.

Craignez, mais aimez encore plus. Et vous ne pouvez témoigner mieux à Jésus votre amour, qu'en souhaitant de le voir bientôt au milieu de ses triomphes, et de quitter une

terre où il est facile de s'écarter de la fidélité qu'on lui doit.

Si vous êtes rempli de ces sentimens, soyez assuré, mon fils, que Dieu vous défendra contre vos ennemis au temps de votre mort.

J'implorerai moi-même alors pour vous son secours. Car je veille en tout temps sur mes enfans, mais sur-tout à l'heure de leur mort.

CHAPITRE XIX.

De l'Amour de Dieu.

Le Serviteur.

Vous mourutes donc, ô Vierge Mère, vous mourutes victime du divin amour. L'amour divin consuma enfin par un dernier trait de flamme, la victime qui se préparoit depuis tant de siècles.

Une ame aussi généreuse pour Dieu, aussi soumise à ses volontés, aussi fidèle, aussi sainte, ne pouvoit

qu'être ainsi séparée de son corps.

Loin d'être surpris de vous voir expirer d'amour, je le suis que la vivacité et la continuité des transports de votre amour, n'aient pas plutôt terminé votre vie.

Sortie pure et sans tache de mains du Créateur, aussi-tôt que vous le connûtes, vous choisîtes son divin amour pour votre unique fin; et votre cœur ne vécut et ne se nourrit jamais que de l'ardeur même des flammes qui le pénétroient.

Durant tout le cours de votre vie, vous n'eûtes d'autre objet que cet amour. Pensées, sentimens, paroles, actions, craintes, espérance, joie, tristesse, tout en vous s'y rapportoit.

Plus on connoît les grandeurs et les perfections infinies de Dieu, plus on le trouve aimable, et plus on l'aime. Mais qui d'entre les pures créatures, le connut jamais mieux que vous.

Cœur des Saints, vous avez été pleins de cet amour; mais le cœur de

Marie a eu la plénitude même de l'amour. Séraphins, vous aimez beaucoup; mais, devant cette fournaise, votre amour n'est qu'étincelle.

O Mère(*a*) *du bel amour*, il faudroit avoir aimé et aimer comme vous, pour pouvoir dire et expliquer combien vous aimiez.

Vous mourez d'amour, et nous n'en vivons pas, et nous ne travaillons pas à nous procurer le bonheur de mourir au moins dans l'amour !

Marie.

De quoi vous occupez-vous, mon fils, en ce monde, si ce n'est pas de la seule chose pour laquelle vous y êtes? Dieu vous a créé pour l'aimer.

Folie insigne des hommes qui livrent leur cœur à tout autre amour qu'à celui qui peut faire seul leur félicité temporelle et éternelle ?

Secouez, mon fils, cette malheureuse lâcheté qui vous arrête dans les

(*a*) Eccli. 24, 24.

voies du divin amour. A peine y avez-vous fait quelques pas.

Vous craignez les sacrifices. On n'aime point qu'il en coûte. L'amour est suspect, qui ne se déclare que lorsqu'il n'y a rien à souffrir pour l'objet aimé.

Aimez souverainement, courageusement, prêt à perdre tous les biens, plutôt que la grace de Dieu; prêt à subir tous les maux, plutôt que de commettre la moindre offense.

Si une fois votre volonté se laisse charmer par l'amour, rien ne vous paroîtra impossible. *L'amour* (*a*) *est fort comme la mort;* il ne connoît point de difficultés.

Vous avez des vices à corriger, des sens à dompter ? Aimez, et l'amour fera cet ouvrage, et le fera en peu de temps.

N'aimez que ce que Dieu aime. Quand vous aimez quelqu'autre objet avec lui, aimez-le comme il veut

(*a*) Cant. 8, 6.

qu'on aime. Dieu seul doit plaire en tout ce qui plaît.

Le véritable amour est dans une parfaite indifférence pour tout ce qui n'est pas Dieu. Il ne cherche que lui, et le veut en tout.

Vous serez heureux, mon fils, sous l'empire de cet amour. Plus vous y vivrez, plus vous y voudrez vivre. Vous aurez, il est vrai, à souffrir dans ses chaînes ; cependant vous seriez bien fâché de n'être pas son esclave.

Que cet amour soit votre trésor. Même dans la plus grande indigence des biens de cette vie, vous trouverez qu'il tient lieu de tous les biens.

C'est à la mort sur-tout qu'on éprouve combien on est heureux des s'être laissé conduire à ses impressions.

La mort, ce temps de trouble et d'alarme pour le commun des hommes, est pour le Chrétien rempli de cet amour, le temps des consolations, et de la plus douce paix.

Livrez-vous donc au divin amour.

Abandonnez-vous à sa conduite. Qu'il soit votre mobile et votre élément. Tâchez de faire tout par amour.

Le Serviteur.

Je sens naître en moi, auguste Vierge, en vous écoutant, un violent désir de n'avoir plus désormais d'autre maître que le divin amour.

Ah! puisque mon cœur peut encore contenter mon Dieu qu'il n'y a même que ce cœur qui puisse le contenter, il n'est plus à moi, il n'est plus aux créatures, je le lui donne et consacre entièrement.

Ce désir est un effet de sa grace que vous m'avez obtenu! car sans lui, sans son secours, je ne puis l'aimer.

Et sans ce même secours, je ne puis l'aimer comme il faut, je ne puis persévérer dans cet amour. Ah! priez sans cesse afin que sans cesse cet amour m'accompagne.

Je tremble néanmoins, parce que je connois mon inconstance. Mais vous qui la connoissez, et qui m'en

faites de si justes reproches, daignez être, par votre protection, mon appui et mon soutien.

Oui, disparoissez, objets méprisables et périssables de ce monde, vous êtes la mort de mon cœur. Il veut vivre enfin, ce cœur; et est-ce vivre, ô mon Dieu, que de vivre sans votre amour ?

Que les créatures se plaignent de ce que je les abandonne, sous des apparences de services, elles m'ont ravi mon véritable bonheur. Je les poursuivrai par mes mépris, jusqu'à ce qu'elles ne cherchent plus à traverser mon amour.

Vierge, modèle parfait d'amour, mon cœur va donc devenir comme un Ciel, où imitant la vie que vous avez menée sur la terre, et celle que vous menez avec les Saints, j'aimerai uniquement mon Dieu, dans la juste espérance de mourir dans son amour et de l'aimer éternellement.

CHAPITRE XX.

Que la gloire du Ciel nous est promise à titre de récompense.

LE SERVITEUR.

Vous voilà donc, Vierge sainte, en possession de la gloire que le souverain Rémunérateur préparoit à vos vertus et à vos mérites.

O quand pourrai-je, témoin de cette gloire, en contempler avec les Anges et les Saints, et en admirer l'éclat.

Quand pourrai-je, m'unissant à leurs ravissans concerts, donner les louanges qui vous sont dûes !

Le haut rang où vous êtes élévée dans le Ciel, n'est pas une pure faveur que Jésus a voulu faire à sa mère; il étoit dû à tout ce que vous avez fait pour correspondre au choix et aux desseins de Dieu.

Non, vous n'y seriez point placée,

si la maternité divine eût été un titre stérile en vous; si vous n'aviez eu, avec votre divin fils, par une fidèle imitation de ses vertus, la plus parfaite ressemblance.

La sainteté de votre vie a été votre principal mérite aux yeux du Dieu de toute sainteté.

Marie.

Mon fils, on n'entre dans le Ciel qu'après s'être sanctifié sur la terre.

Ce n'est ni au rang, ni aux richesses, ni aux talens, que Dieu accorde entrée dans le séjour de la béatitude, mais au saint usage qu'on en a fait, aux mérites qu'on a acquis durant la vie.

Dieu (*a*) *ne fait point acception des personnes. Il rendra* (*b*) *à chacun selon ses œuvres.*

Les ames les plus élevées dans le royaume des cieux, ont été sur la terre les plus vertueuses, les plus parfaites.

Dieu juge bien différemment des hommes. Ceux-ci s'arrêtent le plus

(*a*) Ephes. 6, 9. (*b*) Rom. 2, 6.

souvent aux dehors et aux apparences. Lui seul est le juste appréciateur du mérite et de la vertu.

Il vous destine de grandes récompenses ; mais il veut que vous les méritiez. Il vous ménage, pour que vous les méritiez, des graces et des secours : si vous en usez bien, il effectuera ses promesses.

Il est vrai qu'il couronnera en vous ses propres dons ; mais il récompensera en même temps vos vertus et vos bonnes œuvres.

Il tient un compte fidèle de tout ce qu'on fait pour lui. Ne fût-ce qu'*un verre d'eau donné en son nom*, ce verre d'eau aura sa récompense.

Qu'il doit être consolant pour vous, mon fils, de travailler pour un maître si bon, si libéral et si magnifique !

Le monde, à qui l'on cherche tant à plaire, récompense mal ses serviteurs ; mais vous pouvez dire : *Je sais* (a) *à qui je me suis fié ; et je*

(a) 2. Tim. 1, 12.

suis assuré que le dépôt de mes mérites ne périra point entre les mains du maître que je sers.

J'attends de sa miséricorde une couronne éternelle, et une couronne qui sera d'autant plus éclatante, que ma fidélité à lui plaire aura été plus exacte et plus constante.

Examinez-vous maintenant vous-même, et voyez ce que vous faites pour remporter et obtenir le prix qui vous est proposé.

Où sont vos victoires ? Quelles sont vos bonnes œuvres ? Quelles vertus pratiquez-vous ? c'est-à-dire, quels mérites aurez-vous à présenter au Tribunal de Dieu.

Le Serviteur.

Hélas ! je ne puis, sans la plus grande confusion, penser au peu que j'ai fait jusqu'ici pour mériter les récompenses du Ciel.

Marie.

Ne vous découragez point, mon fils. Il est encore en votre pouvoir de

les obtenir. La grace vous parle, elle vous presse ; soyez fidèle à sa voix.

Priez. Pleurez. Travaillez. Souffrez. Sacrifiez. Marchez sur les traces des Saints, et vous arriverez, comme eux, au terme de la félicité.

Le Serviteur.

Je sors enfin, sous votre protection, de l'état d'inaction où j'ai vécu jusqu'à présent. Je tâcherai donc, avec votre secours, de compenser par ma ferveur les années stériles que j'ai à déplorer.

Vigilance, larmes, humilité, mortification, patience à supporter les tribulations, ô que tout cela seroit bien récompensé par quelques momens seulement de ce bonheur que les saints partagent à jamais avec leur Dieu !

Mais sur-tout, le maître que j'ai à servir, combien ne mérite-t-il pas par lui-même, que je cherche à lui plaire!

Ah ! je veux le servir, je veux m'efforcer de lui plaire, plus encore pour lui-même, que pour les biens infinis qu'il prépare à ma fidélité.

Fin du troisième Livre.

L'IMITATION
DE LA
TRÈS-STE. VIERGE,
SUR LE MODÈLE DE L'IMITATION
DE JÉSUS-CHRIST.

LIVRE QUATRIÈME,

Où il est parlé des sentimens de respect, d'estime, de zèle, d'amour, de tendresse et de confiance, dont nous devons être pénétrés pour la Très-Sainte Vierge.

CHAPITRE PREMIER.

Des grandeurs de la Mère de Dieu.

LE SERVITEUR.

QUELQUES sentimens que nous ayons de vous, Vierge sainte, ils n'égaleront jamais vos grandeurs. Elles seront toujours au-dessus de toutes les idées que nous en pouvons concevoir.

Pour parler dignement de vous, il faudroit faire comprendre ce qu'il y a de plus grand après Dieu; ce qu'il y a de plus admirable en grace, en perfections, en puissance, en gloire.

C'est de vous que Jésus est né! L'Evangile qui nous apprend cette vérité, ne s'étend pas davantage sur vos louanges. C'est que ce seul mot suffit pour fonder solidement tous les éloges qu'on peut vous donner.

Votre dignité de Mère de Dieu n'est rien moins qu'une sorte d'affinité avec le souverain Etre. L'effet de la maternité divine, est d'approcher le plus près qu'il est possible de la Divinité.

Cette dignité vous a fait contracter avec Dieu une alliance singulière, en vertu de laquelle vous êtes devenue fille du Père, Mère du Fils, Epouse du Saint-Esprit, de cette manière admirable qui n'est propre qu'à vous.

Et en vertu de cette alliance,

vous êtes véritablement Reine de l'Univers, Reine des Cieux.

Dire que *Jésus est né de Marie*, c'est dire que Marie ne voit que Dieu au-dessus d'elle.

O Vierge Mère! celui des Anges, qui surpasse les autres Anges en grace et en perfection, ne peut qu'être au rang de vos serviteurs; tant il y a de distance entre vous et lui.

Je juge de votre grandeur par la grandeur de votre Fils, laquelle rejaillit nécessairement sur vous-même. Par l'excellence du Fils, on connoît la Mère.

Je comprends sans peine que l'auguste qualité de Mère de Jésus est la source des graces dont il a plu à Dieu de vous combler; de tous les priviléges et de toutes les prérogatives, par lesquels il a pris plaisir de vous distinguer.

Et que vous avez en cette qualité une sorte de domaine sur tous les trésors de grace dont Jésus est le

maître, et un pouvoir absolu d'intercession auprès de lui.

Je comprends que certaines loix générales qui sont des punitions du premier péché, n'ont point dû regarder la Mère de mon Dieu, mère si aimable, mère si aimée, et expressément destinée par un choix éternel pour l'être ;

Et qu'ayant donné à Dieu cette vie par laquelle il nous a rachetés, vous méritez de porter le titre de *Médiatrice du salut*, sans préjudice néanmoins de la qualité de seul et unique Médiateur qui, dans le sens propre, ne convient qu'à votre Fils.

Mais comprendre toute l'élévation de votre dignité ! Ah ! tout est si grand dans la Mère d'un Dieu, que les Séraphins eux-mêmes se contentent d'admirer.

Vous réduisîtes vous-même en présence de votre sainte parente Elisabeth, tout ce que Dieu avoit fait pour vous, à ces seules paroles:

Le Tout-puissant a opéré en ma faveur de grandes merveilles.

Et l'Eglise, malgré l'amour qu'elle vous porte, et le zèle qu'elle a pour votre gloire, est contrainte d'avouer que, lorsqu'elle considère que *vous avez porté dans votre sein celui que les Cieux ne peuvent contenir, elle ne sait quelles expressions employer pour publier vos louanges.*

O admirable Mère de mon Dieu, je me sens touché en votre présence jusques dans le fond de l'ame, de l'admiration la plus profonde et la plus douce.

A la vue de vos grandeurs et de votre élévation, je suis saisi d'une sainte frayeur, et d'un respect qui me tient comme anéanti à vos pieds.

CHAPITRE II.

Des traits de ressemblance qu'il y a entre Jésus et Marie.

Le Serviteur.

Lorsque je considère, divine Marie, votre naissance, votre vie, votre mort, votre gloire dans le Ciel, je trouve entre Jésus et vous des traits de ressemblance qui me ravissent.

Vous avez été unie à votre Fils dans des décrets éternels de la Providence. *Dieu (a) m'a possédée dès le commencement de ses voies*, dit la Sagesse éternelle dans le texte sacré. *J'ai été spécialement prédestiné dès l'éternité. Lorsque Dieu jetoit les fondemens de l'univers, j'entrois dans ses desseins et ses vues.* Expressions qui sont propres de Jésus; mais quel l'Eglise vous applique.

Combien de promesses et d'oracles,

(a) Sap. 8.

de figures et de symboles, dans l'ancienne Loi, qui, en annonçant Jésus, vous annonçoient vous-même !

Jésus a été impeccable par sa nature; et vous, délivrée par grace du péché originel, vous avez été exempte de tout péché actuel, du plus léger péché.

Le Verbe de Dieu renfermé dans vos chastes entrailles, n'a fait avec vous, durant neuf mois, en quelque façon qu'une même chose.

Durant son enfance, vous le nourrissiez de votre propre substance qui devenoit la sienne.

Dans sa vie cachée, il a passé trente ans avec vous ; même habitation, même fortune, mêmes exercices, mêmes sentimens.

Dans sa vie évangélique, vous partageâtes ses travaux, autant qu'il vous fut possible ; et dans sa vie souffrante, vous patageâtes ses opprobres et ses ignominies.

Jésus a été le plus humble, le plus doux, le plus charitable, le plus pa-

tient de tous les hommes ; vous avez été la plus patiente, la plus charitable, la plus douce, la plus humble de toutes les femmes.

Dans Jésus est l'assemblage de toutes les perfections divines et incréées; dans vous, l'assemblage de toutes les perfections créées, mais d'une manière si excellente, que toutes les perfections des Anges et des Saints disparoissent devant les vôtres.

Jésus vous a tellement rendue semblable à lui, par les plus éminentes vertus, qu'il a fait de vous une image vivante de lui-même.

Comme Jésus, vous avez été incorruptible dans le tombeau. Il est ressuscité par sa propre puissance ; vous êtes ressuscitée par un privilège spécial qu'il vous a accordé.

Vous êtes montée au Ciel, comme lui, en corps et en ame. Il est assis à la droite du Père : vous y êtes assise auprès de lui.

Jésus est tout-puissant par lui-même;

vous êtes toute puissante par votre Fils qui vous a établie la dispensatrice de ses trésors. Il est le Seigneur du Ciel et de la terre ; vous êtes la Reine des Anges et des hommes.

Par-tout où Jésus est adoré, vous êtes honorée. Point de cœur consacré à son amour, qui ne vous soit entièrement dévoué. Point de Temple élevé à sa gloire, où il n'y ait quelque monument élevé à la vôtre.

Le doux nom de Marie est inséparable du doux nom de Jésus, dans la bouche et dans le cœur des véritables fidèles.

L'Eglise unit souvent, dans ses saints offices, vos louanges à celles qu'elle donne à Jésus. Elle célèbre les mystères de votre vie, comme elle célèbre les mystères de la vie de Jésus.

Jésus est *le Roi des siècles, l'Auteur de la grace, notre avocat auprès du Père, le Dieu des miséricordes, le Dieu de toute consolation la lumière du monde.* Et nous

vous appelons avec l'Eglise, *Reine du monde*, *Reine du Ciel*, *notre avocate*, *mère de la grace*, *mère de miséricorde*, *consolatrice des affligés*, *une étoile* qui conduit durant la tempête au port du salut.

Graces éternelles soient rendues à Jésus, de vous avoir accordé toutes les faveurs et tous les priviléges qu'il convenoit à un tel fils d'accorder à une telle mère !

Ah! Vierge sainte, si les considérations que je viens de faire en votre présence, vous sont des plus glorieuses, elles sont aussi des plus douces pour mon cœur, et pour tous les cœurs qui vous aiment.

CHAPITRE III.

De la gloire de Marie dans le Ciel.

Le Serviteur.

Régnez, Vierge sainte, régnez à jamais dans les Cieux au-dessus des Patriarches, dont vous avez surpassé la-

la fidélité; au-dessus des Prophètes et des Apôtres, dont vous avez surpassé le zèle.

Régnez au-dessus des Martyrs, dont vous avez surpassé la constance; au-dessus des Vierges, dont vous avez surpassé la pureté.

Au-dessus de tous les Justes, dont vous avez surpassé l'humilité; au-dessus de tous les Anges, dont vous avez surpassé l'obéissance; au-dessus de tous les Séraphins, dont vous avez surpassé l'amour.

Je vous admire, et vous révère sur ce trône éclatant où vous êtes placée, et où, par votre pouvoir auprès de Dieu, vous êtes l'asile des pécheurs, le soutien des Justes, l'espérance des affligés, la ressource des peuples.

Je bénis le Seigneur de cette gloire immense à laquelle il vous a élevée, et de ce qu'il a voulu que votre corps lui-même y participât avant le jour de la résurrection générale.

Il étoit juste que ce corps si chaste, où un Dieu même a daigné se faire homme, fût exempt de la corruption du tombeau.

Mais qui pourra jamais la comprendre cette gloire? *Si*(*a*) *l'œil n'a jamais vu, ni l'oreille entendu; si le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment*, comprendrons-nous ce qu'il vous avoit préparé, à vous qui l'avez plus aimé que tous les Saints ensemble!

La gloire dont vous jouissez est non-seulement proportionnée à la grandeur de votre rang, mais encore à la grandeur de votre mérite.

Pour juger du haut point de cette gloire, il ne faudroit que considérer que c'est sa propre mère que Dieu a glorifiée.

Mais comme dans les Saints, la mesure de leur gloire se prend de la mesure de leur mérite, dans vous aussi

(*a*) 1. Cor. 2, 9.

la sublimité de votre élévation se doit prendre sur-tout de la sublimité de vos vertus.

Vous formez dans le Ciel un rang à part ; vous y faites un ordre séparé, toujours, à la vérité, infiniment au-dessous de Dieu, mais toujours fort au-dessus de ce qui n'est pas Dieu.

Il convenoit que celle à qui Jésus avoit donné le pouvoir de lui commander à lui-même, eût le droit de commander aux Anges et aux Saints.

Ah ! avec quel empressement, à l'envi les uns des autres, vous rendent-ils l'obéissance et les honneurs qu'ils vous doivent.

Ravis de l'empire que vous avez sur eux, ils vous servent avec une affection de cœur, digne des complaisances de Dieu même.

Ils bénissent Dieu sans cesse des singuliers priviléges de graces qu'il vous a accordées, et sans cesse ils le bénissent des suréminentes prérogatives de gloire dont il vous honore,

Que d'acclamations de joie et d'allégresse dans les bénédictions qu'ils vous donnent à vous-même ! Quelle tendresse dans les sentimens qui les animent pour vous !

O combien désirent-ils que vous soyez aussi parfaitement connue sur la terre, que vous l'êtes dans le Ciel, afin que les cœurs de tous les hommes vous étant acquis, vous soyez honorée par-tout !

Aimable Reine de la céleste Sion, aurai-je le bonheur de chanter avec les Saints les louanges de votre Fils, et les vôtres ? Participerai-je un jour aux délices ineffable qui font votre partage ?

MARIE.

Mon fils, afin de vous animer et de vous soutenir dans les combats qu'il faut livrer pour forcer tous les obstacles qui s'opposent à votre bonheur, pensez souvent à ces biens éternels que Dieu prépare à votre courage et à votre constance.

Pensez souvent qu'il s'agit d'une gloire qui dédommage infiniment de tous les mépris, et d'un trésor qui dédommage infiniment de toutes les misères.

D'un repos qui dédommage infiniment de tous les travaux, et d'une consolation qui dédommage infiniment de toutes les souffrances.

Comme il n'y a que Dieu qui soit grand, il n'y a que lui qui puisse donner de grandes et de véritables récompenses. Dans l'enfer il punit en Dieu, et dans le Ciel il récompense en Dieu.

O mon fils, si vous avez le bonheur de réussir dans l'affaire de votre salut, vous verrez Dieu, vous le posséderez, vous l'aimerez, et jamais vous ne vous lasserez de le voir, de le posséder, de l'aimer, parce que Dieu, toujours le même par rapport à lui, est toujours nouveau à l'égard des bienheureux.

Dans le ravissant séjour des Cieux

tout est plaisir sans douleur, joie sans chagrin, repos sans inquiétude, paix sans crainte, jouissance sans dégoût.

Là, point d'autre volonté, point d'autres affections que celles de Dieu. Dieu est tout en toute chose. On trouve tout en lui. On est riche, puissant, heureux avec lui et comme lui.

Pour obtenir cette félicité, travaillez mon fils, travaillez sans relâche. Ne dites point : Il y a si long-temps que je combats; j'ai déjà remporté tant de victoires ; n'en ai-je point assez fait ? *Celui-là* (*a*) *seul sera sauvé, qui sera constant jusqu'à la fin.*

Le Serviteur.

O Vierge, qui êtes après Jésus *mon espérance et ma vie*, obtenez-moi la constance au service de Dieu, et *faites-moi voir votre fils Jésus après cet exil.*

Si l'onction seule de sa grace est un avant-goût du Ciel, et fait sentir

(*a*) Math. 10, 22.

à une ame combien il est aimable, que sera-ce de le voir et de le posséder lui-même ?

CHAPITRE IV.

Du bonheur de saint Jean à qui Jésus donna Marie pour Mère: bonheur auquel tous les Chrétiens participent.

Le Serviteur.

O Mère de mon Sauveur, quel fut le bonheur de saint Jean, lorsque Jésus mourant le choisit pour vous tenir la place de Jésus lui-même !

Il devint votre fils, vous devîntes sa mère. Ah ! c'est à juste titre qu'il s'appelle dans l'Evangile, *le Disciple* (*a*) *que Jésus aimoit.*

Son attachement pour Jésus, et sa constance à le suivre avec vous jusqu'au Calvaire, lui méritèrent cette insigne faveur.

Son divin Maître pouvoit-il lui

(*a*) Joann. 19, 26.

laisser, en mourant, un plus précieux héritage ? Mais aussi avec quelle reconnoissance le reçut-il ?

Respect profond en votre présence, soumission à toutes vos volontés, soins assidus, il n'omit rien pour répondre à la grace que Jésus lui avoit faite.

De votre côté, que de marques de bonté, que de témoignages de tendresse ne lui donniez-vous point ? A toute heure il éprouvoit combien il étoit heureux de vous avoir auprès de lui.

O heureux Disciple de Jésus, heureux fils de la plus aimable et de la plus sainte des mères, j'achèterois votre bonheur au prix de toutes les adversités ; votre gloire, au prix de toutes les humiliations ; votre trésor au prix de toutes les couronnes de la terre !

MARIE.

Le Disciple bien-aimé ne m'a pas été donné seul pour fils, à la mort de Jésus. Lorsque Jésus lui dit : *Voilà*

votre mère; et qu'il me dit : *voilà votre fils ;* il vous représentoit, et tous les Chrétiens.

Je porte en effet pour vous, mon fils, dans mon cœur tous les sentimens d'amour qu'une véritable mère peut avoir pour un enfant qui lui est cher.

Tâchez de répondre, comme le bien-aimé Disciple, à la qualité de fils, en vous attachant à moi pour toujours.

Efforcez-vous sur-tout de mériter toute tendresse de votre mère, par une innocence et une sainteté de vie, qui lui fassent honneur.

Le Serviteur.

O ma mère, *si je (a) vous oublie jamais, que ma main droite me devienne inutile ! Si je ne vous ai pas toujours présent à l'esprit, que ma langue s'attache à mon palais !*

Quel bonheur pour moi, que la mère même de Jésus daigne être aussi la mienne ! Je serois trop heureux que

(a) Ps. 136, 6 et 7.

vous voulussiez me recevoir au nombre de vos plus petits serviteurs.

Mais puisque vous voulez prendre à mon égard par bonté le nom de mère, je reçois et prends avec la plus grande satisfaction de mon ame et avec tous les sentimens de la plus vive reconnoissance, le nom de fils.

Etre l'enfant de Marie ! Ah ! je préfère ce nom si glorieux à tous les titres d'honneur, qui sont le plus recherchés parmi les hommes.

Vous êtes ma mère ! Quels inestimables avantages cette heureuse adoption ne me procurera-t-elle point ! Je deviens redoutable à l'enfer.

Ingrat, comme je l'ai été si longtemps envers mon Dieu, je suis digne de tous les châtimens ; j'avoue que je ne mérite, ni pardon, ni grace ; j'espère tout néanmoins de sa miséricorde, quand je pense que vous êtes ma mère.

Vous avez fait voir que vous êtes ma mère, en m'obtenant des graces

de retour au service de Dieu ; retour, ce me semble, bien sincère. Mettez le comble à votre amour en m'obtenant des graces de persévérance.

Eh ! ayez pour moi les bontés d'une mère qui conserve toujours pour son enfant des sentimens de tendresse, lors même qu'il ne les mérite pas.

Donnez-vous à vous-même, ma mère, la consolation de voir désormais en moi un fils qui, par son attachement pour Jésus et pour vous, ne se rende pas indigne des sentimens que vous avez pour lui.

CHAPITRE V.

De l'amour que nous devons avoir pour Marie.

L'estime que Dieu fait d'une chose, est l'unique règle que nous ayons pour l'apprécier au juste. Ses affections doivent être la règle invariable des nôtres.

Pour comprendre ce que vous de-

vez penser de Marie, et jusqu'à quel point vous devez l'aimer, considérez l'estime que Dieu en a faite, et les marques d'amour qu'il lui a données.

La (*a*) *multitude de mes épouses*, nous dit l'Esprit-saint, *est innombrable*. Mais *il y en a une que j'ai remplie* au-dessus des autres *de toutes les perfections*.

Cette épouse chérie de Dieu d'une manière si particulière, doit donc régner, après Dieu, souverainement dans nos cœurs, et en avoir tous les sentimens.

L'amour de Dieu pour elle l'a porté à lui accorder tous les privilèges qui pouvoient la distinguer; notre amour pour elle doit la distinguer de tout ce qui peut mériter après Dieu nos affections.

Dieu l'a aimée jusqu'à lui donner après lui le premier rang sur la terre et dans le Ciel; dans le Ciel et sur la terre, point d'objet plus digne

(*a*) Cant. 6, 7.

après Dieu des hommages de notre respect et de notre amour.

Aussi tous les justes lui ont toujours donné dans leur cœur la première place après Jésus.

Les Saints Pères nous disent qu'on se flatte envain d'aimer le fils, si l'on n'aime la Mère; que ces deux amours ne se séparent point.

Ils nous font regarder l'amour que nous avons pour Marie, comme une des plus sûres marques qu'on puisse avoir de prédestination, comme un de plus précieux dont de la grace.

Mais l'amour que Marie elle-même a pour nous, ne nous parle-t-il pas sans cesse d'amour pour elle ?

Elle étudie nos besoins. Elle ressent nos afflictions. Elle prévient nos demandes. Elle supporte nos défauts. Elle oublie nos ingratitudes. Quel doit être notre empressement à lui marquer un amour réciproque ?

Profitons avec soin des occasions de lui plaire, que rien, quand il s'agit de

son service, ne nous paroisse petit. Tout est grand, en effet, dans tout ce qui regarde le service de la Mère de Dieu, de la souveraine du monde.

Portons-nous promptement à tout ce qui appartient à son culte, à tout ce qui peut contribuer à la faire honorer et aimer.

Offrons-lui chaque jour avec exactitude le tribut de nos lèvres, et les hommages de nos cœurs, et faisons-nous une gloire d'être du nombre de ses serviteurs déclarés.

Elevons fréquemment notre esprit et notre cœur vers son trône; ou pour admirer ses grandeurs et ses perfections, ou pour implorer sa protection.

Aumônes et autres œuvres de charité; jeûnes, et autres exercices de mortification; pratiquons-les dans l'intention de l'honorer par l'imitation de ses vertus

Fréquentons les Sacremens aux jours de ses Fêtes, pour les célébrer plus saintement, et faisons quelque-

fois, si nous le pouvons, offrir le sacrifice des autels en actions de graces des biens dont Dieu l'a enrichie.

Visitons souvent les temples élevés à Dieu en son honneur; respectons ses images, les personnes et les endroits qui lui sont spécialement consacrés.

Assistons assiduement, autant qu'il nous sera possible, aux exercices publics de son culte, aux discours qui traitent de ses vertus, de ses prérogatives, de la dévotion dont tout cœur Chrétien doit être rempli pour elle.

C'est par-là qu'un enfant de Marie s'applique à lui témoigner son amour, et qu'il cherche à gagner toujours davantage le sien.

Puissante protectrice et tendre mère des hommes, ô Marie, vous lisez dans mon cœur la sincérité de la résolution que je forme d'être fidèle à ces saintes pratiques.

Je remercie le Seigneur des sentimens d'amour qu'il m'inspire pour vous. Me les inspirer, est une mar-

que assurée de son amour pour moi.

Je le disputerai de fidélité pour vous avec tous ceux de vos serviteurs et de vos enfans en qui je verrai le plus de ferveur sur ce point.

Puissé-je en disputer avec les Anges eux-mêmes! Mais ce bonheur n'est réservé que pour le Ciel.

CHAPITRE VI.

Du zèle qu'un enfant de Marie doit avoir pour les intérêts et la gloire de sa Mère.

MARIE.

MON FILS, je suis votre mère, et je vous en donne par mes bienfaits de continuelles preuves.

Vous êtes mon enfant, et en cette qualité vous me rendez des hommages ; vous m'appelez à votre secours dans vos tentations et dans vos peines ; vous espérez en mon pouvoir auprès de Jésus.

Mais entre tous les moyens de me

témoigner votre amour, il en est un que vous négligez beaucoup.

Le Serviteur.

Daignez me le faire connoître, aimable Mère. Je veux tâcher de remplir à votre égard tous mes devoirs.

Marie.

Vous ne cherchez point assez à procurer mon honneur et ma gloire. Il semble même quelquefois que vous ayez de la peine à prendre mon parti devant ceux qui m'attaquent.

Imitez, par votre zèle, à défendre mes intérêts, à faire glorifier, honorer et aimer votre mère, le zèle que j'ai pour vous.

Ce n'est point assez de me donner, après Jésus votre cœur, si vous ne profitez des occasions qui s'offrent à vous, de m'en gagner d'autres.

Voyez, mon fils, les efforts que l'hérésie a faits, et qu'elle fait encore tous les jours, pour abolir mon culte, ou pour l'affoiblir. C'est à vous à réparer ces outrages, selon votre pouvoir,

LE SERVITEUR.

L'enfer, en effet, a toujours été déchaîné contre vous, Vierge sainte. Le nom de Marie, ce nom si vénérable et si doux pour tous les fidèles, lui a toujours été odieux.

Vous êtes cette, (*a*) *femme*, dont parloit le Seigneur au commencement du monde, qui *devoit* un jour *écraser la tête du serpent*. Voilà la source de cette haine que les démons vous portent.

Comme ils voudroient perdre tous les hommes, ils voudroient qu'aucun ne recourût à vous, et anéantir, s'ils le pouvoient, dans nos esprits la haute idée que nous avons conçue de vous, et de votre puissance surtout auprès du souverain Maître.

Il est infiniment glorieux pour Marie, quil n'y ait que des hérétiques qui s'élèvent contre elle, et de n'avoir pour ennemis, que les ennemis de Jésus.

(*a*) Genes. 3, 15.

Tour de (*a*) *David d'où pendent mille boucliers*, les armes de vos ennemis renversés, vous serviront toujours de trophées.

Dieu d'ailleurs suscitera toujours de zélés défenseurs de votre gloire. Non, *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre vous.*

Quelles actions de graces ne dois-je pas rendre à Dieu, de m'avoir fait naître dans le sein de la véritable Eglise, où j'ai le bonheur de vous connoître et de vous aimer ?

Mais, ma mère, si je vous aime, je dois en effet défendre vos intérêts, et profiter des occasions de procurer votre gloire.

Je m'emploierai donc à l'avenir à augmenter, autant que je le pourrai, le nombre de vos serviteurs.

Je suggérerai, quand l'occasion s'en présentera, à mes parens, à mes amis, aux personnes de ma connoissance, des exercices de dévotion à votre

(*a*) Cantiq. 4, 4.

honneur, et je me ferai un plaisir de m'entretenir de vous avec eux.

Si je ne puis, par mes paroles, ranimer dans les cœurs languissans l'amour qui vous est dû, je tâcherai du moins de le faire par mes exemples. Sur-tout je ne souffrirai jamais qu'on vous attaque en ma présence. Ah ! qui ne vous connoît pas, ne mérite pas d'être connu. Je ne veux point avoir d'ami, qui ne vous aime.

Je prie Dieu de répandre sa grace dans le cœur de tous les hommes, afin que tous, parvenant à la connoissance et à l'amour du Seigneur Jésus, apprennent aussi à connoître et à aimer leur commune mère.

Les hommes seroient-ils sans sentimens pour celle qui, de toute éternité, a été l'objet des complaisances de Dieu même.

CHAPITRE VII.

Du pouvoir de la Très-Sainte Vierge auprès de Dieu en faveur des hommes.

Marie est la fille bien-aimée du Père éternel. Elle est la mère du fils. Elle est l'épouse du Saint-Esprit. Pénétrez le sens de ces paroles, et vous concevrez de son pouvoir une idée à laquelle on ne peut rien ajouter.

Fille sans tache du Père céleste, et plus accomplie elle seule à ses yeux que toutes les autres pures créatures ensemble, que ne peut-elle point sur son cœur ?

Il lui a donné dans le Ciel un pouvoir qui égale *la plénitude de grace*, dont il l'enrichit autrefois sur la terre.

Aussi réellement mère du Dieu fait homme, que les femmes qui nous ont mis au monde sont nos mères, ne sera-t-elle point écoutée de son Fils ?

Elle peut, par ses prières, tout ce

que son Fils peut par lui-même. C'est le langage des saints Pères.

Douter si elle a assez de pouvoir auprès de Dieu pour nous obtenir les graces qui nous sont nécessaires, c'est douter si le Fils honore sa mère.

Salomon disoit à Bethzabée, qu'*il étoit* (*a*) *juste de l'écouter favorablement, parce qu'elle étoit sa mère.* Marie peut-elle, quand elle prie pour nous, recevoir une autre réponse à un tribunal où elle a des droits mille fois plus saints et plus marqués ?

Quand nous demandons par l'intercession des Saints, leur amour pour Dieu et notre confiance en eux, engagent Dieu à nous être favorable; mais, quand nous demandons par l'intercession de Marie, son rang même, sa dignité de Mère de Dieu parle pour nous.

Pensez qu'un Dieu même a voulu lui être soumis sur la terre. Aura-t-il moins d'égards pour elle, à présent

(*a*) 3. Reg. 2, 20

qu'elle régne avec lui dans les Cieux?

Il lui a donné comme une intendance générale sur tous ses biens, et c'est par elle qu'il se plaît à nous les communiquer.

Enfin, s'il est du caractère d'une épouse tendrement chérie, d'avoir tout pouvoir auprès de son époux, Marie, épouse du Saint-Esprit, peut donc fléchir ce divin époux en notre faveur, et en obtenir les plus grandes graces.

Dieu, d'ailleurs, l'a établie Reine du Ciel et de la terre. Il lui a donc confié un pouvoir conforme à cette qualité.

Une Reine porteroit un vain titre, qui ne pourroit pas secourir des misérables, faire des heureux.

Dieu, qui a opéré quelquefois à la prière des Saints, les plus éclatans prodiges, les accorderoit-il plus difficilement à la prière de celle qui est leur Souveraine?

Vierge bénie des Anges et des hommes, persuadé que je suis de votre pouvoir auprès de Dieu, je me mets

entièrement sous votre protection.

Protection assurée, qui ne manque jamais ; protection toute puissante ; qui triomphe de tous les obstacles ; protection universelle, dont personne n'est exclus.

Enfant coupable envers mon Père, et indigne par moi-même que Dieu m'écoute, je vous choisis pour ma médiatrice auprès de lui.

Mère de mon Dieu daignez veiller sur ma conduite, régler mes démarches, en tout temps et par-tout ; car tous les dangers, soit temporels, soit spirituels, sont par-tout présens.

Je vous demande principalement votre protection pour ce jour fatal, après quoi il n'y a plus de temps à attendre, ni de graces à espérer ; pour cette heure critique et décisive qui doit terminer ma course, et commencer mon éternité.

Non que je prétende, sur la vive espérance que j'ai en vous, m'endormir désormais dans une criminelle

oisiveté. Ce n'est pas là l'esprit de vos serviteurs.

Mais, aidé de la grace de Jésus, que je vous prie de m'obtenir, je seconderai vos soins et j'agirai de concert avec vous, afin que je puisse parvenir à ce jour d'éternelle félicité où vous voulez conduire tous ceux qui vous servent.

CHAPITRE VIII.

Des sentimens de bonté dont le cœur de la Très-Sainte Vierge est rempli pour nous.

Le Serviteur.

C'est assez, Vierge sainte, mère de miséricorde, c'est assez que nous vous exposions nos misères, nos besoins, pour que vous vous intéressiez auprès de Jésus à notre soulagement.

Eh, comment ne vous intéresseriez-vous pas pour nous, lorsque vous pensez que c'est pour nous que le

Fils de Dieu a pris dans votre sein une chair semblable à la nôtre ?

Mère de Jésus, vous n'oubliez pas les *Frères* de Jésus, les *Membres* et *les cohéritiers* de Jésus.

En quelque triste conjoncture que nous nous trouvions, vous êtes pour nous une ressource infaillible ; car votre bonté s'étend à tout.

Les annales de l'Eglise fournissent des témoignages sans nombre, et de votre pouvoir immense, et de votre compassion attentive.

Cité de (*a*) *Dieu*, vous êtes célèbre par les biens que vous nous procurez. *L'on publie de vous des choses admirables.*

Hélas ! nous nous plaignons de bien des maux que nous endurons ; mais souvent nous en endurerions de plus grands, si la justice de Dieu n'étoit arrêtée par vos instances.

Souvent aussi nous ne sommes si malheureux, que parce que nous ne

(*a*) Ps. 86, 2.

pensons point à implorer votre secours auprès de Dieu.

Nous n'y pensons pas! Et toutefois l'Eglise nous apprend dès notre enfance à vous appeler *la consolatrice des affligés*, *le secours des Chrétiens*.

Vous l'êtes en effet. Quel est l'homme assez ingrat pour dire qu'il vous ait invoqué, et que vous avez refusé de l'écouter!

Si votre médiation n'obtient pas toujours de Dieu les graces que nous souhaitons, pour des raisons que nous ne devons pas chercher à comprendre, du moins elle nous obtient toujours la grace de la patience, de la soumission et de la résignation à la volonté de Dieu.

Dieu, en vous créant, vous destina à être notre avocate, notre refuge, notre consolation, notre mère. Il vous donna en conséquence le plus grand penchant à la miséricorde, et à la plus grande miséricorde.

Jésus n'a pas fait un si long séjour dans votre sein, sans communiquer à votre cœur tout le caractère du sien.

Image de ce divin modèle de douceur et de bonté, que vous avez eu durant trente-trois ans devant les yeux, vous aimez, comme lui, *à faire* (a) *du bien.*

Sur ce trône de la gloire où l'Etre-suprême vous a élevée dans les Cieux, vous imitez sa clémence. Il fait beaucoup plus souvent descendre ses graces que ces fléaux, sur les hommes, sur les hommes même les plus ingrats.

Ah! Vierge Sainte, pour juger de la bonté de votre cœur, je n'ai qu'à consulter le mien; qu'à considérer les sentimens qu'y ont gravé vos continuels bienfaits.

Il y a de votre bonté dans le cœur des fidèles une preuve de sentimens, plus forte que tous les raisonnemens.

(a) Act. 10, 38.

CHAPITRE IX.

De l'invocation de Marie.

Marie.

Mon Fils, dans toutes les situations fâcheuses où vous pouvez vous trouver, appelez-moi à votre secours, et j'intercéderai pour vous.

Quoi que ce soit que vous souhaitiez, si ce que vous souhaitez n'est point contraire à la gloire de Dieu et à votre salut, je serai toujours disposée à vous écouter.

Ne me demandez jamais rien, qu'en désirant toutefois que la volonté de Dieu s'accomplisse. Une prière que vous me ferez dans cette disposition, ne sera jamais sans quelque fruit.

Il est des Chrétiens qui me prient de leur obtenir ce qu'ils savent bien n'être pas selon la volonté de Dieu. Doivent-ils s'attendre à être exaucés?

D'autres ne pensent à m'invoquer,

que lorsqu'il s'agit des biens de la terre, ils sont d'ailleurs dans une parfaite indifférence pour les biens de la grace.

Si je prie pour eux, ce n'est pas pour leur obtenir ce qu'ils demandent et qu'il leur seroit nuisible; mais ce qu'ils ne pensent point à demander, et qu'il leur sera utile.

Je demande pour eux des afflictions qui, les détachant de la terre, les fassent penser au Ciel.

Des graces de conversion et de salut, des graces pour augmenter en vertus, en mérites; voilà ce qu'il faut, avant toute chose, me demander. J'écoute toujours favorablement de semblables prières.

Je ne demande des biens temporels pour ceux qui m'invoquent, qu'autant que j'y vois pour eux un solide avantage.

Le gain d'un procès, et une récolte abondante, seroient quelquefois très-funeste à celui qui me prie de les lui

obtenir. Quand on est dans la prospérité on ne pense guère à l'éternité.

Bien des malades me demandent de leur obtenir leur guérison, pour qui néanmoins je ne demande à Dieu que les graces qui sont nécessaires dans le temps de la maladie.

Je ne suis pas de ces mères que leur tendresse aveugle, et empêche de procurer le vrai bien de leurs enfans. Ma tendresse pour vous, mon fils, ne sauroit me séduire.

Je n'intercède pour vous auprès de Jésus, que pour en obtenir ce qui vous est le plus utile pour ce monde et pour l'autre.

Dans cette persuasion, recourez avec confiance à ma protection. Recourez-y dans toutes vos peines, de quelque nature qu'elles soient.

Et comme ces peines sont fréquentes, que mon nom soit, après celui de Jésus, sans cesse sur vos lèvres. Qu'il soit, après celui de Jésus, profondément gravé dans votre cœur.

LE SERVITEUR.

Marie ! ô nom sacré ! ô nom aimable ! On ne le prononce jamais avec confiance, qu'on ne le prononce avec avantage.

Heureux celui qui le rappelle souvent avec amour, qui le salue dévotement, qui le révère sincèrement, qui l'invoque fréquemment !

Après le nom de Jésus, *nom au-dessus de tous noms*, il n'en est point de plus, vénérable, de plus doux, de plus cher à tous les fidèles.

A l'invocation de ce nom, le pécheur se sent rempli d'espérance en la miséricorde; le Juste obtient une plus grande charité ; celui qui est tenté, la victoire sur ses passions ; celui qui est affligé, la patience et la consolation.

Ah ! il sera, après le nom de Jésus, ma ressource dans mes afflictions ; mon conseil dans mes doutes ; ma force dans mes combats ; mon guide dans toutes mes démarches.

CHAPITRE X.

De la confiance que nous devons avoir en Marie ; confiance que doivent sur-tout avoir les pécheurs qui veulent retourner à Dieu, et obtenir leur pardon.

MARIE.

MON FILS, vous n'avez pas en moi une confiance parfaite. Quelquefois vous différez de m'invoquer dans vos besoins. Il semble d'autre fois, que vous ayez quelque défiance de ma bonne volonté pour vous.

Je veux que vous ayez en moi toute la confiance qu'a un enfant en sa mère, dont il connoît la tendresse et la bonté.

Je veux que vous ayez recours à moi, en tout tems, en tout lieu, dans tous vos besoins, spirituels, temporels, pour l'ame, pour le corps, pour vos parens, pour vos amis.

Ne recourir à mon intercession que de temps en temps, comme

font quelques Chrétiens aux jours de mes Fêtes, en certaines actions plus importantes, en des besoins plus pressans ; est-ce me marquer une confiance entière ?

Imitez l'Eglise, qui ne demande presque rien à Dieu qu'elle n'emploie ma médiation.

Il n'est point de sorte de graces pour lesquelles elle ne recoure à moi, comme à celle par qui le Seigneur le communique à ses enfans.

Sa conduite est toujours conforme à l'esprit de Dieu ; qu'elle soit la règle de la vôtre. Ayez en moi, à son exemple, une confiance continuelle, universelle, ardente, douce, pleine d'affection.

Allez à Dieu par Jésus ; mais allez à Jésus par sa Mère. Je suis une des plus sûres voies pour aller à Jésus, pour le trouver, pour en être favorablement reçu.

Le Serviteur.

Reine du Ciel, je reconnois votre

pouvoir. Je reconnois votre bonté. Mais n'est-il pas indigne de vous intéresser pour un pécheur tel que moi?

Une Vierge aussi pure, aussi zélée pour l'honneur de Dieu, aussi parfaite, peut-elle jeter sur moi des regards propices?

Marie.

Mon fils, ne suis-je pas *le refuge des pécheurs?* J'intercède pour tous ceux qui, voulant retourner au service de Dieu, m'invoquent avec confiance.

Dieu, touché de l'intérêt que je prends à leur réconciliation, ne l'a jamais refusée à ma prière.

Je suis même, pour plusieurs pécheurs l'unique ressource qui leur reste, l'unique moyen que Dieu leur donne pour rentrer dans son amitié.

A combien de Chrétiens n'ai-je pas obtenu le pardon de leurs crimes, quelque grands qu'ils fussent? Ils m'ont demandé de les couvrir de ma

protection contre la justice de Dieu; je les ai protégés jusqu'à ce que j'aie fait leur paix avec leur Juge.

Tel pécheur, résolu de vivre dans son péché, se flatte que je lui obtiendrai la grace de n'y pas mourir. Confiance présomptueuse, prétention qui m'est injurieuse.

Mais tel autre gémit sous le poids de ses chaînes, et veut les rompre; Comme il connoît sa foiblesse, il prend en moi de la confiance. Il espère que, par mon intercession, il obtiendra des graces de force et son pardon. Ah! qu'il vienne, qu'il s'approche, je ne le rejetterai pas. Je le recevrai avec amour.

Le Serviteur.

Mère de mon Seigneur, (*a*) *au moment que j'ai entendu votre voix*, mon trouble s'est dissipé, et ma confiance en vous renaît en moi plus vive que jamais.

(*a*) Luc. 1, 43, et 44.

Vous

Vous êtes à mes yeux comme cette colombe, qui parut après le déluge avec un rameau d'olivier, symbole de la paix.

Recevez sous votre salutaire protection un pécheur touché, confus, contrit des déréglemens de sa vie, et qui voudroit les effacer de son sang.

Obtenez-moi la grâce de pleurer amèrement les péchés que j'ai commis, et de mourir plutôt que de commettre encore les péchés que je déteste.

Par le fruit saint qui est sorti de vous, vous avez fait la paix entre Dieu et les hommes. Eh! mettez la paix entre moi et ma propre conscience, entre moi et mon Dieu.

O Vierge puissante! ô Vierge remplie de bonté! que d'actions de grâces ne devons-nous pas vous rendre, pour tant de bienfaits que nous recevons de Dieu par votre moyen?

Que tous les cœurs vous soient à jamais consacrés ! Que toutes les bouches s'ouvrent pour publier et célébrer vos louanges !

Que les Cieux disent sans cesse à la terre : amour, gloire à Marie ! et que la terre réponde sans cesse aux Cieux : gloire, amour à Marie, *dans* (*a*) *l'éternité et au-delà !*

CHAPITRE XI.

De la Prière qu'on appelle, la Salutation Angélique.

Vous récitez tous les jours cette prière pour invoquer la très-sainte Vierge ; mais faites-vous attention à ce qu'elle renferme de glorieux pour elle, et de consolant, d'instructif même, pour vous ?

Faites-en quelquefois, aux pieds des autels, le sujet de vos réflexions, afin que, lorsque vous la récitez, ce soit toujours avec

(*a*) Mich. 4. 5.

le respect qu'elle inspire et l'attention qu'elle demande.

Vous saluez Marie comme *pleine de grâce.* Avez-vous compris tout ce que ces courtes paroles expriment de grandeur ? C'est lui dire qu'elle a eu pour son partage la grâce sanctifiante, les grâces actuelles, les vertus surnaturelles, tous les dons du Saint-Esprit.

Quand vous les prononcez, réjouissez-vous de cette plénitude de biens dont elle a été comblée, et priez-la de vous donner quelque part à son riche trésor.

Vous lui dites : *le Seigneur est avec vous.* Dieu étoit en effet dans Marie d'une manière bien plus particulière qu'il n'est dans tous les êtres, qu'il n'est même dans les justes. Il y étoit par une protection toute spéciale, et par la direction de toutes les puissances de son ame.

Formez dans votre cœur, en

disant ces paroles, un acte d'un désir ardent et sincère de participer au bonheur inestimable de cette Vierge.

Ah ! quand on a le Seigneur avec soi, que peut-on encore désirer ? Que n'a-t-on pas à espérer? De quoi peut-on s'affliger ?

Vous félicitez Marie de ce qu'elle est *bénie entre toutes les femmes*. C'est-à-dire, de ce qu'il y a eu pour elle des priviléges que Dieu n'a accordés à nulle autre.

Témoignez lui par un sentiment intérieur, la joie que vous concevez de l'amour que Dieu a eu pour elle, et des bénédictions qui lui sont données sur la terre et dans les cieux.

Vous ajoutez, avec sainte Elisabeth, que *le fruit de ses entrailles est béni*. Le Fils de Marie est en effet béni, adoré, glorifié dans tout l'univers.

Goûtez un moment tout le plai-

sir que procure une pareille considération à une ame qui aime Jésus.

L'Eglise vous fait ensuite demander à la sainte Vierge de *prier pour vous qui êtes pécheur.* Elle veut par-là vous faire entendre que de vous-même, après les iniquités que vous avez commises, vous êtes indigne d'être exaucé, mais que Marie le sera, si elle prie pour vous.

Oui, Dieu l'exaucera, parce qu'elle est sa Mère. C'est pourquoi l'Eglise vous la fait invoquer sous ce titre qui lui est si cher et si glorieux.

C'est comme si vous lui disiez, *Sainte Marie*, vous êtes *Mère de Dieu;* votre pouvoir est donc sans bornes auprès de votre Fils; et ce pouvoir, joint à votre bonté, est le fondement de mon espérance en vous.

Enfin vous demandez à la

sainte Vierge de *prier pour vous maintenant et à l'heure de votre mort.* Durant la vie les dangers du salut sont continuels. Vous avez donc continuellement besoin d'une protection aussi puissante.

Mais à l'heure de votre mort, où vos ennemis redoubleront leurs efforts pour vous perdre, cette protection vous sera encore pl us nécessaire.

Terrible temps, que celui de la mort ! il est vrai. Mais un véritable serviteur de Marie ne mourut jamais en réprouvé.

CHAPITRE XII.

Sentiment de confiance en Marie durant la vie.

Le Serviteur.

Vierge Sainte, les ennemis de mon salut m'environnent. Ils cherchent à m'enlever la grâce et l'amitié de mon Dieu. Défendez-

moi contre leurs attaques, obtenez-moi la victoire.

Fille du Dieu des armées, si vous faites sentir votre puissance à mes adversaires, ils fuiront aussitôt devant moi.

Mère de celui qui commande aux vents et aux tempêtes, dites-lui une seule parole en ma faveur, et je retrouverai le calme.

Epouse de l'esprit de lumière et de force, faites que je connoisse et que je prenne les moyens de vaincre de si redoutables ennemis.

Dans le trouble où je suis, je me jette entre vos bras, comme un enfant dans le sein de sa mère, lorsqu'il est dans la crainte.

Quelque pécheur et misérable que je sois, Jésus veut que vous me regardiez comme votre enfant. C'est à présent le temps de faire voir que vous avez pour moi des sentimens de mère.

Je vous demande cette grâce ;

non pour l'amour de moi, qui ne mérite aucunement vos soins ; mais pour l'amour que vous portez à votre fils Jésus.

Les pauvres vont, dans leurs besoins, trouver les riches ; ils demandent, et ils obtiennent. Souveraine du Ciel et de la terre, laisseriez-vous sans effet la prière de cet indigent qui sollicite vos bontés ?

Mais en priant pour moi, afin que je ne tombe pas dans les piéges des ennemis du salut, priez encore, Vierge sainte, afin que je pleure amèrement mes iniquités passées, et que j'en obtienne le pardon.

Obtenez-moi tout ensemble, et l'accomplissement du désir que j'ai de ne jamais servir d'autre Maître que Jesus, et une vive douleur du crime que j'ai commis en servant à son préjudice le monde son ennemi.

Ne regardez pas ce que je suis par moi-même, et par mes péchés ; mais ce que je vaux par le prix du sang qui m'a racheté.

Dieu exigea que vous fussiez témoin de la mort de Jésus sur le Calvaire, afin que héritant de ses sentimens pour les pécheurs, vous demandassiez pour eux miséricorde.

Lorsque votre cœur compâtissoit aux opprobres et aux douleurs de Jésus crucifié, il vous donna à moi pour mère, afin que ce même cœur compatît un jour à mes misères et à mes besoins.

Bien des pécheurs qui jouissent aujourd'hui de la gloire, seroient à jamais la proie des enfers, si vous n'aviez intercédé pour eux. Demandez pour moi les grâces de pénitence que vous leur avez obtenues.

Il est inoui que vous ayez refusé d'écouter la prière d'un pé-

cheur qui, reconnoissant la grandeur de ses offenses, a eu recours à vous pour obtenir son pardon.

O Marie, quelle gloire pour vous, que Dieu fasse en quelque sorte dépendre de vous le pardon de tant de criminels !

Celui que je désire obtenir par votre intercession, contribuera, si je l'obtiens, à cette gloire.

Enfin daignez, Vierge sainte, vous intéresser à ma persévérance dans la crainte et l'amour de Dieu. Daignez m'en obtenir la grâce.

Les plus grandes vertus elles-mêmes ne sauroient la mériter. Que n'ai-je donc pas à appréhender, moi qui suis la foiblesse et l'inconstance même ?

Votre nom, le doux nom de Marie, est un nom en vertu duquel on peut espérer les plus insignes marques de l'amitié de Dieu.

Ah ! souvenez-vous, je vous prie, que si j'ai le bonheur de

mourir dans la crainte et l'amour de Jésus, ce sera une ame de plus qui le bénira, le louera, l'aimera avec vous dans la bienheureuse éternité.

CHAPITRE XIII.

Sentimens de confiance en Marie aux approches de la mort.

Mère du Rédempteur, ô Marie, je me trouve aux dernières heures de ma vie. J'implore avec plus d'instance que jamais votre secours.

Je me vois comme placé entre le Paradis et l'Enfer. Hélas! quel va être mon sort, si vous ne faites usage en ma faveur du pouvoir que vous avez auprès de Jésus?

Il a mis entre vos mains les grâces les plus précieuses, pour les répandre sur les hommes. Dai-

gnez le répandre sur moi. C'est à présent surtout qu'elles me sont nécessaires.

Le Tribunal où je dois rendre compte de ma vie, commence à s'ouvrir. Parlez pour moi avant que j'y paroisse. La mère de mon Juge m'obtiendra un Jugement favorable.

Etoile de la mer, soyez mon guide au milieu des tempêtes qui me menacent d'un prochain naufrage, et conduisez-moi au port du salut.

Lumière céleste, dissipez les nuages que l'esprit de ténèbres cherche à répandre dans mon ame. Appaisez le trouble où je suis, quand je pense aux péchés de ma vie. Obtenez-moi un repentir vif et sincère.

Modèle de toute vertu, demandez que la foi soit en moi dans toute sa vigueur ; l'espérance dans toute sa force ; la cha-

rité dans toute sa perfection.

Je vous remercie de toutes les bontés que vous avez eues pour moi durant ma vie, lors même que j'en étois le plus indigne. Mais me refuseriez-vous vos soins, aujourd'hui que ma confiance en vous augmente avec mes soins ?

Non, mère tendre, plus tendre que toutes les mères, vous ne vous éloignerez point de votre enfant qui se meurt. Vous l'assisterez jusqu'a son dernier soupir.

Je meurs avec soumission, puisque Jésus a ordonné ma mort. Mais, malgré l'horreur naturelle que j'ai de la mort, je meurs avec plaisir, parce que je meurs sous votre protection.

Je contemplerai bientôt, je l'espère, les grandeurs, les perfections, les amabilités, les triomphes de Jésus, et bientôt je vous admirerai sur le trône éclatant de votre gloire.

Mon agonie approche. Mes lèvres ne pourront plus réclamer votre assistance ; mais mon cœur vous parlera toujours.

Je prononcerai mille fois de cœur les noms sacrés de Jésus et de Marie ; et je vous demande, ô Jésus ! de regarder tous les soupirs, tous les mouvemens de mon cœur durant mon agonie, comme autant d'actes d'amour pour vous et pour votre sainte Mère.

Eh ! Seigneur, ayez pitié de moi. Je n'ose dire, *parce que* (*a*) *je suis votre serviteur.* Hélas ! j'ai été un si grand pécheur, et je ne sais si j'ai eu le bonheur de fléchir votre justice. Mais ayez pitié de moi, *parce que je suis le fils de votre servante.*

Vous m'avez fait la grâce d'avoir toute ma vie une grande confiance en Marie. Je vous re-

---

(*a*) Ps. 115. 16.

mercie de ce que mes sentimens de confiance en elle redoublent à cette heure si critique pour le salut.

Mon Dieu, *Dieu des miséricordes*, c'est une nouvelle faveur que vous m'accordez, parce que vous voulez me sauver à la prière de cette Vierge que votre Eglise nous apprend à invoquer en tout temps, mais surtout *à l'heure de notre mort.*

CHAPITRE XIV.

De la dévotion à St. Joseph, époux de la très-sainte Vierge.

C'est donner à la Ste. Vierge un témoignage d'amour, qui lui est cher et précieux, que de prendre son saint époux Joseph pour le premier objet de notre dévotion, après celle qui nous attache et consacre à son service.

Quelle estime ne devons-nous

pas faire de ce Saint! d'un homme que Dieu a choisi pour être le tuteur de l'enfance de son Verbe fait chair; pour être le témoin et le protecteur de la virginité de sa Mère.

Il a veillé à la garde du véritable Tabernacle d'Israël. Il a transporté, suivant les circonstances des temps, l'Arche de la nouvelle alliance. Il a tenu en dépôt le prix du salut et de la rédemption des hommes.

Quelle gloire d'avoir eu en cette vie une autorité légitime sur la Reine du ciel et de la terre, même sur *le Roi des siècles, seul immortel à qui toute gloire appartient!*

Pour se former une idée de son mérite éminent, il ne faudroit que considérer qu'il est l'époux de Marie. Les vertus de l'une font juger des vertus de l'autre. Dieu a donné à Marie un époux digne d'elle.

Mais considérez surtout que Jésus enfant a mille fois reposé sur son sein. Quelles impressions toutes célestes ne faisoit pas dans son cœur cet enfant Dieu !

Joseph vivoit avec celui qui est la source des grâces, avec celle qui en est comme le canal pour les distribuer. Combien de richesses spirituelles n'en reçut-il pas ?

Patience, douceur, humilité, amour du prochain, amour de Dieu, toutes les vertus brillèrent en lui, et y furent portées au degré le plus sublime.

Ame chrétienne, qui voulez vous adonner aux exercices d'une vie dévote et intérieure, recourez, pour en obtenir la grâce, recourez avec confiance à l'intercession d'un Saint qui les a pratiqués d'une manière si parfaite.

L'Eglise a érigé à Dieu des temples en son honneur. Elle a établi sa Fête. Elle invite ses enfans par

des pratiques de dévotion qu'elle a autorisées, à le regarder comme un des plus puissans protecteurs qu'ils aient auprès de Dieu.

Le nom de Joseph est en effet singulièrement invoqué par tous les fidèles. Ils le joignent fréquemment à celui des personnes sacrées avec qui il a eu de si étroites liaisons.

Si, dans le temps que Jésus et Marie vivoient à Nazareth, nous avions souhaité en obtenir quelque grâce, quel médiateur plus puissant auprès d'eux eussions-nous employé, que S. Joseph? Auroit-il à présent moins de crédit?

Allez (*a*) donc *à Joseph*, afin qu'il intercéde pour vous. De quelque nature que soit la grâce que vous désirez, Dieu l'accordera à sa demande.

Il y a plus. De quelque condition que vous soyez, quelque soit

(*a*) Genes. 41. 55.

votre état, votre état même et votre condition vous fournissent un sujet et un motif d'une confiance en lui particulière.

Les nobles et les riches doivent considérer, en le priant, que saint Joseph est le petit fils des Patriarches et des Rois.

Les pauvres, qu'il n'a pas dédaigné leur obscurité, qu'il a vécu comme eux dans l'indigence, qu'il a travaillé toute sa vie en artisan.

Les Vierges, qu'il a gardé la plus parfaite virginité; et les personnes mariées, qu'il a été le chef de la plus auguste famille qui puisse jamais être.

Les enfans, qu'il a été le nourricier de Jésus, le conservateur et le gouverneur de son enfance.

Les Prêtres, qu'il a eu si souvent le bonheur de tenir Jésus entre ses bras; qu'il a même offert au Père Eternel les prémices du

sang de Jésus au jour de sa circoncision.

Les personnes religieuses, qu'il a sanctifié la solitude de Nazareth par une fuite entière du monde, et par des conversations intimes avec Jésus et avec sa sainte Mère.

Enfin les ames pieuses et ferventes, que jamais cœur, après le cœur de Marie, n'a aimé Jésus avec plus d'ardeur et de tendresse.

Mais surtout *allez à Joseph* pour obtenir la grâce d'une bonne mort. L'opinion commune, qu'il est mort entre les bras de Jésus et de Marie, a donné lieu à la grande confiance qu'ont les fidèles, que par son intercession, ils auront une fin aussi heureuse et aussi consolante.

On remarque en effet que c'est particulièrement à la mort qu'on recueille les fruits de la dévotion qu'on a eue durant la vie à ce grand Saint.

Fin du quatrième et dernier Livre.

CONFIANCE que l'on doit avoir à la sainte Vierge, Notre-Dame de Bon Secours.

SOUVENEZ-VOUS, ô très pieuse Marie ! qu'il n'a jamais été dit qu'aucun de ceux qui, par une entière confiance, ont imploré votre protection et puissant secours, aient été délaissés. Rempli d'une telle confiance, j'ai recours à vous, ô très-sainte Mère, Vierge des Vierges ; prosterné à vos pieds comme un pauvre pécheur contrit et humilié, je vous prie, digne Mère du Verbe incarné ? de m'être propice et d'exaucer ma prière, etc.

Je vous salue, Fille du Père.

Je vous salue, Mère du Fils.

Je vous salue, Epouse du S. Esprit.

Je vous salue, Temple de la Très-Sainte Trinité.

Marie a été conçue sans péché.

PASSEPORT

De l'Immaculée Conception de la Ste. Vierge.

Sainte Marie, Mère de mon Dieu et Sauveur J. C, toujours Vierge, élevée au Ciel, en corps et en ame; ô vous, qui avez été conçue sans la tache du péché, priez pour moi, maintenant et à l'heure de ma mort; protégez-moi dans toutes mes entreprises, priez surtout pour ma conversion; soyez ma consolation; prenez soin de mon salut; j'ai mis en vous, après mon Dieu, toute ma confiance, Mère de miséricorde; qui n'avez jamais eu aucune tache du péché.

Tota pulchra es, Maria, et macula originalis non fuit in te.

Il faut porter cette Oraison sur soi, pour être préservé de plus

sieurs périls, comme on l'a souvent expérimenté.

Loué et adoré soit à jamais le très-saint Sacrement de l'Autel.

Le Corps adorable et le sang précieux de Notre-Seigneur J. C. dans le divin Sacrement de l'Autel, soit entre moi et mes ennemis, visibles et invisibles, maintenant et surtout à l'heure de ma mort.

Louée, aimée et honorée soit à jamais, la très-pure et très-Immaculée Conception de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, exempte de toute tache du péché originel, préservée de toute corruption dans son glorieux Tombeau; élevée au Ciel en corps et en ame; et placée au-dessus de toutes les pures créatures.

O Mater Dei,

Memento mei.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER,

Où l'on considère la vie et les vertus de la très-sainte Vierge, depuis son Immaculée Conception, jusqu'à la naissance de son divin Fils à Bethléem.

CHAP. I. *De l'imitation des vertus de la très-sainte Vierge.* page 1
CHAP. II. *De l'estime que nous devons faire de la grâce sanctifiante.* 6
CHAP. III. *Du soin que nous devons avoir de conserver la grâce sanctifiante.* 11
CHAP. IV. *Du soin que nous devons avoir de croître en grâce et en perfection.* 16
CHAP. V. *Qu'il faut se donner à Dieu de bonne heure.* 20

CHAP. VI. *Qu'il faut se donner à Dieu entièrement et pour toujours.* 25
CHAP. VII. *Des avantages et des douceurs de la solitude.* 29
CHAP. VIII. *Du choix d'un état.* 35
CHAP. IX. *De la pureté ; et combien nous devons l'estimer.* 40
CHAP. X. *Des précautions qu'il faut prendre pour conserver la pureté.* 45
CHAP. XI. *De la véritable grandeur.* 50
CHAP. XII. *Que les grâces de Dieu sont pour les humbles.* 54
CHAP. XIII. *Que la solide gloire se trouve sur-tout dans l'humilité chrétienne.* 59
CHAP. XIV. *Qu'une ame humble est attentive à cacher aux yeux des hommes, ce qu'elle est aux yeux de Dieu.* 65
CHAP. XV. *De la prudence de la Foi.* 69
CHAP. XVI. *De la soumission à la Foi.* 73
CHAP. XVII. *De l'empressement que doit avoir une ame à recevoir Jesus par la Communion.* 78

CHAP. XVIII. *Des sentimens qui doivent remplir une ame, lorsqu'elle possède Jésus par la Communion.* 83
CHAP. XIX. *Des sécheresses qu'éprouvent quelques ames dans leurs exercices de piété, et au temps même de la Communion.* 87
CHAP. XX. *Du fruit qu'il faut tirer de la Communion, pour la conduite de la vie.* 91
CHAP. XXI. *De la charité envers le prochain.* 95
CHAP. XXII. *Des grandeurs de Dieu.* 99
CHAP. XXIII. *Des miséricordes de Dieu.* 103
CHAP. XXIV. *De la reconnoissance que nous devons témoigner à Dieu pour ses bienfaits.* 107
CHAP. XXV. *Des Visites.* 111
CHAP. XXVI. *Des conversations.* 114
CHAP. XXVII. *De la véritable amitié.* 120
CHAP. XXVIII. *De la confiance en*

Dieu, et de l'abandon à sa Providence. 124
CHAP. XXIX. *De l'obéissance.* 128

LIVRE SECOND,

Où l'on considère la vie et les vertus de la sainte Vierge, depuis la naissance de son divin Fils à Bethléem, jusqu'au temps où elle le vit donner sa vie pour le salut des hommes sur le Calvaire.

CHAP. I. *Du bonheur des pauvres.* pag. 133
CHAP. II. *De la pauvreté volontaire.* 137
CHAP. III. *De la charité envers les pauvres.* 141
CHAP. IV. *De la nécessité et des avantages de la Méditation.* 145
CHAP. V. *De l'observation de la Loi de Dieu.* 150
CHAP. VI. *Du bon exemple.* 155
CHAP. VII. *De l'amour et du prix des humiliations.* 158
CHAP. VIII. *Comment nous devons*

faire à Dieu les sacrifices qu'il nous demande. 161
CHAP. IX. *Dans quelles dispositions nous devons envisager les maux dont nous sommes menacés.* 167
CHAP. X. *Comment se doit comporter une ame, et quels sentimens doivent l'occuper, lorsque Dieu tient à son égard une conduite qui lui est incompréhensible.* 173
CHAP. XI. *Des soins de la Providence à l'égard des Justes.* 177
CHAP. XII. *Qu'il n'y a aucun état, aucune situation de la vie où l'on ne puisse servir Dieu, dès que c'est Dieu qui nous y veut.* 181
CHAP. XIII. *De la ferveur dans le service de Dieu.* 185
CHAP. XIV. *Quel malheur c'est de perdre Jésus.* 190
CHAP. XV. *Comment, et où il faut chercher Jésus, après qu'on a eu le malheur de le perdre.* 196
CHAP. XVI. *Comment il faut se comporter, après avoir retrouvé Jésus.* 199
CHAP. XVII. *Que l'ame fidèle ne se doit point décourager dans les sé-*

cheresses et aridités, et lorsqu'il semble que Jésus s'éloigne d'elle. 205
CHAP. XVIII. *De la vie cachée.* 210
CHAP. XIX. *De la vie intérieure.* 214
CHAP. XX. *Du silence.* 221
CHAP. XXI. *De l'union de l'ame avec Dieu.* 226
CHAP. XXII. *Des devoirs de l'état.* 231
CHAP. XXIII. *Comment il faut sanctifier le travail, et les diverses occupations de la journée.* 235
CHAP. XXIV. *De l'amour que nous devons avoir pour Jésus.* 240
CHAP. XXV. *Qu'il faut étudier Jésus et se le proposer pour modèle.* 248
CHAP. XXVI. *Du bonheur d'une famille vertueuse.* 253
CHAP. XXVII. *Du pouvoir de la Prière.* 257
CHAP. XXVIII. *Que la vertu n'est point incompatible avec les bienséances.* 261
CHAP. XXIX. *Combien il est doux d'entendre la voix de Jesus, et*

combien une ame doit être empressée à recevoir ses instructions. 265
CHAP. XXX. *Qu'il ne faut point rechercher la gloire de ce monde, ni l'estime des hommes.* 270
CHAP. XXXI. *Qu'il faut supporter le Prochain en esprit de charité et de douceur.* 274
CHAP. XXXII. *Qu'il faut acquiescer en tout à la volonté de Dieu, même dans ce qu'il y a de contraire aux intérêts de sa gloire.* 279
CHAP. XXXIII. *Des marques de la véritable Sainteté.* 283

LIVRE TROISIEME,

Où l'on considère la vie et les vertus de la très-sainte Vierge, depuis le temps où elle vit son divin Fils donner son sang et sa vie sur le Calvaire, jusqu'au jour de son Assomption.

CHAP. I. *Que celui qui aime Jésus, doit monter avec Jésus au Calvaire, et y souffrir avec lui.* 287
CHAP. II. *De la conformité à la volonté de Dieu dans les souffrances.* 294
CHAP. III. *De la Patience.* 298
CHAP. IV. *Que Dieu réserve quelquefois les plus grandes souffrances à ses plus fidèles serviteurs.* 303
CHAP. V. *Qu'il ne faut point s'étonner ni s'alarmer des répugnances qu'on sent en soi pour la souffrance.* 309

CHAP. VI. *Que la considération de Jesus en Croix anime à souffrir avec courage et avec constance.* 313
CHAP. VII. *Quels doivent être nos sentimens envers nos ennemis.* 319
CHAP. VIII. *En quelles dispositions nous devons être, lorsque nous voyons souffrir nos parens et nos amis.* 323
CHAP. IX. *Dans quel esprit nous devons supporter la perte que nous faisons des personnes qui nous sont chères.* 328
CHAP. X. *Comment il faut s'affermir dans la foi et dans l'espérance, lorsqu'on se trouve en des circonstances qui paroissent y être les plus contraires.* 333
CHAP. XI. *Que la consolation vient après la tribulation, et qu'il faut néanmoins savoir souffrir sans consolation.* 338

CHAP. XII. *Que nos affections doivent se porter vers le Ciel.* 342
CHAP. XIII. *Ce que nous devons faire pour attirer sur nous l'Esprit Saint.* 345
CHAP. XIV. *Que chacun doit, selon son état, avoir du zèle pour la gloire de Dieu, et le salut des ames.* 350
CHAP. XV. *Où l'ame chrétienne doit chercher sa consolation dans les souffrances qu'elle endure par la vertu, et dans la peine que lui cause la durée de son exil sur la terre.* 315
CHAP. XVI. *De la préparation à la mort.* 361
CHAP. XVII. *Des douceurs de la mort des Justes.* 366
CHAP. XVIII. *Des saints désirs de la mort.* 372
CH. XIX. *De l'Amour de Dieu.* 375
CHAP. XX. *Que la gloire du Ciel nous est promise à titre de récompense.* 382

LIVRE QUATRIEME,

Où il est parlé des sentimens de respect, d'estime, de zèle, d'amour, de tendresse et de confiance dont nous devons être pénétrés pour la très-sainte Vierge.

CHAP. I. *Des grandeurs de la Mère de Dieu.* 387

CHAP. II. *Des traits de ressemblance qu'il y a entre Jésus et Marie.* 392

CHAP. III. *De la gloire de Marie dans le Ciel.* 396

CHAP. IV. *Du bonheur de saint Jean à qui Jésus donna Marie pour Mère; bonheur auquel tous les Chrétiens participent.* 403

CHAP. V. *De l'amour que nous devons avoir pour Marie.* 407

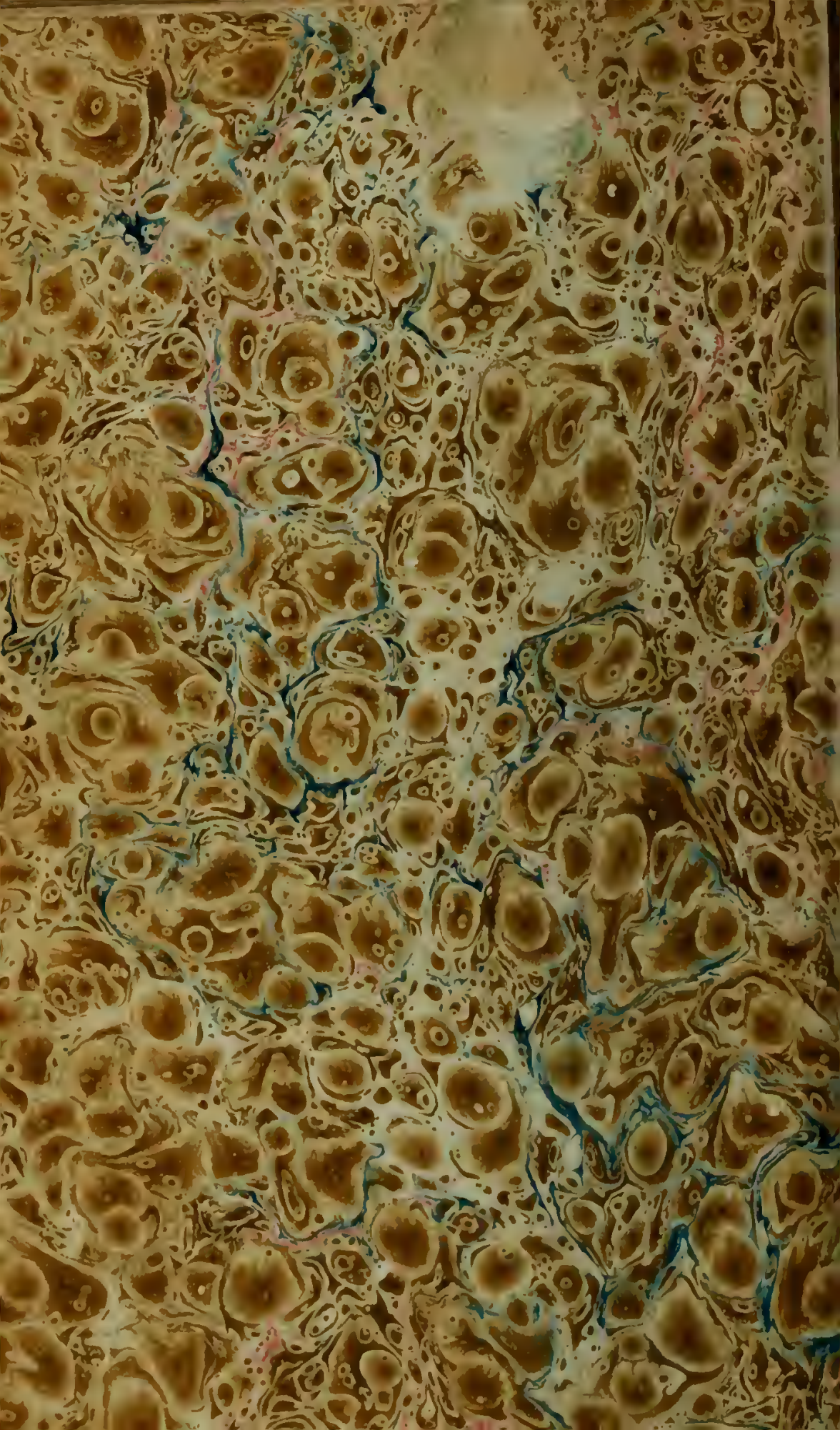
CHAP. VI. *Du zèle qu'un enfant de Marie doit avoir pour les intérêts et gloire de sa Mère.* 412

CHAP. VII. *Du pouvoir de la Très-Sainte Vierge auprès de Dieu, en faveur des hommes.* 417
CHAP. VIII. *Des sentimens de bonté dont le cœur de la Très-Sainte Vierge est remplie pour nous.* 421
CHAP. IX. *De l'invocation de Marie.* 425
CHAP. X. *De la confiance que nous devons avoir en Marie ; confiance que doivent sur-tout avoir les pécheurs qui veulent retourner à Dieu, et obtenir leur pardon.* 429
CHAP. XI. *De la prière qu'on appelle* la Salutation Angélique. 434
CHAP. XII. *Sentimens de confiance en Marie, durant la vie.* 438
CHAP. XIII. *Sentimens de confiance en Marie aux approches de la mort.* 443
CHAP. XIV. *De la dévotion à Saint Joseph, époux de la Très-Sainte Vierge.* 447
Confiance que l'on doit avoir à la Sainte Vierge, Notre-Dame de Bon-Secours. 453

Passeport de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. 453
Manière d'entendre la Messe. xi
Oraison d'un Pécheur, prosterné aux pieds de Notre-Dame de Bon-Secours. xxviij
Protestation à Notre-Dame de Bon-Secours. xxxiij

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *Imitation de la Très-Sainte Vierge, sur le modèle de l'Imitation de Jésus-Christ*, divisée en quatre Livres. L'Auteur suit la Mère de Dieu dans les différentes circonstances de sa vie, met sous les yeux des Fidèles les sentimens qui l'ont animée, les vertus qu'elle a pratiquées, et les exhorte à se former sur ce parfait modèle dans tout le détail de leur conduite selon les différentes situations où la divine Providence permet qu'ils se trouvent. Cet Ouvrage renferme des intructions aussi solides que touchantes. La lumière de la science s'y trouve jointe à l'onction de la piété.

En Sorbonne, le 10 Novembre 1772.

Signé, ASSELINE.